LE ROI DES REQUINS

SUIVI DE

LE BRELAN AMÉRICAIN

ET DE L'ANAÏA DU BRIGAND

PAR

KARL MAY

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR J. DE ROCHAY

---

15 GRAVURES D'APRÈS FÉRAT ET MOUCHOT



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

1887

50

LE

ROI DES REQUINS

—

NOUVELLE SÉRIE

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS



D'un bond, Potomba sauta sur l'autel et renversa les idoles. (P. 82.)

PREFACE

Le succès des cinq volumes[1] traduits de Karl May nous engage à en présenter un sixième au public. Ce nouveau livre se compose des souvenirs laissés dans l'esprit de l'intrépide voyageur par des contrées et des populations très différentes les unes des autres.

Notre auteur nous transporte d'abord sous le ciel splendide de la Polynésie, pour nous raconter la dramatique histoire d'un néophyte de Taïti, chez lequel les semences de la doctrine chrétienne n'ont pas eu le temps d'étouffer le besoin de vengeance si naturel à l'homme, et surtout au païen. Cette vengeance est atroce,

[1] 1° *La Vengeance du Farmer;* 2° *les Pirates de la mer Rouge;* 3° *une Visite au pays du diable;* 4° *la Caravane de la mort;* 5° *une Maison mystérieuse à Stamboul.*

car le *Roi des requins* la fait exécuter par ses monstrueux sujets.

De Taïti nous franchissons d'un pas, comme les immortels de l'*Iliade*, la distance qui sépare les îles de la Société de l'Amérique du Nord. Les scènes, les personnages changent tout d'un coup. Dans la *Vengeance du Farmer*, M. May décrivait merveilleusement les mœurs des savanes et leur sauvage poésie. Ici le voyageur ne paraît pas, mais son héros lui ressemble; d'ailleurs, il ne varie point ses procédés : descriptions rapides et frappantes, dialogues coupés avec art, pleins de vivacité et de naturel. Un des personnages du *Brelan américain* s'est acquis une réputation très grande et un peu surfaite peut-être, chez lui comme à l'étranger. Les catholiques ne sauraient oublier que le président Abraham Lincoln fut l'instrument de la franc-maçonnerie américaine. Du moins l'énergie, la persévérance, l'amour du travail dont il fit preuve aux débuts de sa carrière, et qui lui valurent une si haute situation, peuvent-ils servir d'exemple.

Enfin nous rentrons, avec M. Karl May, en pays mahométan, objet spécial de ses études, de ses observations, et nous terminons par une curieuse expédition au fond de l'Afrique. Notre

explorateur y détruit, presque à lui seul, toute une horde de dangereux brigands. Si, dans le récit de ses prouesses, M. May emploie souvent assez largement l'exagération permise, suivant le proverbe, à qui vient de loin, le lecteur, qu'il sait émouvoir, amuser et intéresser, ne s'en plaint point, nous en sommes certain.

Espérons donc que ces nouveaux épisodes obtiendront, comme les précédents, un favorable accueil. Nous avons travaillé à leur traduction avec autant de soin; nous les offrons avec une confiance égale à tous ceux, petits et grands, dont l'empressement pour la lecture des voyages de Karl May nous ont jusqu'ici encouragé dans notre tâche.

Nous voulions trouver un Jules Verne plus franchement chrétien et possédant son originalité propre; puissions-nous y avoir réussi!

J. de ROCHAY.

LE

ROI DES REQUINS

SOUVENIRS DE VOYAGE AUX ILES DE LA SOCIÉTÉ



I

POTOMBA

Un beau soleil dans un ciel d'un bleu incomparable ne parvenait pas à dissiper les nuages des fronts soucieux de mes compagnons, les braves marins du *Poséidon*, assis autour du petit feu où cuisait notre repas matinal.

Devant nous s'étendait une plage basse et plate, entourée d'une triple ceinture de récifs de coraux; au delà brillait la haute mer dans une éblouissante splendeur; entre les roches de corail et le rivage

l'onde dormait comme si jamais tempête n'avait soulevé ses flots paisibles.

Derrière nous le terrain montait sensiblement. La colline était semée de bouquets d'eucalyptus à la verdure éclatante, d'épais buissons de méliacées, d'arbres à thé, de callitrics conifères et de nombreux acacias. Une infinité d'espèces de plantes légumineuses tapissaient le sol.

Sur le point le plus élevé de la côte se tenait Bob, le charpentier du vaisseau, cherchant anxieusement à l'horizon quelque voile qui pût nous faire espérer une issue à notre triste situation.

L'excellent trois-mâts *le Poséidon*, parti depuis six semaines de Valparaiso, nous avait menés rapidement par la voie bien connue de Callao, Guayaquil, Panama, Acapulco; mais une forte mousson du sud-est nous poussant toujours, et malgré nos efforts, plus à l'ouest, nous étions arrivés sur les hauteurs peu fréquentées de Ducir et d'Élisabeth. Tout à coup la mousson s'était changée en un ouragan des plus impétueux et des plus terribles que j'aie éprouvés dans tous mes voyages sur mer.

On avait dû lier toutes les voiles, ce qui n'empêchait pas notre pauvre *Poséidon* de bondir comme une balle parmi les vagues. Ni la vigueur des matelots, ni l'habileté du capitaine, ni tous les efforts humains ne pouvaient rien contre une pareille tempête.

En ce moment, notre trois-mâts restait à l'ancre au milieu des brisants, offrant le plus piteux aspect.

Les chaloupes qui nous avaient débarqués n'étaient pas meilleures, elles faisaient eau de toutes parts; le canot semblait percé tout le long de sa quille par des entaillures d'un poignard malais.

Nous avions la douleur de voir le mouvement de la mer briser une à une les planches de notre vaisseau contre les écueils. Il avait fallu pendant deux jours travailler sans relâche pour sauver la cargaison et les vivres, pour les disputer à cette mer dévorante.

Nous nous reposions enfin au milieu des ballots de marchandise, des tonnes, des cordages, des ustensiles amoncelés. Les matelots entretenaient notre misérable feu. On restait soucieux, je l'ai dit; cependant chacun, petit à petit, fit de son mieux pour égayer la situation. Le capitaine Roberts, assis un peu à l'écart, s'était plongé dans ses calculs; on avait sauvé les instruments de mathématiques, le ciel devenait d'une limpidité extrême, notre brave marin espérait, en cherchant la latitude et la longitude, trouver quelque moyen de salut.

« Eh! capitaine, » lui cria en cet instant le pilote, qui s'était constitué cuisinier ce matin-là, et qui, retirant un morceau de poisson salé de dessus les charbons, le goûtait non sans un certain plaisir.

« Eh! eh! Maate[1], si je suis prêt? Oui, je suis prêt.

— Où nous trouvons-nous, capitaine?

[1] Maât, Maate, Matthieu.

— Nous sommes à un degré et demi au nord du tropique du Capricorne, sur le 239e degré de longitude est, compté à partir du méridien de l'île de Fer.

— J'aimerais mieux être sur le plancher des vaches, ou assis chez la mère Grys avec un petit verre de *dur* devant le nez. Et comment appelez-vous ce beau port? »

Le capitaine baissa la tête avec humeur; il répondit en grommelant entre ses dents :

« Il y a dans ces parages plus d'îlots que de marques de petite vérole sur votre figure, Maate; avez-vous un nom pour chaque trou, hé? »

Maate reçut l'aimable compliment sans broncher, il y était accoutumé; il reprit :

« Je n'ai pas encore pensé à dresser la carte de ma physionomie, capitaine; mais si ces malheureux morceaux de corail n'ont pas de nom, il faut leur en donner un; je propose celui de *Maate-le-Grêlé*. »

Cette plaisanterie parut excellente à son auteur; il éclata de rire et ouvrit si fort la bouche, que la chique de tabac qu'il mâchonnait faillit s'échapper.

La discipline maritime est d'une exactitude parfaite; le plus novice des matelots ou des mousses sait que l'unanimité est de rigueur parmi l'équipage. Puisque Maate le pilote, et même le capitaine, riaient de bon cœur malgré leurs soucis, il convenait à tous les matelots de les imiter; chacun donc, suivant son rang hiérarchique, se mit à rire de bon cœur. Mais le capitaine reprit bientôt son air préoccupé.

« Je crois, remarqua-t-il, que nous sommes entre Holt et Miloradowitsch, en reculant un peu vers l'ouest. Qu'en dites-vous, master Charley? »

J'étais le seul passager du trois-mâts, et le silencieux capitaine ne dédaignait pas de parler quelquefois des questions du métier avec moi. Il me témoignait même une sorte de déférence et me demandait conseil comme à un voyageur expérimenté.

L'équipage naturellement se modelait sur son chef; je jouissais donc parmi les hommes du *Poséidon* d'une considération que les marins accordent rarement à un *terrien*.

« Je pense comme vous, capitaine, repris-je, mes propres calculs se rapprochent des vôtres; cependant je ne connais pas cette latitude; je n'en parle que d'après mes études dans les livres et sur les cartes, je vous en préviens. Il est certain que nous avons abordé sur une des îles Pomotou, quoique celle-ci affecte une configuration un peu différente de celle qu'on décrit ordinairement.

— Ni moi non plus, je n'ai jamais parcouru ces parages, murmura le capitaine. Voyons, master, comment, d'après vous, sont construites les Pomotou?

— Elles ont pour base des végétations de corail; elles sont en général de forme ronde; elles n'émergent presque pas au-dessus du niveau de la mer. Dans le milieu de ces îles se creuse presque toujours un bassin ou lac; l'humus qui s'étend sur les fondations de corail est d'une très grande fertilité.

L'archipel Pomotou fut découvert en 1606 par l'Espagnol Quiros; il se divise en plus de soixante groupes.

— Très bien; maintenant pourriez-vous me dire à quelle distance nous sommes des îles de la Société? Estimez approximativement.

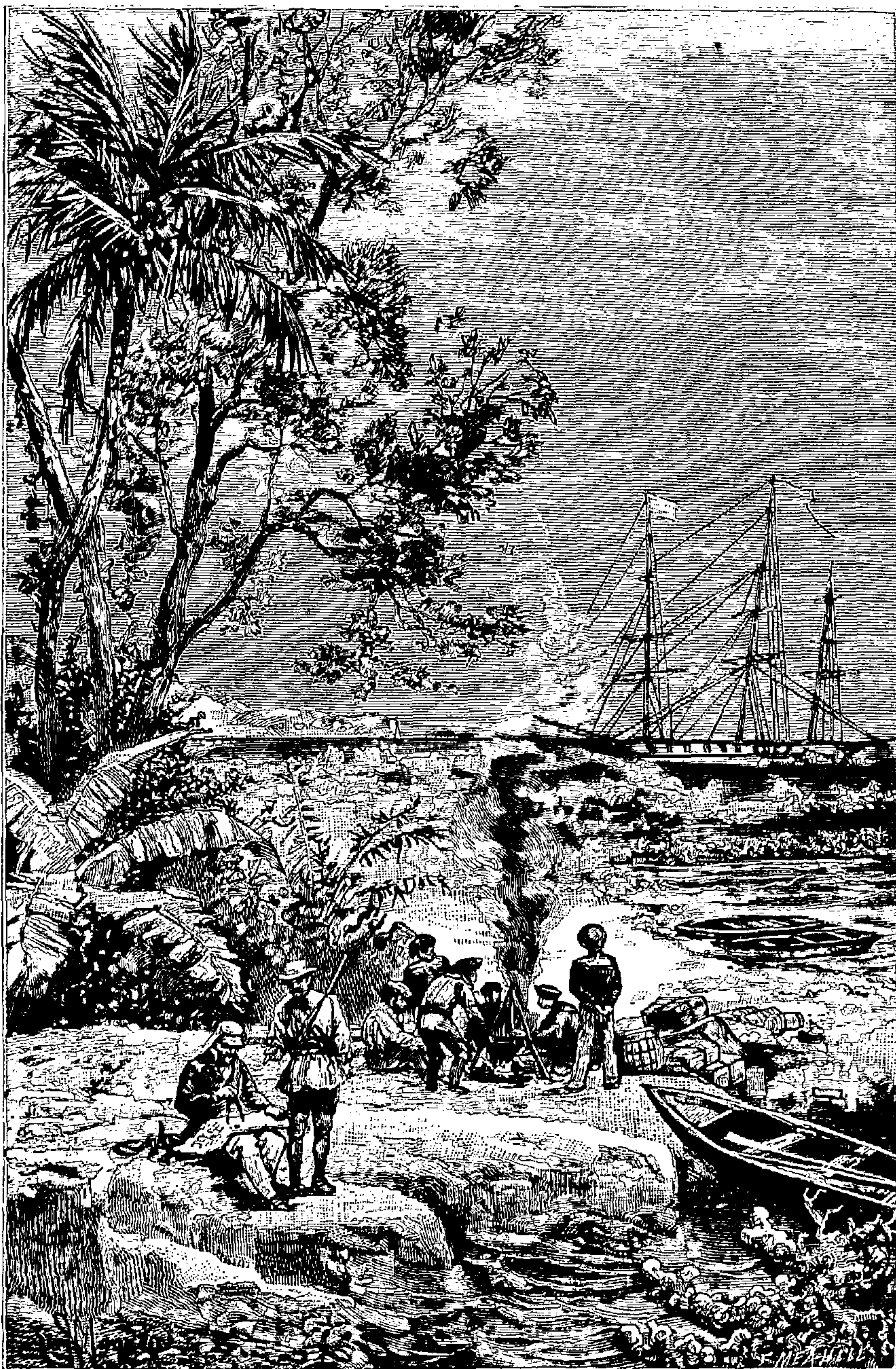
— Les îles de la Société, comme vous le savez, sont aussi nommées « archipel Dangereux ». Elles s'étendent, vous le savez également, dans la direction du sud-ouest au nord-est, entre le 10e et le 18e degré de latitude australe, et entre le 222e et le 227e degré de longitude orientale. Si donc, nous dirigeant d'abord vers l'ouest, nous remontons ensuite vers le nord, nous aurons à parcourir seize degrés, et quatorze seulement si nous coupons diagonalement les méridiens et les parallèles. »

Roberts me regarda un peu de travers; le brave capitaine, très fort sur sa route ordinaire, se trouvait assez embarrassé dès qu'il s'en écartait.

« Quatorze degrés! murmura-t-il, c'est beaucoup, particulièrement quand on manque de moyens de transport...

— Ne pouvons-nous construire un radeau? Le bois est abondant et notre charpentier habile; nous mettrons tous la main à l'œuvre. Croyez-moi, ce sera bientôt fait avec un peu de bonne volonté. Les chaloupes et le canot nous eussent servi s'ils n'étaient usés par les voyages successifs. Mais vous avez tenu à sauver le chargement.

— Well, sir! Est-ce qu'un capitaine n'est pas res-



Le capitaine, assis un peu à l'écart, était plongé dans ses calculs.

ponsable? Devais-je laisser périr la cargaison qui m'était confiée? »

Le vaisseau et les hommes sont également confiés au capitaine; le nôtre eut dû songer que, les chaloupes une fois brisées, nous étions perdus si aucune voile ne se montrait à l'horizon. La vie est plus précieuse que les biens... Mais je me tus; en laissant voir ma pensée, je me serais exposé à la mauvaise humeur, à la rancune peut-être de Roberts, et dans notre triste situation il importait surtout de rester amis.

« Le dîner est sur la table, Messeigneurs, » s'écria joyeusement Maat.

Tout le monde se rapprocha. Les mets consistaient en une épaisse pâtée de pois bouillis et en tranches de poisson salé. Je n'avais pas faim, et d'ailleurs cette cuisine me répugnait. Je pris mon fusil pour suivre la côte, d'où je voyais s'envoler de nombreuses bandes d'oiseaux marins, dont les espèces sont très variées dans les îles Pomotou[1].

Au bout d'un quart d'heure je revins avec un abondant gibier et fus accueilli par des hourras enthousiastes. Les oiseaux de ces îles n'étant pas habitués à se défier de l'homme, on les tue avec une facilité étonnante.

Mes compagnons se mirent tous à plumer le butin, on fit rôtir les oiseaux, et nous eûmes un excellent

[1] Ces îles se nomment aussi *îles Plates, îles Dangereuses, îles Basses, îles à Perles.*

dessert, ce qui rendit au capitaine un peu de bonne humeur.

« Vous êtes un fameux lapin, Charley! me dit-il; pour moi, je chasse mal, très mal. Je tiendrais mieux l'aviron que le fusil; ce n'est pas mon affaire! Non, pas du tout!... Je voudrais bien savoir si, à bâbord ou à tribord, par ici, il y a des individus de notre espèce; hein, Charley?

— Je le pense.

— De notre espèce s'entend, mais de quel genre dans l'espèce? Savez-vous, Charley?

— Des Malais, naturellement! Beaucoup d'îles, parmi les Pomotou, sont habitées.

— Oui, je le sais bien... Si celle-là ou les voisines l'étaient? La chose nous intéresse, il me semble.

— Cela peut bien être; du moins je suppose que les îles Holt et Miloradowitsch, entre lesquelles nous nous trouvons, d'après vos suppositions, capitaine, ont bien quelques habitants.

— Hum! ces gens sont peut-être féroces?

— Ils sont encore très sauvages, je crois. On prétend que plusieurs de leurs peuplades pratiquent l'anthropophagie.

— Jolie perspective, Charley! Heureusement nous sommes en nombre... Dans le cas où il faudrait traiter avec ces aimables Pomotouans, comment faire?... Nous n'avons pas de trucheman. »

Le pilote engloutit à la hâte un gros morceau de poisson qu'il s'était réservé, et dit avec flegme:

« Moi, je comprends ces moineaux-là, capitaine!

— Vous? Tiens! et où avez-vous appris leur langage?

— Avec les gens qui vivent de chair humaine, voilà comment on s'explique! »

Le brave homme brandissait son couteau et faisait le geste de l'enfoncer dans le ventre d'un ennemi. Le capitaine haussa les épaules, et, se tournant vers moi, reprit :

« Voyons, Charley le polyglotte, ne sauriez-vous pas un peu de malais?

— Eh! eh! capitaine, on fera ce qu'on pourra pour répondre à votre confiance, dis-je en souriant. Durant mon séjour à Sumatra et à Malacca, j'ai baragouiné quelque peu avec les indigènes, dont la langue se rapproche beaucoup des idiomes parlés dans tout l'archipel austral. Je ne me pique pas de comprendre le nawi, qui est la langue sacerdotale et savante; mais il me semble que j'entendrais sans trop de peine les habitants de Taïti ou des Marquises.

— Quand je vous appelais un polyglotte, est-ce que je me trompais, Charley?

— La chose est très simple : on comprend d'autant plus aisément les langues étrangères qu'on s'appuie sur de meilleurs principes philologiques comme base de ses études. Lorsque la race malaisienne de l'ouest embrassa le mahométisme, elle adopta le Coran et quelques autres livres qu'on retrouve encore chez elle, écrits en caractères arabes ;

l'arabe se mêla promptement à l'idiome primitif, de sorte qu'un orientaliste se retrouve là en pays de connaissance.

— Parfait, Charley. Vous êtes notre interprète juré dans le cas où nous rencontrons quelque indigène, c'est enten... »

Le capitaine fut arrêté par un cri prolongé comme les marins ont l'habitude d'en faire entendre.

« Ah! oh! iii! ih! criait Bob, déjà retourné à son poste d'observation.

— Ah! oh! iii! ih! répondit aussitôt le capitaine. Qu'y a-t-il?

— Une voile en vue!

— Où?

— Au sud, se rapprochant de l'est.

— Quel genre de bâtiment?

— Pas un vaisseau..., une barque. »

Bob regardait attentivement avec sa longue-vue; enfin il nous cria encore :

« C'est un canot, ou quelque chose comme cela, avec une voile... Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Ce doit être une pirogue malaise, m'écriai-je; venez voir, capitaine. »

Nous nous élançâmes sur la hauteur; quand nous fûmes arrivés, l'embarcation devenait visible à l'œil nu. Je pris la longue-vue, puis la tendis au capitaine en lui disant :

« Regardez; c'est un canot comme on en fabrique aux îles de la Société. Voyez-vous cet avancement sur le côté? Il sert à empêcher que cette longue quille

ne se renverse. Cela n'est pas déjà si facile à manier pour un seul homme.

— Oui..., mais... O Charley, regardez donc. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept... Oh! dix..., douze, quatorze barques viennent derrière la première!... là-bas, tout là-bas; elles n'occupent pas à l'horizon une place plus large qu'un dollar. Prenez la lunette. »

Le capitaine ne se trompait pas. Les petits points rassemblés à l'horizon se détachèrent et grossirent; nous avions devant nous une flottille de quinze pirogues, montées chacune par un homme seulement.

« Cachons-nous, dis-je, notre aspect pourrait empêcher ces gens d'aborder. Il faudrait d'ailleurs savoir pourquoi ils viennent avant de se montrer.

— Mais le rameur de devant nous a dû apercevoir, remarqua le charpentier.

— Non, reprit le capitaine, nous sommes trop au-dessus de son horizon; nous avons même le loisir de l'examiner avant qu'il puisse nous apercevoir. Quel adroit et vigoureux marin! Comme il sait profiter du vent et de la vague avec son aviron!... Il va plus vite que la vapeur, et il travaille, ma foi, comme s'il était poursuivi! Regardez! regardez!

— Eh! capitaine, je crois bien que c'est en effet son cas!... Avec la lunette on le voit se soulever pour regarder là-bas où en sont les autres...

— Ah!... ah!... que ferons-nous?

— Il faut attendre. Nous nous apercevrons bien

de l'intention des autres... Peut-être ne ferons-nous pas mal de nous précautionner contre une agression possible.

— Hum ! à bord je saurais ce que je dois faire... Ici, je suis toujours gêné. Allons, je vais les appeler tous sur la hauteur, nous dominerons le rivage.

— C'est juste... Cependant, si nous les prenions entre deux feux, ce serait encore mieux.

— Comment cela ?

— Nous nous partagerions, après avoir posté une garde près du magasin, bien entendu. La moitié des nôtres occuperait les positions élevées, l'autre moitié suivrait le rivage pour descendre sur les récifs de coraux. Là on se coucherait à plat ventre pour n'être pas vu. Si le combat commençait, on se rassemblerait sur cette place qui est vis-à-vis de nous et où les récifs ferment presque le golfe. Les Malais y seraient acculés et devraient se rendre ou périr.

— Le plan n'est pas mauvais...; mais nous ne pouvons cependant songer à donner la chasse aux Malais s'ils ne sont point hostiles... Comment le savoir ?

— Je vais aller au-devant de l'homme qui fuit et l'interroger.

— Charley, ce sera dangereux.

— Je ne le crois pas. Ou les sauvages n'ont pour armes que des massues, des flèches, des frondes, et avec un bon fusil on a bientôt raison de cet antique arsenal ; ou, s'ils possèdent des armes à feu, ce ne sont jamais que de vieux mousquets du XVI[e] ou XVII[e]

siècle! Fiez-vous à moi, restez ici avec Bob, je me charge de l'affaire.

— Comme vous voudrez, mon cher, j'ai confiance en vous! »

Je descendis droit à mes compagnons. Le pilote me cria :

« Eh bien, que voit-on donc là-haut?

— Quinze canots, montés par quinze sauvages qui semblent se diriger vers le golfe sud de l'île.

— Well! voilà qui me va! Nous pourrons peut-être apprendre le nom de cette île maudite. Mais venez-vous nous dire de nous armer?

— Oui!... Jim et Nicolas resteront près des bagages. Vous, Maat, vous prendrez la moitié de nos gens pour aller là-bas, sur les récifs, vous avançant avec précaution et vous plaçant de manière à surveiller le golfe; vous vous mettrez tous à plat, pour que les sauvages ne vous aperçoivent pas. S'il faut combattre, vous vous lèverez soudain, après avoir été avertis par un coup de feu du capitaine ou par tout autre signal, et vous courrez pour entourer le golfe. C'est compris?

— Très bien, sir!

— Alors dépêchez-vous, les minutes sont précieuses. »

Le pilote partagea les armes et les munitions entre ses camarades. Un détachement également armé fut envoyé sur la hauteur, près du capitaine, auquel on porta son sabre et son fusil, avec un fusil pour Bob.

Je pris mon poignard, mon revolver, ma bonne carabine, et me hâtai de m'avancer sur le rivage du côté où le premier canot devait aborder. L'île étant très bornée, il ne me fallut pas dix minutes pour le demi-tour. Les coraux laissaient un passage que j'aurais pu franchir d'un saut. L'homme de la première pirogue se dirigeait vers cet étroit canal; il avait plié sa voile et ne se servait que de l'aviron, qu'il maniait admirablement. Il arriva jusqu'à l'extrémité du golfe et s'arrêta derrière une roche. Posant la rame, il saisit son arc, se tourna du côté de l'île et lança une flèche qui alla se ficher à vingt pas au delà de la rive. J'étais maintenant certain que cet homme fuyait devant des ennemis. Il éprouvait la portée de ses armes.

Il reprit l'aviron et se lança dans les brisants, qui le jetèrent au milieu de l'eau morte. La partie de l'île où il abordait était couverte d'une végétation bien plus dense que sur le côté nord, où nous avions établi notre campement. Sur les bords de la mer croissaient de gigantesques fougères dans lesquelles je me cachai. Le nouveau venu tira son canot à demi hors de l'eau, prit son arc et ses flèches, raffermit son fusil sur ses épaules, se dirigea vers l'endroit où se balançait encore sa flèche, la retira, puis s'avança en ligne droite comme s'il voulait mesurer une distance. Cet homme me paraissait aussi hardi que prudent; il ne négligeait rien de ce qui pouvait assurer sa sûreté, mais ne tremblait pas.

Il passa tout près de ma cachette; je l'entendais

compter les pas qu'il faisait. Le moment était venu de me montrer; sortant derrière lui, je le rejoignis d'un bond et mis la main sur son épaule en disant :

« Horri (halte)! que fais-tu là? »

Le Malais tressaillit, mais ne tarda point à dominer ses impressions; il porta froidement la main à son poignard; puis, voyant que je n'étais pas un indigène, il s'abstint de lever son arme et il demanda d'un voix calme :

« Inglo?

— Non.

— Franko?

— Oui, répondis-je, prenant le nom de *Franc* dans la large acception que lui donnent les peuples de l'Orient ou du Sud.

— O bonheur! s'écria l'étranger. Es-tu seul, Sahib? »

Cet homme avait donc été dans l'Inde, pour se servir de ce titre; la chose devait s'éclaircir; je repris simplement :

« Que cherches-tu ici?

— Le salut! » Se retournant, il me montra du doigt les pagaies qui se rapprochaient et continua : « Ces hommes me poursuivent pour me tuer.

— Pourquoi veulent-ils te tuer?

— Je suis chrétien et riche.

— Ce sont des païens?

— Quelques-uns; les autres se sont laissé baptiser par le missionnaire anglais. »

Mon sauvage prononçait *mitonare;* ce mot, qui n'a pas d'équivalent dans les dialectes très primitifs des habitants de l'Archipel, désigne chez eux tout ce qui tient à la religion chrétienne : hommes et choses, églises et prédicants, autels et croix, jusqu'aux idées métaphysiques, comme la piété, la sainteté, etc. Dans ce cas il était réellement question d'un missionnaire protestant. Pour faire parler le fugitif je dis en affectant la surprise :

« Si ces hommes sont baptisés, ne sont-ils pas chrétiens?

— Non. Ils croient encore au dieu bon Atoua et au dieu mauvais Oro ; ils se sont laissé baptiser pour faire le commerce avec les Anglais et gagner davantage.

— Comment t'appelles-tu ?

— Potomba.

— De quelle île es-tu?

— Je demeure à Papéiti, la capitale de Taïti. Je suis un *ehri* (prince du pays). Je tuerai tous mes ennemis. »

Potomba jeta un regard en arrière; la première pirogue de ses persécuteurs s'avançait dans le canal; il poussa un cri et s'élança à l'endroit où il avait planté sa flèche. Il tendit son arc, la flèche siffla; elle était bien lancée et eût frappé le rameur si une vague, en imprimant un mouvement assez fort à l'embarcation, n'eût détourné le trait. Le dard s'enfonça seulement dans le bois de la pirogue. Le rameur s'était instinctivement courbé pour éviter la

flèche; il profita du flot, et recula habilement jusqu'à l'entrée du canal.

« Hallo... o oh! » criaient en même temps les marins couchés sur les récifs; et tous se relevaient; Maat en tête, pour se précipiter à l'endroit convenu.

Ils avaient pris le cri de Potomba pour le signal, et dérangeaient ainsi tout mon plan. La chose n'eut point de suite fâcheuse cependant, car les hommes des pirogues, apercevant une troupe d'Européens aux abords de l'île, crurent prudent de rétrograder à grands coups d'avirons.

Je descendis alors pour rejoindre Potomba. Agenouillé sur le rivage, il criait à haute voix :

« Bapa hami-iang ada de furga houdouslah hiranja namamou! »

C'était le mot à mot du *Pater;* le Malais avait dû apprendre la divine prière d'un missionnaire catholique. Il courut vers moi en disant :

« Je suis sauvé et je n'ai pas versé le sang, Dieu soit loué! Ma flèche était lancée contre Anouï, le faux prêtre, et pourtant il est le père de ma femme. »

Ce jeune homme m'intéressait vivement; il ne se défendait que poussé par la nécessité de sa propre conservation; il était heureux d'avoir pu épargner ses persécuteurs; enfin il se voyait poursuivi par ses proches eux-mêmes, en haine de notre foi commune et sainte. Je lui demandai :

« Quel est cet Anouï?

— Le prêtre de Tamaï.

— Tamaï est une ville d'Eïmco, l'île la plus voisine de Taïti, n'est-il pas vrai?

— Oui, Sahib. Tamaï est située non loin de la baie d'Opoanho. Ma femme, Pareyma, est la fille de ce prêtre; car un ebri ne peut prendre pour femme qu'une fille de prêtre ou de prince. Depuis que Taïti existe, on n'a jamais vu un ehri épouser la fille d'un médouah (vassal), ou celle d'un towha ou d'un battirha (gens du peuple). S'il garde ces dernières dans sa maison, ou s'il se fait servir par les filles des mahanouns (paysans) et des tantan, ce sont ses esclaves, il ne doit pas jeter les yeux sur elles.

— Mais pourquoi ton beau-père t'en veut-il?

— Parce que je suis devenu chrétien. Il a essayé de me reprendre la perle de ma vie, Pareyma... Je ne la lui rendrai jamais! Alors il a porté plainte contre moi aux Anglais, qui n'aiment pas la sainte vierge Marrya. Les étrangers ont promis de l'aider. Pour moi, j'ai demandé conseil aux saints missionnaires des Franki; ils me permettent de garder Pareyma parce que je l'ai épousée suivant nos rites, étant encore païen. Cependant il a fallu que je fisse un voyage aux îles Toubouaï pour échanger des armes, des vêtements, des perles; car depuis que les Européens sont venus chez nous, tout le monde est pauvre et beaucoup ont empiré en méchanceté. Ceux qui autrefois étaient des princes se voient obligés à travailler ou à faire le commerce pour vivre. Anouï, ayant appris mon dessein, me suivit avec ses gens.

Lorsque je quittai Toubouaï, ils m'épiaient pour me tuer et me voler.

— Ils ne t'ont pas tué, comme je le vois ; mais as-tu pu sauver ton avoir dans cette pagaie ?

— Ils ne se sont emparés ni de ma vie ni de mon bien, car ma main est plus forte que celle des Anouï, et l'esprit d'un ehri voit plus clair que celui d'un prêtre. Lorsque je le vis approcher avec sa flottille, j'envoyai mes gens, avec l'argent, par un détour à Papéiti ; pour moi, je l'amusai en ramant de côté et d'autre, je l'amenai jusqu'ici, et je l'aurais tué sans l incident favorable qui l'a forcé à fuir. »

Les yeux du jeune homme étincelaient ; son visage bronzé avait une animation singulière ; il comptait à peine vingt-cinq ans ; il était très beau, très fier, ainsi posé devant moi, le geste passionné, la lèvre frémissante. Sur ses cheveux tressés en longues nattes d'ébène s'enroulait un turban soyeux surmonté de plumes ; des perles de grand prix pendaient à ses oreilles ; une ceinture de soie jaune, la *marra*, retenait à sa taille la *téboula* flottante de soie bleue rayée de blanc qui descendait des épaules jusqu'aux genoux, dans laquelle se dessinait une taille souple, nerveuse, pleine de vigueur et pourtant ondoyante.

« Que vas-tu faire maintenant ? lui demandai-je.

— Dis-moi d'abord, Sahib, quelles sont vos intentions vis-à-vis de moi ? répondit-il en montrant mes compagnons qui se rapprochaient.

— Nous sommes tes amis, repris-je, tu n'as rien

à craindre. Nous te demandons seulement de nous traiter aussi en amis.

— Bien volontiers, Sahib. Dis-moi ce que tu désires, je suis prêt à tout entreprendre pour toi, car ton regard est bon.

— Nous demandons ta protection ? »

Il leva sur moi un œil étonné ; je souriais moi-même un peu, en songeant que je devais faire une tout autre figure que celle du jeune homme. Je le dépassais au moins de la tête; mon visage était entouré d'une forêt de barbe, un turban et un mouchoir m'enveloppaient le front; je portais un véritable arsenal d'armes de tous pays; j'avais des bottes de marin, montant plus haut que les genoux; bref, mon aspect était à coup sûr plus rébarbatif et plus féroce qu'attendrissant. Mes compagnons, pas plus que moi, ne devaient sembler avoir besoin de la protection d'un homme seul.

« Qui es-tu, et que fais-tu sur cette île ? me demanda le Malais à son tour.

— Je suis de la nation des Germani, ceux-là sont des Yanki.

— Les Germani sont bons ; je les ai vus faire le commerce dans l'île de Samoa, ils payaient bien et tenaient leur parole ; mais les Yanki sont trompeurs, ils ont la langue double ; leur marchandise brille aux yeux et se détériore aussitôt qu'on s'en sert. Pourquoi es-tu venu avec ces gens sur une île inconnue et qui n'a pas de nom ?

— J'avais pris leur vaisseau pour me rendre en

Chine, mais la tempête nous a jetés ici. Le vaisseau est brisé, les chaloupes font eau. Il nous faut attendre le passage de quelque bâtiment; hélas! en vient-il souvent dans ces parages? Dis-moi, retournes-tu à Papéiti?

— Oui, il me tarde de retrouver ma femme Pareyma, et ma mère que j'aime tant! Le cœur me dit qu'un danger les menace; Anouï ne se lassera pas dans sa haine contre moi.

— A Taïti on doit toujours trouver des navires anglais, français, américains, hollandais; peut-être même en vient-il d'Espagne ou d'Allemagne: ne voudrais-tu pas, quand tu seras de retour, nous envoyer un de ces vaisseaux?

— Certes je l'essayerais avec joie, Sahib; seulement un homme isolé a peine à se faire entendre. Que l'un de vous m'accompagne, il parlera mieux pour sa propre cause.

— Ta pirogue contiendrait-elle deux passagers?

— Oui; qu'on me donne un homme brave et prudent, pouvant ramer avec vigueur, et je promets de le conduire rapidement à Taïti, car nul ne sait mieux diriger une pirogue des Pomotou que Potomba l'ehri.

— Eh bien! quel est ce personnage? me criait en même temps le capitaine, qui n'était plus qu'à quelques pas.

— Un prince de Taïti, un ehri.

— *Pshau!* voilà une sorte de prince que je ne connaissais pas! Le bonhomme va nous laisser son

canot pour que nous puissions nous rendre sur une île voisine où nous demanderons du secours.

— Il n'y consentira jamais.

— Ah bah! Et si je me prononce?

— Vous auriez beau vous prononcer, sir.

— Tiens, tiens, il est donc têtu, le prince? Nous allons commencer par le prier très poliment.

— Je lui conseillerai de refuser.

— Vous?... Ah! en voilà bien d'une autre maintenant! Vous croyez donc que la chose nous serait peu avantageuse?

— Certainement, capitaine. Lequel d'entre nous saurait diriger une telle embarcation?

— Charley, vous m'offensez; moi, capitaine dans la marine américaine, je ne saurais pas manier cet objet-là! Demandez à qui vous voudrez, on vous dira que j'en sais assez pour commander le plus considérable de nos vaisseaux de guerre.

— Sauriez-vous tuer un bœuf avec votre fusil, capitaine?

— Quelle raison! Vous abusez de ce que je vous ai dit tout à l'heure pour vous complimenter de votre chasse. A la fin, Charley, vous devenez insupportable!

— Très bien, vous tueriez un bœuf; mais une hirondelle au vol?

— Par tous les vents, non, Charley, et personne ne le pourrait; vous êtes un bon chasseur, le feriez-vous, vous?

— Je l'ai fait une seule fois; mais j'ai vu, dans

les prairies de l'Amérique du Nord, des enfants de quinze ans qui réussissaient toujours à atteindre l'oiseau.

— Ahoi! Charley, vous nous servez du canard sauvage ou du serpent de mer!

— Je vous dis la pure vérité; ma comparaison n'a qu'un but, celui de vous prouver combien le proverbe : « Qui peut le plus peut le moins, » se trompe souvent. Vous pouvez tuer un bœuf et non une hirondelle, commander un gros vaisseau de guerre et aller à la dérive sur une pirogue. J'ai navigué dans les dangereux canots d'écorce des Indiens sur le Missouri et la Rivière-Rouge; j'ai pratiqué les barques de peau du Maramo ou de l'Orénoque; j'ai parcouru l'Indus et le Gange dans les effrayants katomorins; j'ai risqué ma vie à chaque coup de rame, à chaque soulèvement de la vague; eh bien, je vous l'avoue, capitaine, je ne me risquerais pas avec cette pirogue à explorer les récifs des îles Pomotou. Certes non, je ne me livrerais pas comme une proie aux requins qui fourmillent là dedans, et qui profiteraient bien vite du moindre plongeon.

— Eh! eh! c'est un autre genre de considération; le requin passe pour un mauvais drôle, en effet; point de merci entre ses dents!... N'importe, il faut nous remuer pour aller chercher du secours, vous n'en disconviendrez pas, Charley.

— Naturellement, mais vous ne laissez pas les gens s'expliquer. Voici un prince des plus connus dans Taïti, je n'en doute pas, qui montre la meil-

leure volonté du monde et se charge d'emmener l'un de nous sur son île; cela ne vaut-il pas mieux que de le maltraiter pour avoir sa pirogue, dans laquelle nous risquerions vainement notre vie?

— Là-dessus nous sommes presque d'accord. Combien lui faut-il pour atteindre Taïti? »

Je traduisis la question; Potomba répondit:

« Donnez-moi un bon rameur, et il ne nous faudra pas deux jours.

— Et comment s'appelle-t-il, votre prince? demanda Roberts.

— Potomba.

— C'est un faux nom... Je suis persuadé qu'il s'appelle le baron de Munchhausen. Deux jours d'ici à Taïti! Le coquin se moque de nous. Il faudrait au moins cinq jours avec un bon voilier... Deux jours avec cette coquille, allons donc!

— Regardez-moi cet homme, capitaine; vous a-t-il l'air d'un farceur? Quant à la forme de son batelet, je crois qu'elle est excellente pour la course en mer.

— Allons, Charley, vous semblez enthousiasmé de votre indigène; vous nous en faites les honneurs; après tout, en rabattant un peu de la vanterie, peut-être avez-vous raison: les barques qui étaient là tout à l'heure filent si bien, qu'elles sont maintenant au moins à la distance de deux milles... Mais tenez, voilà Maat; il a l'air triomphant d'avoir fait fuir l'ennemi, nous le consulterons.

— Eh bien! criait le pilote, n'ai-je pas joliment compris mon rôle?

— Non, Maat, pas le moins du monde.

— Comment !... sans qu'il nous en coûte une cartouche, ces gens se sauvent aussi effrayés que s'ils avaient vu le Kalabantermann [1], et vous n'êtes point content !...

— Je ne voulais nullement les faire fuir, Maat; je projetais de les cerner; il ne nous en eût rien coûté non plus, et la flottille tombait entre nos mains. Mais vous vous êtes mépris sur le signal. Après tout, cela vaut peut-être mieux ainsi; consolez-vous, brave pilote...

— Hélas! sir, que suis-je donc?

— Un vaillant homme de mer, un pilote expérimenté.

— Non, un âne, sir... Je ne me le dissimule point.

— Reconnaître ses torts est la marque d'un grand caractère, master pilote.

— Oui, certes, mais venons nous expliquer au campement, interrompit le capitaine; deux matelots resteront ici, pour surveiller de ce côté de la mer. Comme je prévois une heureuse issue à notre méchante aventure, j'autorise un grog en l'honneur du prince de Taïti. »

Ce discours fut accueilli par de joyeux hourras; nous nous mîmes aussitôt en marche vers le campement, au pas gymnastique.

[1] Être fantastique dont les marins du Nord racontent mille prouesses fabuleuses.

Pendant les préparatifs du grog, je fis parler Potomba. L'ehri avait voyagé dans l'Inde et parcouru presque tous les îlots de l'archipel austral; il était fort intelligent, il comprenait à demi-mot.

Le capitaine, après avoir tenu conseil avec ses hommes, vint interrompre notre conversation.

« Charley, me dit-il, nous sommes embarrassés sur le choix de celui qui accompagnera master Potomba... Je ne puis quitter mes gens... Maat ferait peut-être l'affaire... Qu'en pensez-vous?

— Je n'ai pas de conseil à vous donner, capitaine; d'ailleurs votre idée me paraît excellente; on ne peut envoyer un simple matelot, il faut un homme qui inspire une certaine confiance.

— Capitaine, vous sépareriez le pilote de son vaisseau! s'écria Maat; tant qu'il en restera un débris, ma place est ici.

— Si je venais à manquer, oui, certes, ce serait à vous de me remplacer au commandement; mais, grâce à Dieu, j'ai bon pied, bon œil; allez à Taïti sans crainte, vous me retrouverez bien vivant. Du reste, du moment où vous obéissez à mes ordres, votre responsabilité est pleinement couverte.

— J'obéirai, capitaine; seulement permettez-moi de vous faire remarquer combien la conversation sera difficile avec ce particulier sur son morceau de bois flotté, où pourtant il faudrait manœuvrer d'accord.

— Maat, ce que vous dites là est juste, je le reconnais... Mais, par tous les vents! où donc avais-je

la tête? il n'y a que Charley qui puisse nous servir d'interprète et de messager. Master Charley, vous êtes brave, vous ne refuserez pas de nous tirer de là... Non, je vous connais, vous ne refuserez pas!

— Certes non, capitaine, je suis prêt, si vous jugez bon de m'envoyer.

— Je vous remercie, master, je vous remercie au nom de tous... Mais, tonnerre de foudre! qu'est-ce que cela? » Et le capitaine reculait instinctivement en montrant du doigt les flots qui venaient mourir jusqu'à nos pieds.

« Un requin! un véritable requin! exclama le pilote. Il a trouvé un passage entre les récifs... Voyez cette bête comme elle est hardie! Vite des harpons. Hé! les matelots! »

En effet, le large dos d'un requin se montrait à fleur d'eau; le féroce poisson flairait la chair humaine, et s'approchait autant que possible. Tous les marins se mirent en mouvement; ils ne connaissent point d'ennemi plus dangereux ni plus détesté que ce monstre; entre lui et l'homme, c'est un combat sans merci : il faut tuer la bête ou être dévoré par elle.

Chacun courait s'armer de tout ce qui lui tombait sous la main; je prenais mon fusil pour essayer l'effet des balles, quand Potomba me toucha l'épaule et dit d'une voix calme :

« Ne tire pas, Sahib! Potomba est le roi de tous les requins; il va commander à celui-ci de mourir! »

Le prince taïtien rejeta vivement son turban et

sa tunique, il ne conserva qu'une ceinture; son couteau à la main, il se lança dans la mer. Les vagues s'écartèrent avec bruit, une blanche écume s'élança presque jusque sur la rive; l'Australien disparaissait au fond de l'eau. Un cri d'effroi s'échappa de toutes nos poitrines.

« Que fait cet homme? il est perdu! murmura le capitaine.

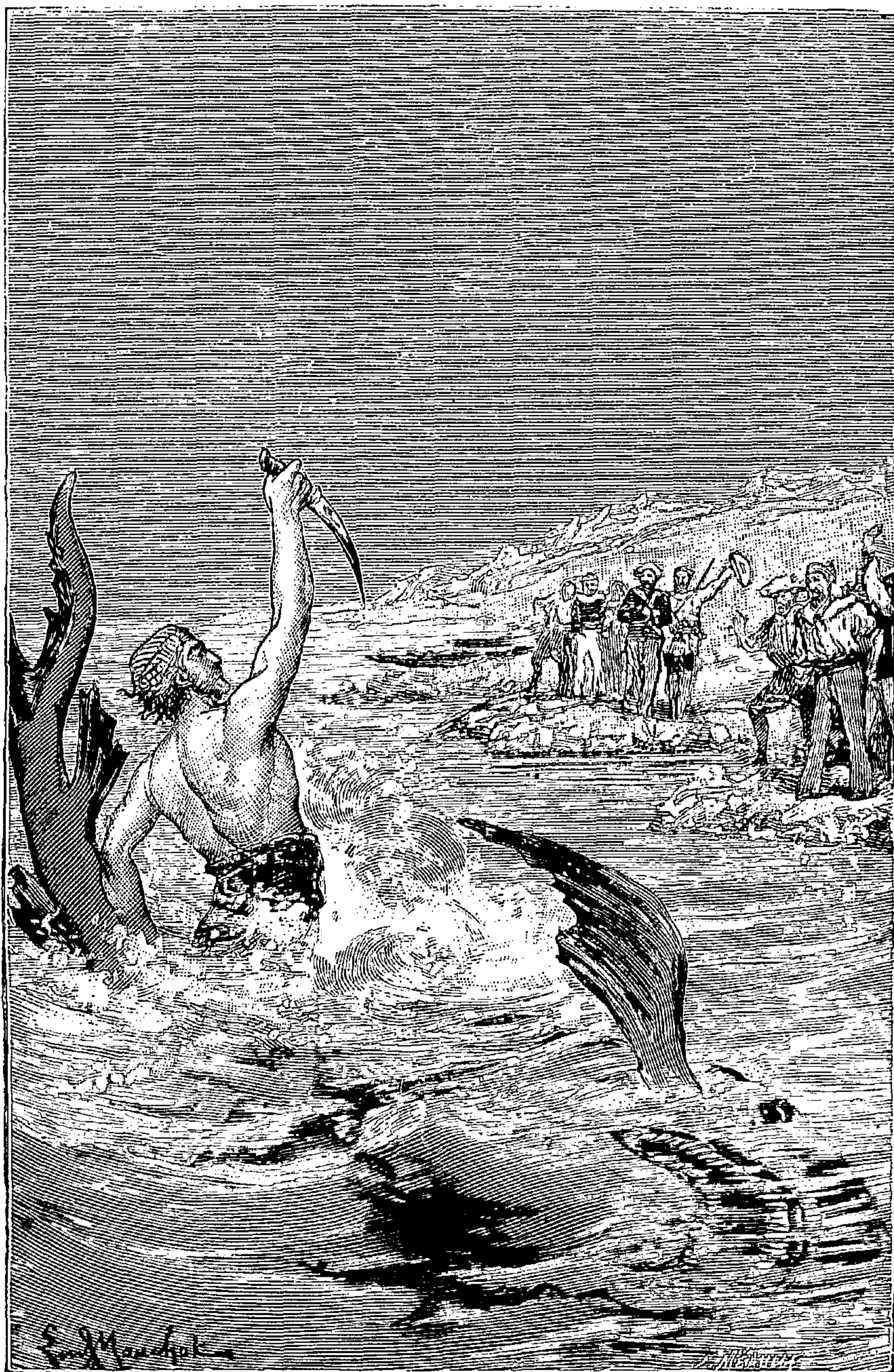
— Oh! voyez comme le monstre agite ses nageoires, dit un marin qui, armé d'un harpon, s'était avancé jusque dans l'eau... Le requin se retourne, en deux secondes ce sera fini. »

... J'étais ému comme les autres; la calme confiance de l'étranger me rassurait, il est vrai; mais, on l'avouera, un pareil spectacle avait de quoi remuer et serrer le cœur tour à tour.

« Eh bien, grommelait le capitaine, et votre voyage à Taïti, Charley? Voilà un étrange garçon, qu'en pensez-vous?

— Attendez, capitaine!... J'ai vu dans l'ouest de l'Inde et à Ceylan, sur les bancs de perles de Wégombo, des plongeurs qui ne craignaient pas d'engager la lutte sous l'eau avec les requins. Un poignard leur suffisait. La bête en soufflant se met sur le dos, l'homme en profite pour lui plonger son arme au milieu du corps et par un mouvement vigoureux lui fendre tout le ventre. Tenez, regardez, le combat commence. »

L'eau s'agitait et s'élançait comme une trombe; l'écume couvrait tout, nous empêchant de suivre



Le roi des requins éleva son bras au-dessus des flots en faisant tournoyer son poignard ensanglanté.

les péripéties du combat. Enfin parut la tête de Potomba, puis le buste. Le roi des requins éleva son bras au-dessus des flots en faisant tournoyer son poignard ensanglanté. Il poussait de longs cris de victoire.

« Voiles et cordages ! balbutiait notre capitaine, il a réellement tué le monstre! La vilaine bête est morte! Mais regardez donc, le requin est sur le dos, il a le ventre ouvert de la tête à la queue! »

Les matelots applaudissaient, poussaient des exclamations joyeuses, et s'émerveillaient du courage que venait de montrer Potomba. Celui-ci, sans répondre aux félicitations qu'on s'efforçait de lui faire comprendre, avait sauté sur la rive; il vint à moi et me dit tranquillement :

« Le requin ne fera plus de mal!

— Je n'ai pas douté de toi; dès que je t'ai vu te lancer à l'eau je savais que tu serais vainqueur, repris-je en lui serrant la main.

— Tu ne douteras jamais de la vigueur du bras de Potomba, dit-il, ni de l'intrépidité de son cœur.

— Non, jamais! Ne les avais-tu pas prouvés déjà en luttant seul contre la flottille de tes ennemis? Me permets-tu d'être ton ami, prince?

— Je te le permets et serai le tien. Dis à ces Yanki que je ne veux aucun d'eux dans ma pirogue. Toi seul m'accompagneras.

— Nous en sommes convenus. Quand pars-tu?

— Quand tu seras prêt.

— Tout de suite; le plus tôt me paraît le meilleur;

d'autant qu'il nous faudra sans doute recourir à un assez long détour afin d'éviter tes persécuteurs.

— Oui, certes... Ici ils ne m'effrayaient pas, je les eusse tués un à un avant de les laisser aborder... Mais en pleine mer, s'ils nous cernaient, nous serions perdus. Dis-moi, voulez-vous le requin?

— Je crois que les matelots le désirent.

— Qu'on m'apporte une corde. »

On donna à l'ehri une petite corde qu'il attacha vers le milieu d'une de ses flèches, puis, bandant son arc, il visa le poisson, dans les flancs duquel la flèche entra profondément. Les matelots n'eurent plus qu'à tirer le requin sur la plage. Pendant ce temps le prince taïtien reprenait ses vêtements.

« Partons, me dit-il, je te promets de te conduire à Papéiti... Si le danger nous menace, je périrai plutôt que de t'abandonner. »

Nous partîmes; l'ehri ne voulut point goûter le grog d'honneur auquel le conviait notre brave capitaine.

II

PAREYMA

Entre les degrés de latitude et de longitude que j'ai indiqués déjà se trouvent les groupes d'îles découvertes en 1606 par Quiros, et plus exactement explorées par le célèbre Cook en 1769. Ce dernier imposa le nom d'îles de la Société à cet archipel en l'honneur de la Société royale des sciences de Londres.

Les îles de la Société se divisent en deux groupes : les Windward et les Seward, séparées par un bras de mer; au premier de ces groupes appartiennent Taïti ou Otaïti, l'île la plus renommée de tout l'archipel, Maïatea ou Osnabruck, Eïmeo ou Moerea. Les Seward sont : Reïateo, Taha, Borabora, Maurua ou Maupiti, etc.

Le sol de ces îles est volcanique; une ceinture de

coraux s'y adjoint ou s'en détache formant des récifs extrêmement redoutables. Cette ceinture provient du travail incessant et séculaire des microscopiques « architectes de l'Océan », les zoophytes et les polypiers. La surface de l'archipel mesure trente-quatre mille mètres carrés environ. On trouve quelques bons ports dans ces îles, mais l'entrée et la sortie en sont toujours périlleuses à cause des brisants. Partout l'archipel polynésien présente une extraordinaire fertilité. Les montagnes sont couvertes d'épaisses forêts; la végétation se développe avec une merveilleuse puissance; un grand nombre de cours d'eau l'entretiennent. On remarque les belles cannes à sucre, les bambous, l'arbre à pain, les grands palmiers, bananiers, platanes, les patates, les tubercules succulents, tels que les ignames, les arums, en général toutes les plantes du Sud, qui atteignent, dans ces régions tropicales, d'extraordinaires proportions.

Les habitants de l'archipel appartiennent aux races malaise et polynésienne. Ils ont le teint cuivré et brun; chez les femmes la nuance s'éclaircit sensiblement. Ils sont beaux, bien bâtis, vigoureux, d'humeur sociable, hospitaliers et gais. Ils pratiquent la monogamie; leurs femmes vivent généralement renfermées, du moins celles de bonnes familles.

Ces peuples aiment la musique et la danse avec passion; ils se plaisent aux exercices du corps, aux jeux, aux luttes; ils se montrent d'une adresse in-

croyable sur les flots : naviguer, disputer le prix de la vitesse ou de la ruse dans leurs légères pirogues, est pour eux le suprême bonheur.

La religion primitivement adoptée par les Polynésiens était un polythéisme grossier et sensuel qui favorisait la coutume de l'anthropophagie. Les prêtres, à la fois devins et médecins, avaient une influence effrayante sur leurs adeptes. L'Angleterre, en envoyant des prédicants, s'efforce de combattre cette influence pour y substituer la sienne. La France catholique a fondé aussi une mission qui combat avec des peines infinies contre les préjugés, les obstacles de tous genres; car ces populations, si bien douées pourtant, résistent pour beaucoup de causes aux enseignements chrétiens.

Des hommes irréfléchis se plaignent parfois du zèle des apôtres de la sainte Église. Ils vont répétant que toute chose a ses inconvénients : la lumière ses ombres, l'amour son égoïsme, l'apostolat son fanatisme. Ils nous font remarquer que la loi de miséricorde et d'amour a été, dans certains cas, imposée par la force; qu'une ambition effrénée, une astuce habile, se sont servies de la religion chrétienne pour planter le drapeau d'une nation sur la moitié du globe. Ils confondent ce qu'il faudrait distinguer.

On dit encore : « Des races, des peuples entiers ont disparu, ou luttent à l'heure qu'il est dans les convulsions de la mort; des forces utiles à l'extension des destinées humaines ont été anéanties, des monu-

ments précieux pour l'histoire ont été dispersés ou mutilés. Le missionnaire détruit pour édifier, il est implacable contre ce qui s'oppose à son zèle. Il ne songe pas que les peuples auxquels il prétend ouvrir les yeux sont relativement heureux dans leurs ténèbres; il les précipite au milieu des corruptions d'une civilisation dévorante. Ne devrait-il pas plutôt consacrer son ardeur à l'amélioration de nos vieilles races, à l'établissement d'un accord définitif entre tant de sectes diverses? »

Ces récriminations, ces reproches seraient graves s'ils étaient fondés; mais, qu'on y songe, la plupart ne s'adressent point au missionnaire catholique. D'ailleurs il s'agit ici de l'individu avant le peuple entier et de préférence à la collectivité. C'est lui qui naît, vit et meurt pour son propre compte; c'est à lui seul qu'est remise la tâche à remplir et la responsabilité de sa destinée. Le nouveau-né possède déjà en germe tout ce qui est nécessaire au développement de son existence et tout ce qui amènera sa mort, au sein de quelle société qu'il apparaisse. La Bible, pas plus que le Coran ou les Védas, ne se chargent de changer les lois naturelles de la vie ni de la mort. Le christianisme ne promet ni à l'individu ni au peuple le bonheur et la durée sur la terre; mais il enseigne à chaque homme le moyen de triompher de la mort par la préparation, et la certitude d'une vie meilleure assurée à qui fait le bien et lutte courageusement.

Son but est plus élevé que ce qui doit finir, son



Vue de Taïti.

royaume n'est pas de ce monde. La religion du Christ a horreur du glaive. Ceux qui s'en sont servis en s'abritant sous son manteau l'ont trahie; mais elle leur crie sans cesse que le sang appelle le sang, et que la violence n'a, même sur la terre, qu'un règne éphémère.

L'Église a compté au nombre de ses enfants des peuples destinés par la Providence à être les maîtres du monde, à étendre leur empire sur la plus grande partie du globe; ce n'est pas elle qui les a poussés aux conquêtes; elle les suit pour consoler les vaincus, éclairer les aveugles, guérir les blessés, et quand le vainqueur abuse de sa force, elle le dénonce, elle s'en éloigne.

On a déploré ce qui s'est passé aux *îles de la Société* lors de la conquête; l'Église n'y est pour rien. Les premiers explorateurs trouvèrent les habitants de l'archipel dans un état d'enfance qui comportait une innocence et une naïveté relatives.

Ce peuple, favorisé par un climat enchanteur, comblé des dons de la nature, ne connaissait ni la lutte contre les éléments ni les privations de l'indigence; il coulait une vie douce, sensuelle, vraiment puérile, sans élévation intellectuelle comme sans labeur corporel.

Les insulaires accueillirent les étrangers avec une joie enfantine, les honorèrent à l'égal des dieux, ne eur refusèrent rien de ce qu'ils pouvaient leur donder. Ceux-ci racontèrent au retour des merveilles de ces îles charmantes, de ces naturels si doux et si

beaux. D'autres navires furent dirigés vers l'archipel; les politiques et les négociants se mirent à ourdir leurs trames.

Les îles de la Société furent envahies par les Européens, qui, en échange d'une hospitalité sans défiance, importèrent leurs vices et leurs maladies. De pareils hommes se disaient chrétiens; ils l'étaient de nom et se montraient pires que les idolâtres. Il est certain que les Polynésiens perdirent beaucoup au contact des Européens; mais rien de plus injuste que d'en rejeter la faute sur le christianisme, que d'identifier des membres morts ou corrompus avec l'Église à laquelle ils n'appartiennent plus, que de rendre cette sainte Église responsable des crimes de ses plus grands ennemis. Reconnaissons-le bien plutôt, le christianisme trouve en son sein des adversaires plus acharnés que ceux du dehors; c'est contre de tels individus, contre les suites de leurs mauvais exemples et des ravages de leur immoralité ou de leur cupidité que les véritables missionnaires ont à combattre; les superstitions, les mœurs, les vices des païens sont bien moins redoutables.

Taïti, la perle de la mer du Sud, émerge au-dessus des flots bleus sous le plus beau ciel qui se puisse rêver. Le soleil, toujours radieux, se joue dans la vague azurée, dore la cime des bois sur les monts Orahena, fait scintiller les rivières et les cascades. La chaleur n'est jamais accablante : l'ombre des palmiers et des nombreux arbres à fruits, la brise de la

mer, la fraîcheur des courants tempèrent ce qu'elle aurait de brûlant.

Lorsque le vent caressant arrive en volant sur les flots, agite les grandes feuilles des bananiers, couvre la terre des blanches fleurs de l'oranger, et découvre les fruits d'or qui se cachent dans le feuillage et mûrissent tandis que d'autres fleurs renaissent; quand la belle lumière baigne tout ce paysage, quand l'île enchanteresse déploie pour la première fois devant nos yeux ses magnificences tropicales, plus encore qu'à Ceylan on pourrait se croire transporté dans le paradis terrestre. Ici tout est splendeur, délices, parfum. Hélas! le flot gronde toujours entre les récifs, hurlant son interminable et menaçante plainte, qui fait songer à l'orage passager, mais terrible, dont ces rivages charmants sont parfois témoins. Des milliers d'années se sont écoulées avec ces vicissitudes d'une admirable régularité; le temps a passé sans rien changer dans la nature: l'homme seul change rapidement. Ces vagues brillantes, où la naïade eût pu se mirer comme dans les eaux d'une fontaine, s'élèvent plus claires que des nappes de cristal, puis retombent en neigeuse écume; on dirait qu'elles battent la mesure d'une mourante harmonie, qu'elles marquent les pulsations du cœur de ce peuple qui expire sans plainte, sans bruit, abdiquant sa vie individuelle dans une morne apathie, sans même songer à la défendre contre la race blanche, si terriblement envahissante dans les deux Amériques.

Papéiti, la capitale de Taïti, est située non loin du rivage qu'elle domine; une foule bigarrée, vêtue de couleurs éclatantes, drapée avec élégance, va, vient dans les rues, se presse sur le port, anime le paysage de ses gestes et de ses mouvements.

Les filles de cette île sont remarquables par leur beauté, leur taille élégante, leurs cheveux plus brillants et plus noirs que le jais, plus souples que des écheveaux de soie. Elles mêlent à cette luxuriante chevelure des bandelettes ou des fleurs qui en font ressortir la sombre nuance. Elles s'enveloppent dans une mousseline plus blanche que la neige, qui ajoute à leur attitude une grâce aérienne. Les jeunes hommes, habiles tireurs et très adroits dans les exercices corporels, ont aussi une singulière beauté de formes; leur buste de bronze finement moulé, leur taille cambrée, se détachent sur les vives couleurs du paran ou de la marra flottante qui ceint leurs reins; la tébouta rejetée sur l'épaule leur donne l'air de statues antiques. Ils portent les cheveux longs et tressés avec des bandes de flanelle rouge; cet ornement accompagne bien leur visage au teint cuivré. Toute cette race taïtienne est vraiment séduisante d'aspect.

Nous allions aborder, Potomba et moi, sur la rive pittoresque de Papéiti, au milieu de cette foule bruyante et curieuse; mais, avant de quitter notre pirogue polynésienne, accordons-lui la description détaillée qu'elle mérite.

Poussée par la brise qui enflait sa blanche voile,

elle s'avançait sans le secours de la rame, dont nous nous servions seulement pour nous diriger au milieu des récits. La pirogue de Potomba avait été creusée, suivant l'usage, dans un tronc d'arbre; un pont bombé la recouvrait. Cette forme permet à l'embarcation de fournir une course extrêmement rapide, mais l'expose aussi à verser au moindre choc. Afin d'obvier à cet inconvénient, la pirogue est munie d'un autrigger, ou bout lof, consistant en deux planchettes fixées au travers de la barque et la dépassant. Sur ces bandes de bois se trouve attachée, du côté droit, une sorte de petite poutrelle parallèle à la longueur de la pirogue et fort légère, car on la sculpte à jour avec beaucoup d'art. Elle s'avance de quatre pieds environ au delà du bord; des ligatures d'aubier la joignent très solidement aux planchettes qui la supportent.

De la sorte le canot ne saurait être renversé; il ne peut même chavirer ni à gauche, parce que les bandes de bois, longues de deux mètres, le maintiennent au-dessus de l'eau de ce côté, ni à droite, parce que la légère poutrelle qui termine les bandes l'y soutient mieux encore. Ce genre d'embarcation, sur une eau calme, est extrêmement sûr; il brave même les flots les plus agités. D'ailleurs on pourrait au besoin, avec la pirogue, se passer de l'autrigger, car la couverture cerclée se prête aux moindres mouvements du corps, et on risquerait seulement de prendre un bain en chavirant une minute. Mais dans ces parages les plongeons sont dangereux, et il

a bien fallu prendre de minutieuses précautions à cause de la présence des nombreux requins, toujours prêts à happer une proie.

Le prince taïtien tenait sa parole, il me faisait aborder dans son île après une traversée de deux jours, et encore, afin d'éviter l'ennemi, nous n'avions pas pris en droite ligne. Un vent favorable nous poussait, et Potomba se montrait un pilote accompli. Il manœuvrait avec une aisance incroyable, profitant de chaque vague, connaissant admirablement cette mer si dangereuse. Nous débarquions sans avoir éprouvé aucune fatigue, car nous nous étions à peine servis de la rame.

Tout en avançant, je me perdais dans la contemplation de l'île dont j'avais entendu raconter tant de merveilles, mais dont l'aspect surpasse toute description. Papéiti, que je saluai d'abord dans le lointain, se dessinait de plus en plus distinctement à mes regards. Je voyais la foule s'avancer sur la rive; j'aurais pu reconnaître les visages avec ma longue-vue. Il me semblait que tous ces gens nous regardaient aussi, que leur attention se concentrait sur notre petite barque. Pourquoi cela? La pirogue de Potomba ne différait en rien des autres; il en aborde des centaines chaque jour, dans ce port, qui ont exactement la même forme, les mêmes allures. Lâchant la voile au moment de tourner un écueil, je demandai à mon compagnon :

« Ne vois-tu pas tout ce monde, Potomba?

— Oui, je le vois.

— Pourquoi semble-t-on si attentif à suivre nos mouvements?

— Tous les Taïtiens connaissent la pirogue de Potomba; je suis un ehri renommé dans notre île, je te l'ai déjà dit. Reste en repos, Sahib, tiens-toi bien; nous entrons dans les brisants. »

Le prince dirigea son étroit esquif dans une sorte de crevasse entre les roches; un coup d'aviron nous lança au milieu des lames. L'onde furieuse se déchira, nous emporta sur la crête des vagues, où nous restâmes un moment comme suspendus, puis nous retombâmes de l'autre côté des brisants, sur l'eau calme.

Une rangée de vaisseaux se dressaient devant nous; ils avaient pénétré dans le port par la large voie. Je reconnus l'un d'eux, quoique je visse seulement sa quille et que toutes ses voiles fussent pliées. Debout à l'extrémité du tillac se tenait un marin qui regardait du côté de la ville avec une grande attention. Sa tête était ombragée par un sombrero mexicain dont les bords eussent pu abriter une famille entière.

Ce chapeau, la tournure de l'observateur, ne me laissaient aucun doute. Dieu soit loué! je retrouvais à Taïti le brave et honorable master Frich Turnerstick, avec lequel j'avais fait récemment le trajet de Galveston à Buenos-Ayres.

« Arrête, je te prie, criai-je à Potomba; approche seulement encore un peu de ce vaisseau.

— Et pourquoi, Sahib?

— Je crois reconnaître le capitaine, et je...

— Tu voudrais me quitter pour monter à son bord?

— Oui, si je ne me trompe pas.

— Sahib, ce vaisseau appartient à un Yanki, je déteste les Yanki; adresse-toi plutôt à un capitaine franki ou à un homme de ton pays.

— Mais ce capitaine est de mes amis...

— Je ne te conduirai pas près de lui cependant.

— En vérité?

— Écoute : quand tu m'as promis ton amitié, as-tu menti?

— Je ne mens jamais.

— Alors viens avec moi à Papéiti dans ma maison, et repose-toi jusqu'à demain. Si tu n'avais pas une mission sacrée, je t'inviterais pour un plus long séjour, mais tu peux me donner jusqu'à demain.

— Je te suis très reconnaissant de ton insistance, prince. Je rends grâce à ton amitié généreuse, mais permets-moi de parler à ce capitaine. Je le connais; mieux qu'un autre il accueillera ma requête. Dès qu'il voudra bien partir, je devrai l'accompagner; jusque-là je serai ton hôte, et te remercie d'avance pour l'accueil que tu me prépares.

— Un vaisseau ne peut quitter le port avant la marée; celle du matin est passée, celle du soir viendra trop tard pour aventurer le navire dans l'obscurité au milieu des récifs.

— C'est vrai; mais on peut sans doute se faire remorquer par un vapeur.

— Et tu crois qu'un bâtiment de cette taille sera prêt en quelques heures?

— Les Yanki, comme tu les appelles, vont si vite en besogne!

— Enfin ils te donneront bien une heure pour venir en ville avec moi.

— Cela me paraît vraisemblable.

— Promets donc de ne pas me laisser rentrer seul dans ma maison.

— Je le promets. Laisse-moi parler au capitaine.

— Je te remercie, Sahib; Potaï, mon frère, sera si content de voir l'étranger que je ramène, et qui est devenu mon ami! »

Potomba s'était décidé à me faire tourner le vaisseau. Lorsque j'aperçus la proue, je vis que je ne m'étais pas trompé. On lisait en grosses lettres: *The Wind*, le nom du bâtiment américain. Le capitaine était placé de manière à ne pouvoir s'apercevoir de notre approche; lorsque nous fûmes tout près, me servant de mes mains comme d'un porte-voix, je criai :

« Eh! ao!... là-bas, au vaisseau! »

Le capitaine se retourna et abaissa son regard vers nous, puis répondit joyeusement :

« Ah! oh!... iss! Comment!... Hourra! Eh! qui vient? Prenez la corde! montez! »

Il courait sur le pont avec un empressement qui me prouva que j'étais reconnu. Nous attachâmes la pagaie à la corde qui pendait du vaisseau, et je m'y accrochai pour grimper. A peine avais-je atteint le

bord, que le capitaine, m'attirant vers lui, se jeta à mon cou, et m'étouffa presque par l'odeur de thé dont ses vêtements étaient imprégnés.

« Charley! disait-il, *old friend*[1], vous ici, dans l'archipel austral! Comment y êtes-vous venu? Pourquoi ce voyage à Taïti? Je vous croyais au milieu de ces diables de Pampas, vous battant avec les Indiens ou les Gauchos? »

Nous avions fait, le capitaine et moi, une pointe de Buenos-Ayres aux Pampas, et nous y avions risqué plus d'une fois notre peau.

« De vaisseau en vaisseau me voilà ici, repris-je. Je n'y suis pas venu tout droit, mon cher master Turnerstick, comme vous le pensez bien. Mais, je vous en prie, ne me serrez pas tant, à moins que vous vouliez me faire sortir l'âme du corps!

— Enfin, Charley, d'où venez-vous donc? Le vent eût tout aussi bien pu vous emporter jusqu'en Chine, et qui sait ce que les magots auraient fait de vous, hein? Pourquoi m'avez-vous quitté, et comment me revenez-vous?

— Eh! master, vous le savez, je cours le monde pour voir, pour connaître, pour étudier les gens et les choses. Je...

— Les gens et les choses!... Bah! je préfère le vaste Océan à tous les pays du monde; quant aux gens, vivent mes matelots! Le reste, voyez-vous... Suffit! On ne parle pas de Charley, bien entendu; il

[1] Mon vieil ami!

va donc toujours sur mer et sur terre, à pied, à cheval, grimpant, nageant, sautant, pour satisfaire son envie? Homme singulier!... Mon cher, restez à bord, nous allons à Hong-Kong et à Canton; en notre compagnie vous ferez un bon voyage.

— Vous allez à Hong-Kong!... Parfait! je suis des vôtres.

— Vraiment! donnez-moi votre main.

— Tôpons, mais à une condition.

— Bah! entre nous, point de conditions; vous le savez bien.

— Alors bonsoir, je redescends dans ma nacelle.

— Voilà la plus sotte plaisanterie que vous ayez faite de votre vie! Voyons votre condition : on pourra la remplir, je pense?

— Vous prendrez aussi mes compagnons à bord.

— Quels compagnons?

— Le capitaine Roberts, du *Poséidon*, et ses hommes.

— Roberts! le *Poséidon!* Mais ces gens sont de New-York!

— Oui; ils se rendaient de Valparaiso à Hong-Kong, un naufrage les a jetés au milieu de ces îles. Roberts m'envoie pour chercher un vaisseau qui puisse le prendre à bord.

— Personne ne lui refuserait ce service, Charley, et je suis heureux que vous vous adressiez à moi le premier. Je connais ce Roberts; c'est un brave homme, mais peu expérimenté, surtout dans ces redoutables parages. Ici les tempêtes sont d'une

violence extraordinaire; cependant, avec de bonnes cordes à la manœuvre et un peu d'habitude, le pilote eût dû vous conduire vers le nord, sur les côtes des îles Noukahiwa; là il n'y eût eu ni brisants ni récifs à craindre. Où donc êtes-vous échoués?

— Sur une île sans nom, au 139e degré de longitude à l'est de l'île de Fer, au 29e degré de latitude sud.

— Aviez-vous beaucoup de passagers?

— J'étais le seul.

— Combien a-t-on pu sauver de matelots?

— Tous.

— Hum! il nous faut augmenter nos provisions, alors. Le chargement est-il sauf?

— En grande partie; il consiste en balles de coton, en barres de fer et en plaques d'acier.

— Heureusement je n'ai pas encore pris de marchandises ici. Le capitaine Roberts est naturellement désireux d'en finir au plus tôt avec une telle situation; mais nous ne pouvons sortir avant la marée du matin. Quel est ce particulier qui vous accompagne? »

Le capitaine montrait Potomba; celui-ci m'avait accompagné sur le pont et se tenait à quelque distance.

« C'est un ehri de Taïti; il habite Papéiti et se nomme Potomba.

— Ah! diable, un prince! Où l'avez-vous trouvé ce prince-là?

— Il fuyait devant des ennemis, et cherchait un

refuge sur notre île; nous avons effrayé ses persécuteurs; en reconnaissance il m'a emmené avec lui.

— Une véritable aventure. Qui sont les ennemis de ce grand personnage?

— Un prêtre païen d'Eïmco, furieux de ce que Potomba, qui a épousé sa fille, s'est fait baptiser par un missionnaire catholique.

— Ah! Et vous avez un peu secoué les oreilles à ces gaillards-là? Je vous reconnais, Charley.

— Non, ils ont pris la fuite, mon plan ayant échoué par la maladresse du pilote. Mais décidément acceptez-vous les hommes et la cargaison sur votre *Wind?*

— Eh oui! je vous l'ai dit; nous sortirons en pleine mer avec la marée; en attendant, venez dans ma cabine, nous goûterons un peu d'un certain flacon... Je ne vous dis que cela, Charley.

— Je ne puis refuser le coup de l'arrivée. Mais il me faudra ensuite accompagner mon Taïtien en ville; il m'a invité chaleureusement.

— Qu'il boive d'abord à votre santé, puis nous descendrons tous trois à terre, où j'ai quelques affaires à régler.»

Potomba, malgré son aversion pour les Yanki, ne put résister à la franche cordialité de master Frich Turnerstick. Il y a de braves gens chez tous les peuples, et entre braves gens l'on finit toujours par s'entendre. Le capitaine nous régala de son mieux, après quoi nous descendîmes dans une chaloupe à laquelle fut attachée la pirogue de l'ehri. Deux ma-

telots ramaient vigoureusement vers la ville, et nous passions à travers des bâtiments, des embarcations, des canots de toute sorte. Potomba paraissait très attentif; ses yeux se fixaient sur un point d'où ils ne se détournaient pas. Je m'informai de l'objet de sa préoccupation.

« Vois-tu cette barque, Sahib? » me dit-il.

Vis-à-vis de nous justement se trouvait une rangée de barques ornées comme pour une fête, et se tenant l'une à l'autre; celle du milieu, plus parée que les autres, toute garnie de guirlandes et de banderoles, frappa mon regard.

« Oui, répondis-je; elle t'intéresse?

— Tu vois celle qui est couverte de fleurs.

— Oui, je la vois.

— Des deux côtés de son étroite quille peux-tu lire ces mots : *Mata Ori*[1] ? C'est ainsi que j'appelais Pareyma quand je commençai à l'aimer. J'ai donné ce nom à une barque construite par mes ordres dans la ville de Tamaï pour la cérémonie de nos épousailles... Je reconnais ma pirogue, c'est bien elle; des clous de fer rattachent les diverses parties, et non des aubiers dont on se sert ici... Oh! comme le jour de mes noces devient présent à mon cœur! la pirogue était ainsi fleurie et pavoisée... Puis Anouï s'en est servi pour retourner à Eïmeo en me laissant Pareyma!... Il aura prêté l'embarcation à quelqu'un de son île, et le cortège sera venu ici amener une fiancée... »

[1] Mot à mot: *l'œil du jour, le soleil, la lumière.*

Les traits du jeune homme s'altéraient visiblement. Je me demandais pourquoi, un tel souvenir semblant plutôt de nature à l'égayer qu'à le chagriner. Il reprit tout d'un coup :

« Vois-tu cet homme dans la barque? C'est Ombi.

— Ombi? Qu'est-ce qu'Ombi?

— C'est un des serviteurs du prêtre Anouï; mais il m'aime plus que ne le fait son maître, car il aime Pareyma; toute petite, il l'a bercée sur ses genoux; depuis la mort de sa mère il a veillé sur elle comme une femme, et l'a protégée comme un homme. »

Le sable du rivage bruissait déjà sous la pression de notre chaloupe; nous sautâmes tous à terre, et Potomba courut vers la *Mata Ori* en criant :

« Ombi! Ombi! »

Ombi ne bougeait pas.

« Ombi! »

Point de réponse; Potomba s'élança dans le canot et prit son compatriote par les épaules.

« Ombi, pourquoi ne parles-tu pas? »

Le serviteur d'Anouï releva lentement la tête; son visage était baigné de larmes.

« La douleur a-t-elle un langage, Potomba? dit le vieillard d'un air morne.

— Quelle douleur?

— Toi que j'aimais, tu as quitté Atona, le dieu des bons, pour te tourner vers les missionnaires.

— Comment! Ombi, tu pleures encore sur moi! Ne t'ai-je mille fois parlé en secret du Messie, de l'Agneau de Dieu? N'avais-tu pas trouvé le grand

Sahib Jésus plus digne d'amour qu'Atona, le dieu de Taïti? Atona est-il venu sur la terre guérir les malades, nous enseigner une loi sainte, souffrir et mourir pour racheter nos péchés?

— Tu as raison, Potomba. Plus d'une fois j'ai pensé comme toi. Mais, serviteur d'un prêtre de nos dieux, je lui dois obéissance. Je me tais. Que ne fais-tu de même!

— Ombi, il n'est pas permis de taire la foi qu'on a dans le cœur. Abandonne les idoles, quitte ton maître, viens avec nous. Tu aimes le divin Sauveur, je le sais; tu aimes ta fille Pareyma, l'enfant élevée dans tes bras; viens, tu seras heureux. Mais pourquoi me regarder avec une telle douleur? Le sacrifice est-il donc trop grand?

— Hélas! je pleure, car j'irais volontiers avec toi, et je ne le puis!

— Pourquoi ne le peux-tu pas?

— Parce que je ne quitterai jamais Pareyma!

— En me suivant tu te rapproches d'elle, au contraire.

— Non. »

Le visage bronzé du jeune Taïtien devint affreusement pâle; il jeta un regard plein d'angoisse sur ce qui l'environnait. Beaucoup de promeneurs s'étaient arrêtés; ils parlaient entre eux, regardant de loin Potomba avec un air de compassion; ils savaient sans doute ce que je devinais : la jeune femme avait été enlevée pendant l'absence de son mari. Celui-ci porta machinalement la main au manche du

poignard effilé qui pendait à sa ceinture, et les dents serrées murmura :

« Où est Pareyma?

— Va chez toi, tu l'apprendras; je n'ose te le dire. »

Les yeux du Taïtien flamboyèrent, sès lèvres frémirent; se rapprochant d'Ombi, il cria d'une voix mal assurée :

« Ombi, te tairas-tu toujours? Eh bien, oui, je vais chez moi; mais si quelqu'un a touché à Pareyma, oh! malheur, malheur sur lui! »

Il revint à grands pas vers la ville; nous le suivîmes; la foule s'écartait avec une respectueuse sympathie. Potomba ne parlait point; il regarda une fois ou deux si nous venions derrière lui, fit un geste et continua sa marche.

Le chemin était long, il fallait traverser presque la moitié de la ville; enfin nous nous arrêtâmes devant un palais construit à la mode du pays et entouré de jardins.

« Venez! » dit Potomba; il passa le premier.

Devant la façade de la maison, mélancoliquement accroupi sur une natte, se tenait un jeune homme dont la ressemblance avec l'ehri me frappa tout de suite.

« Potaï!

— Potomba! » s'écrièrent à la fois les deux frères.

Le plus jeune se leva; il étendit les bras tout grands, puis les laissa retomber et se tordit les mains dans un découragement profond.

« Qu'as-tu? demanda l'ehri; ne suis-je plus ton frère? »

Le jeune homme montra du doigt un poignard fiché en terre, devant la natte où il était assis, il murmura :

« J'ai enfoncé ici le poignard; je t'attendais. J'ai juré de ne pas t'embrasser avant que notre mère soit vengée.

— Notre mère? Elle est morte? O Potaï! Et Pareyma, où est Pareyma?

— Partie!

— Où, où donc?

— A Eïmeo, chez son père.

— Volontairement?

— Les serviteurs l'ont dit. Tu venais à peine d'entreprendre ton voyage, j'allai passer une journée à Maïtea; quand je suis rentré, Pareyma n'était plus ici... On m'a raconté que notre mère, essayant de la retenir, lutta contre elle. La jeune femme, plus forte, a tué notre mère.

— Tué! et comment?

— Avec le poignard; je l'ai retiré sanglant de la plaie. »

Potomba se baissa pour retirer le poignard de la terre, puis il murmura en hochant la tête :

« C'est le poignard d'Anouï, le prêtre païen!

— Il était venu la chercher, c'est à eux deux qu'ils ont tué notre mère.

— Mais Pareyma n'a dû suivre son père qu'en

obéissant à la force ; ce n'est pas elle qui s'est servie de cette arme.

— On ne m'a parlé d'aucune lutte entre le père et la fille ; ils semblaient d'accord. Tu as vu sur le rivage les barques pavoisées et ta *Mata Ori* au milieu ?

— Oui !... Que signifient ces guirlandes ?

— Tu connais Matemba, ton ennemi acharné ?

— Tu m'interroges sottement, comme si j'étais un petit enfant !

— Écoute-moi, mon frère, tu arrives trop tard. Anouï, le prêtre des idoles, est venu chercher son nouveau gendre et le cortège de la noce ; Matemba sera aujourd'hui même l'époux de ta femme infidèle. »

Potomba s'approcha en chancelant de la maison pour s'appuyer à la muraille ; il allait défaillir... Les deux frères jusqu'alors s'occupaient peu de nous, on le pense bien ; le capitaine me dit à l'oreille :

« Vous comprenez la langue du pays, je crois ; qu'y a-t-il donc ? La pantomime me paraît tragique.

— Il se passe ici des choses terribles !... On a tué la mère de l'ehri, et sa femme épouse aujourd'hui même un rival détesté...

— Tonnerre et foudre ! il va y avoir encore du sang versé !

— Ces hommes sont chrétiens.

— Pshau ! les chrétiens de la Polynésie sont comme ceux de la Corse, ils ne résistent pas à la tentation de la *vendetta*. »

Cependant Potomba s'était retourné vers son frère; son visage semblait pétrifié par la douleur, mais ses yeux lançaient des flammes.

« Potaï, dit-il, qu'as-tu fait depuis le jour où le malheur est arrivé?

— J'ai tout vendu ici.

— Même ce que je t'avais envoyé des îles Toubouaï, lorsqu'il m'a fallu fuir devant Anouï?

— Oui; nous irons habiter Samoa.

— Tu as bien fait. » Et le jeune prince, me regardant, ajouta :

« Le vaisseau de ce sahib doit aller chercher tes amis, n'est-ce pas?

— Oui.

— Après, où se rendra-t-il?

— En Chine.

— Les îles des Navigateurs, où se trouve Samoa, sont sur votre chemin; voulez-vous nous prendre à bord? »

Je traduisis cette demande au capitaine, qui accepta volontiers les nouveaux passagers.

« Comment! ces hommes vont tout quitter au lieu de se venger!... La religion chrétienne adoucit donc les mœurs les plus féroces! disait le Yanki étonné.

— Hum, capitaine, regardez-moi ces deux hommes; ils ne me paraissent pas précisément en train de se changer en agneaux. »

Je transmis la réponse du capitaine à Potomba.

« Quand quittez-vous le port? demanda ce dernier.

— Avec la marée du matin.

— Mon frère peut se rendre au vaisseau pour charger nos effets?

— Oui.

— Potaï, tu es le plus jeune, m'obéiras-tu en toutes choses? »

Le jeune homme inclina la tête en signe d'assentiment.

« Tu es prêt à partir?

— Oui, je t'attendais.

— Eh bien! veille à ce qu'on transporte tout ce que nous avons de précieux sur le bâtiment que je t'indiquerai.

— J'en ai déjà fait remplir trois grandes nattes.

— Tu m'attendras ensuite ici jusqu'à ce que je revienne.

— Non, Potomba, car moi aussi j'ai un poignard.

— Je suis l'aîné, je dois commencer; si je succombe, il faut que tu puisses achever la vengeance.

— Je t'obéirai.

— Venez donc, Sahib; je voulais vous offrir l'hospitalité, mais cette demeure ne m'appartient plus. »

Nous retournâmes au rivage; Potomba montra à son frère le vaisseau américain, puis Potaï s'en retourna sans dire un seul mot.

« Que veux-tu faire, Potomba? demandai-je en hésitant à l'ehri.

— Crois-tu que Pareyma ait pu m'être infidèle? »

reprit celui-ci, comme s'il répondait à sa propre pensée plutôt qu'à ma question.

« Je n'en sais rien, je ne connaissais pas ta jeune femme.

— Mais je la connais, moi! Elle a un poignard, elle est vaillante, elle mourra avant de devenir la femme de Matemba!... Je veux la sauver des mains de cet homme ou de la mort.

— Tu veux tuer Anouï?

— Oui.

— Il est ton beau-père.

— Il a tué ma mère!

— Tu es chrétien.

— Il est païen.

— Ne te souviens-tu pas de ce qu'ordonne le grand Sahib Jésus : « Pardonnez, si vous voulez « être pardonnés. »

— J'obéirai à la loi, car je pardonnerai à Anouï quand je l'aurai tué.

— Voilà un singulier pardon, Potomba. Crois-tu que... »

Il m'interrompit avec un geste violent.

« Toi, dit-il, tu es chrétien depuis ta naissance; moi, je ne le suis que depuis peu de temps. Plus tard je penserai peut-être comme toi, maintenant je ne le puis. Toi-même, n'étais-tu pas prêt à tirer sur mes persécuteurs au moment où ils ont fui?

— Il n'y avait pas d'autre moyen de te sauver ni de nous défendre.

— Eh bien! mon ennemi a mérité la mort et je

n'ai aucun moyen d'obtenir justice; il est trop puissant! Un ehri de Papéiti n'implorera pas la protection des Anglais, qui lui sont hostiles, ni même des Français! Visite la ville avec ton compagnon. Je serai sur le vaisseau avant l'heure du départ... Si je ne venais pas, vous emmèneriez mon frère...

— Mais ne vas-tu pas prier sur la tombe de ta mère? demandai-je, autant pour essayer de détourner le jeune homme de ses projets que pour lui témoigner de l'intérêt dans son malheur.

— La tombe est un lieu sacré; tant que je ne pourrai dire à l'esprit de la chère morte : « Je t'ai vengé, » je n'oserai m'y présenter. Oh! vois-tu, Sahib, il faut que l'âme du meurtrier aille à Oro, que les chrétiens appellent le diable... Écoute, Pareyma est ma femme; elle est chrétienne, comme moi, au fond du cœur, et si elle ne s'était point encore fait baptiser, c'est qu'elle redoutait la colère de son père. Ce dernier profite de ce que sa fille a gardé les apparences du paganisme pour revendiquer ses droits sur elle. Il l'a enlevée de force, je le sais bien, moi; mais je la retrouverai, rien ne pourra nous séparer! Joranna, Sahib, Joranna! Adieu, adieu!

— Permets-moi de t'accompagner, Potomba.

— Pour m'empêcher d'agir?

— Non, pour partager tes dangers.

— Alors tu es un véritable ami; viens, Sahib. »

Je prévins le capitaine, qui, en homme prudent et froid, me conjura de ne pas me mêler à une affaire de cette sorte; mais, outre l'intérêt que m'inspirait

le jeune prince, j'étais attiré par la curiosité et la nouveauté de l'aventure. Master Frich Turnerstick ne parvint point à me convaincre, quoique ses raisons fussent excellentes. Il nous quitta d'assez mauvaise humeur et rentra en ville. Potomba se mit à longer le rivage; je le suivis. Ses yeux interrogeaient toutes les embarcations; enfin l'une d'elles attira son attention; elle pouvait contenir quatre personnes.

A l'horizon se montraient encore les blanches voiles de la flottille de noce qui se détachaient sur le beau ciel bleu; comme une nuée d'oiseaux, elle s'envolait vers Eïmeo, emportant le rival, le mortel ennemi de Potomba. Quand tout eut disparu dans l'éloignement, le prince fit un signe au patron de la barque qu'il avait remorquée. Celui-ci se rapprocha, et Potomba fut bientôt dans la pirogue, où je montai après lui. Déposant mon fusil, je pris l'aviron, l'ehri lâcha la voile. Nous avions le vent arrière, nous avançâmes rapidement en pleine mer; le patron de la barque et les curieux, rassemblés sur le rivage, nous regardaient partir et saluaient du geste. Nous ne suivîmes pas tout d'abord la flottille; mais une fois sortis des bancs de corail, nous contournâmes les côtes de Taïti, puis nous prîmes droit devant nous dans le sens d'Eïmeo. L'ehri dirigeait la navigation avec sa merveilleuse adresse; nous arrivâmes promptement, et nous abordâmes sur une petite plage solitaire, où le jeune Taïtien cacha notre pirogue au milieu d'un massif de bambous qui bordaient le

rivage. J'aidai Potomba à tirer l'embarcation, après quoi nous nous avançâmes silencieusement parmi les champs.

Nous marchions dans des lieux couverts, au milieu de plantations luxuriantes. Arrivés sur une hauteur, nous embrassâmes du regard tout le panorama de la capitale. Tamoï semblait extraordinairement animée. Sur le bord de la mer nous reconnûmes les voiles blanches de la flottille. Devant une habitation qui se distinguait des autres par ses proportions et ses guirlandes de feuillage, se tenait une foule parée et joyeuse; non loin de nous, à mi-côte en descendant de la hauteur où nous nous trouvions, on avait élevé, à l'ombre d'un bouquet de palmiers, une sorte d'autel tout couvert de fleurs au-dessus duquel je remarquai deux figures d'idoles : Atona et Oro sans doute. C'était là que devaient s'accomplir les cérémonies de l'hyménée.

« Quel est ton plan, Potomba? dis-je à mon compagnon.

— J'attendrai qu'ils viennent devant l'autel, puis je descendrai; j'irai chercher Pareyma.

— Et si tu ne réussis pas?

— Je reprendrai le canot; je l'aurai sur mer quand Matemba la reconduira.

— A quelle heure?

— A minuit, suivant les rites.

— A qui appartient cette grande maison?

— C'est la demeure du prêtre d'Eïmeo.

— De quel côté est l'appartement des femmes?

— Du côté de la mer.

— Pareyma a-t-elle des parentes?

— Non, sa mère est morte depuis longtemps. Elle est l'unique enfant d'Anouï.

— On la pare solennellement avant la cérémonie, n'est-il pas vrai?

— Oui, mais plus tôt; à présent elle doit être laissée seule pour la prière.

— Le prêtre d'Eïmeo sait peut-être que tu es de retour?

— Peut-être.

— Remarques-tu cet homme qui marche entre la maison et les bambous? Il tient une massue; il semble garder la porte de la fiancée... Je crois que tu as raison, Pareyma n'est venue ici que par force...

— J'en suis sûr. Je ne crains pas les hommes d'Eïmeo. Je veux réclamer Pareyma à son père devant tous. Tu verras. »

N'osant me mêler d'une affaire que je connaissais imparfaitement, et trop ignorant des mœurs du pays pour avoir une opinion, je laissai l'ehri à ses inspirations et m'éloignai afin d'explorer les lieux.

Une magnifique prairie s'étendait devant moi; elle eût été propice à la chasse, mais je n'avais guère le temps d'y penser. Je pris mon fusil et descendis du côté de l'habitation d'Anouï à travers un champ de jeunes bambous. Le passage continuel des hommes et des animaux avait frayé un étroit sentier; je m'assurai que personne ne s'y trouvait en ce moment et m'y avançai. En approchant je vis

un autre sentier latéral; je m'y engageai et rampai avec les plus grandes précautions jusque derrière la maison du prêtre. Une voix de femme chantait cette espèce de mélopée, douce et naïve, que j'avais déjà entendu redire par les femmes des îles Pélaw :

Te ouva to le malemo,
Te ouva to hinarro...[1]

Il me semble que cette plaintive chanson, en pareille circonstance, ne pouvait se trouver que sur les lèvres de Pareyma.

Une folle idée me vint : il fallait tenter de parler à la jeune femme. L'entreprise était téméraire; mais je possédais de bonnes armes, et les deux époux méritaient bien qu'on s'exposât pour eux.

Caché dans le fourré, j'épiai l'esclave qui montait la garde; au moment où il passait devant moi, je m'élançai brusquement, le renversai et l'étourdis d'un coup de poing sur la tête. Je me glissai alors le long d'une haie de bambous tressés, cherchant un trou qui me permît de voir dans l'intérieur. Enfin je découvris une petite déchirure dont je profitai.

J'aperçus une jeune femme d'une beauté ravissante, et je me demandai si c'était Pareyma.

Elle ne chantait plus; debout les mains jointes, elle pleurait silencieusement, des sanglots con-

[1] Petit nuage sur la lune,
Petit nuage, j'aime...

vulsifs agitaient tout son être. Grande, élancée, majestueuse et gardant pourtant encore les grâces de la première jeunesse, cette femme me parut un des plus beaux types de sa race.

Ses yeux noirs et profonds, ses sourcils admirablement dessinés, mais se rejoignant au-dessus du nez, ses lèvres fines, annonçaient la fermeté du caractère; sa douleur dérangeait à peine l'harmonie de ses traits. Le costume de l'épousée affectait la plus extrême simplicité : pas une fleur dans les cheveux, pas un bijou, aucun de ces ornements venus d'Europe et si recherchés par les femmes de ces îles pour leur toilette.

Un sarau d'une nuance orangée enveloppait les hanches de la jeune Polynésienne et descendait un peu plus bas que les genoux, un *téhi* de même couleur drapait le buste; les cheveux, dénoués et sans bandelettes, flottaient sur les épaules.

Pareyma me faisait songer à une fleur brutalement froissée alors qu'elle s'épanouissait avec tous ses charmes sous les rayons du bonheur.

Je m'aperçus que Pareyma était attachée à un arbre du jardin; reculant un peu, je me plaçai vis-à-vis d'elle et criai au-dessus de la haie, en étouffant cependant ma voix :

« Pareyma ! »

Les sanglots de la jeune femme cessèrent; elle m'avait entendu, elle écoutait. Je repris :

« Mata Ori, relève ta tête désolée, Potomba est près d'ici. »

Un cri de joie, contenu aussitôt, s'échappa des lèvres de l'affligée; elle murmura :

« Qui es-tu?

— Un ami de l'ehri. Est-ce que tu consentiras à épouser Matembo?

— Non, jamais! mon poignard me délivrera s'il le faut.

— Tu es donc restée fidèle?

— Ah! toujours! mon père m'a enlevée malgré moi de la maison de mon époux.

— Mais qui a tué la mère de l'ehri?

— Mon père, parce qu'elle me défendait.

— Quitterais-tu volontiers ton père?

— Oui, pour Potomba, car je suis à lui.

— Sois tranquille...; consens aux cérémonies qu'on prépare. Si ton mari ne peut t'arracher de l'autel, attends-le cette nuit en mer. »

En ce moment le tam-tam retentit de l'autre côté de l'habitation. Je m'enfuis, non sans mettre une grosse pierre près de l'esclave toujours étourdi. Des pierres de même nature retenaient les bambous sur un petit toit voisin; j'espérais faire croire à un accident, car justement il faisait grand vent.

Je retournai en toute hâte vers Potomba. L'ehri, qui, de la hauteur où il se trouvait, suivait tous mes mouvements, m'attendait avec la plus vive impatience.

Je lui racontai ma conversation avec Pareyma, il me remercia en me serrant les mains, des larmes vinrent à ses yeux.

« Je le savais! je le savais, moi! » répétait-il.

Le bruit du tam-tam augmentait; les flûtes, les trompettes retentirent aussi. C'était le signal de la cérémonie. Pareyma fut amenée quelque temps après sur le seuil de la maison; un long voile la couvrait, une suite nombreuse lui faisait cortège.

« Vois-tu Matembo? vois-tu cet homme qui marche à ses côtés? me demanda l'ehri, dont les poings se crispaient.

— Oui, je le vois.

— Il était là-bas, avec Anouï; il me poursuivait aussi, mais tu n'as pas pu le reconnaître. Oro l'accueillera ce soir!... Je ne me vengerai pas, comme je l'avais projeté d'abord... J'ai réfléchi sur ce que tu m'as dit... Je suis chrétien, et je ne souillerai pas ma main; le poignard couvert du sang de ma mère ne sera pas trempé dans le sang des impurs!

« Non! non! tu verras, Sahib; ces hommes doivent mourir, mais ce ne sera pas de ma main. »

Le cortège s'avançait lentement du côté de l'autel. Anouï, le grand prêtre, monta les degrés de gazon et commença un discours solennel. Potomba, sans dire un mot, m'avait quitté pour se glisser dans un épais fourré... Je cherchai moi-même une place favorable, et pus entendre une partie de ce que disait l'orateur. Il déclamait avec violence contre le christianisme, et j'avais toutes les peines du monde à me tenir en repos pendant qu'il débitait autant d'absurdités que de blasphèmes. Ensuite vinrent les malédictions prononcées contre l'ehri, parjure à la foi

de ses pères; enfin le prêtre prit sur l'autel des ossements et des crânes placés dans une corbeille, et, les tendant vers Matembo, il lui dit :

« Étends, mon fils, étends la main sur ces restes des ancêtres, et jure de n'abandonner jamais leur culte; réponds aussi à la formule sacrée du mariage : *Esta anei oe a faaroue i ta oe vatrissa*[1]*?* »

Matembo n'avait pas eu le temps d'ouvrir la bouche pour prononcer son *eita* (non), que Potomba, se frayant un passage à travers la foule, apparut devant l'autel et s'écria :

« Je te salue, Anouï, toi le père de cette femme qui est mienne, car tu me l'as donnée. Profitant de mon absence, tu es venu la reprendre; mais tu n'en as pas le droit, et moi je suis ici pour la réclamer ! »

Un silence de stupéfaction régnait dans l'assistance; Anouï étendit le bras pour repousser son gendre.

« N'approche pas! cria-t-il; ce lieu est sacré.

— Oui, ce lieu est sacré parce que, moi chrétien, j'y mets le pied. Rends-moi ma femme, au nom des droits de l'époux, qui sont sacrés aussi.

— Retire-toi, ou tu es mort!

— Mort! Est-ce que la mort veut de moi? elle ne m'a pas pris alors que tu essayais de me l'envoyer là-

[1] « Promets-tu de ne jamais abandonner ta femme? » C'est la formule du mariage païen dans ces îles; quand le fiancé a répondu : *Eita,* « Non, je ne l'abandonnerai jamais ! » le mariage est regardé comme conclu.

bas, sur la mer... J'étais seul contre vous tous cependant... Pour vous venger, vous n'avez pas eu honte d'égorger une femme. Regarde ce poignard, Anouï; il est teint du sang de ma mère, il faut que tu me rendes sa vie ou que tu m'abandonnes la tienne.

— Meurs toi-même! hurla le prêtre des idoles en s'élançant sur Potomba.

— Vous ne me toucherez pas, car je suis l'ehri de Taïti, s'écria le jeune prince; Dieu me protège, vos dieux ne savent ni vous défendre ni se défendre eux-mêmes. »

D'un bond Potomba sauta sur l'autel et renversa les idoles de terre, qui se brisèrent en mille morceaux; puis, brandissant son poignard, il ajouta:

« A présent, rendez-moi Pareyma. »

Un cri terrible s'était échappé de toutes les poitrines, un cri de fureur et de vengeance. Les assistants cherchaient à se précipiter sur l'audacieux profanateur... Potomba sauta derrière l'autel. J'espérais que ces hommes n'étaient point armés, quand je vis l'un d'eux bander son arc et viser l'ehri. Je tenais mon fusil tout prêt, la balle partit avant la flèche; l'homme tomba blessé. Potomba m'avait déjà rejoint. Nous nous réfugiâmes sur la hauteur; la troupe des païens ne nous poursuivit pas immédiatement; une confusion indescriptible régnait autour de l'autel. Les uns couraient vers la ville, les autres ramassaient les fragments des idoles ou relevaient le blessé.

« Merci, Sahib, me dit Potomba; courons, courons au canot! »

Il me semblait peu digne de fuir ainsi aux yeux des étrangers; mais je devais suivre mon ami l'ehri. Quoique embarrassé par mes grandes bottes, je courus à toutes jambes; quant à Potomba, il allait comme le vent.

Les païens ne pouvaient tarder à nous atteindre; nous entendions leurs cris; nous les croyions déjà sur nos talons. Cependant nous eûmes le temps de nous jeter dans la barque et de pousser au large. Les gens du cortège étaient allés chercher des armes; arrivés sur le rivage, ils semblèrent désappointés et se livrèrent à mille gestes, contorsions et grimaces qui nous touchèrent peu.

Je rechargeai mon fusil; Potomba ramait vigoureusement, et en quelques minutes nous fûmes hors d'atteinte. Nous nous dirigeâmes malgré le vent contraire jusqu'à Taïti, où nous n'abordâmes point, puis nous retournâmes aisément du côté d'Eïmeo. Nous nous arrêtâmes dans une petite anse qui se nomme Alfareaïta et fait vis-à-vis à Papéiti. Là nous attendîmes la nuit; Potomba gardait le silence et semblait vouloir taire son plan; je ne me permis point de l'interroger.

Vers onze heures, mon compagnon donna le signal du départ. Il avait rempli notre canot avec une quantité de poissons, petits et gros, qu'il était allé acheter au bourg; que voulait-il en faire? je ne pouvais le deviner.

Nous ramâmes jusque vers le milieu du canal qui sépare les deux îles. La mer était obscure et calme, mais le ciel brillait de mille étoiles dont le scintillement se reflétait dans le creux de petites vagues; on eût dit voguer sur des flots de cristal... Tout à coup l'ehri arrêta son embarcation, prit un poisson et l'attacha avec soin à une longue ficelle, puis le fit couler dans l'eau. Une seconde après le fil, tiré rudement, se rompit : un requin venait de saisir l'appât. L'ehri attacha un second poisson, puis un troisième, un quatrième... D'avides requins environnaient notre batelet, se disputant la proie.

Je commençais à soupçonner le cruel projet de Potomba... Les requins seraient ses vengeurs; mais de quelle manière les lancerait-il contre ses ennemis? Les *bravi* employés par mon compagnon me causaient une appréhension très justifiée. Le Polynésien avait beau se proclamer le *roi* des requins, j'avoue que ses terribles sujets se rapprochant d'une façon si familière me faisaient frissonner.

J'aurais de beaucoup préféré me sentir à cette heure sur le pont du *Wind,* près de mon brave ami Frich Turnerstick, que dans cette coquille de noix, entouré de monstres marins et en compagnie d'un néophyte peu avancé dans la pratique de la charité chrétienne.

Je me consolais par la pensée du drame dont j'allais être témoin : tragédie comme je n'en avais vu sur aucun théâtre; et quels décors!

L'obscurité semblait creuser l'abîme de l'Océan et



Il se pencha sur le bord pour couper les liens qui retenaient la pirogue.

malgré cela l'onde, à la surface, restait d'une étonnante transparence; les flots se soulevaient et retombaient doucement avec des reflets d'or. Quand Potomba lançait avec calme son amorce, je distinguais sous la vague les gueules effroyables de cinq ou six requins s'ouvrant toutes pour happer la proie.

Je devinais un combat prochain dont la seule pensée faisait dresser mes cheveux, car je ne pouvais oublier quelles minces planches nous séparaient des monstres.

L'ehri ne paraissait pas se soucier le moins du monde de ce que j'éprouvais. Il jetait mécaniquement ses poissons, épiant d'un œil avide l'arrivée du cortège. Je me demandais si, après l'alerte et la confusion que nous avions causées, les cérémonies du mariage n'avaient pas dû être interrompues; l'ehri n'avait probablement là-dessus aucun doute, car il agissait avec une tranquillité imperturbable.

Enfin, à l'horizon, apparut une faible lueur presque imperceptible pour moi; mais Potomba tressaillit et se leva tout droit pour mieux examiner le lointain. Bientôt cette lueur augmenta; la flottille de noce s'avançait vers nous; chaque canot portait un flambeau attaché à sa proue.

« Ils viennent, murmura l'ehri, Pareyma va m'être rendue... »

Il se dépouilla rapidement de sa *tebouta* blanche et rouge, saisit son poignard, tandis que de la main gauche il lançait un nouveau poisson; puis il me dit d'un ton calme :

« Aide-moi deux minutes, et je te serai reconnaissant toute ma vie. »

Je pris les rames, il en fit autant; nous décrivîmes une courbe qu'il dirigea allant vers la flottille; lorsque nous fûmes vis-à-vis, nous nous mîmes en parallèle avec le premier canot. Celui-ci tenait la tête, s'avançant de quelques mètres; les autres venaient par derrière.

Trois personnes occupaient l'embarcation pavoisée; je les reconnus : c'était Matembo, Anouï et Pareyma. Avec quelques vigoureux coups de rames nous les rejoignîmes; nous nous plaçâmes bord à bord. Les requins nous suivaient, haletants et guettant la proie. Seul je m'occupais encore de la manœuvre. Potomba se leva le poignard à la main, et cria d'une voix vibrante :

« Pareyma ! »

La jeune femme, légère comme une mouette, se dressa dans la barque, déchira son voile et sauta sur notre pirogue. L'ehri la reçut avec transport, la soutenant du bras gauche, équilibra ses mouvements, la fit asseoir; puis il se pencha sur le bord pour couper avec son poignard les liens qui retenaient l'autrigger de la pirogue nuptiale.

Anouï et Matembo poussaient des cris perçants; étonnés d'abord par un acte si hardi, ils cherchaient maintenant à se défendre; mais l'embarcation chancela, et en une seconde tous deux furent précipités dans les flots. Les requins attendaient...

Pareyma cacha son visage dans ses mains et s'é-

vanouit. L'ehri avait repris les rames, nous volions au milieu des flots. Les pirogues du cortège manœuvraient en désordre; une seule semblait nous suivre; je saisis ma carabine.

« Arrête! cria Potomba... C'est Ombi, le père nourricier de ma femme. Lui seul peut rivaliser de vitesse avec l'ehri. Laisse-le, il va nous rejoindre. »

En vain les rameurs de la flottille criaient et se mettaient à notre poursuite, en cinq minutes nous fûmes à la portée du *Wind*. Je hélai de toutes mes forces. Potomba soutenait sa jeune femme; mais celle-ci, revenant à elle, voulut le repousser.

« Tu as tué mon père! » murmurait Pareyma. Tout à coup elle aperçut la tête grise d'Ombi qui s'inclinait sur le bord pour lui baiser les mains.

« Dis à ton cœur de s'apaiser, Pareyma, reprit le vieillard; Anouï a mérité son sort, car il avait versé le sang innocent. Je viens pour pleurer et pour me réjouir avec toi. Le Dieu de l'ehri sera le nôtre; il te consolera, il nous donnera une vie nouvelle.

— Vite, vite! criait le capitaine du *Wind*, montez donc, la flottille est à vos trousses. Les cordes, camarades, prenez les cordes. Bien, vous voilà... Vous autres, éteignez les lumières, remontez les pirogues... Ils croiront que tout dort sur le *Wind*... Cela me ferait une belle paire de manchettes avec les gens d'ici, votre diable d'aventure. Eh!... vite les crochets. Tirez les pirogues, enfants! Houp ça! très bien, les enfants! Parfait, ni vu ni connu à présent, hein?

Si quelqu'un s'avise de mettre le pied dans le *Wind*, gare à lui ! »

Ces précautions étaient à peine nécessaires; les ennemis de l'ehri, nous croyant débarqués dans l'île, y abordèrent aussi ; nous les vîmes longtemps courir sur le rivage avec des flambeaux.

Potaï se trouvait à bord; il accueillit son frère avec un cri de joie; sa mère était vengée. Trop peu éclairé dans sa foi nouvelle pour éprouver aucun scrupule d'un acte qui lui semblait si légitime, il écouta en frémissant de satisfaction le récit de Potomba.

La jeune femme pleurait toujours; cependant, quand son mari se fut tu, elle se tourna vers moi et me remercia de mon intervention.

« Tu m'as sauvé la vie, dit-elle, car je me serais tuée plutôt que de devenir l'épouse de Matembo. »

Le lendemain, dès le point du jour, nous mîmes à la voile pour aller recueillir les naufragés du *Poséidon*. Au bout de cinq jours nous les retrouvâmes, anxieux, mais bien portants. Le capitaine Turnerstick prit à son bord l'équipage et la cargaison du navire échoué, après quoi nous partîmes vers l'archipel de Samoa.

Les Allemands ont fondé à Upola, l'une des îles de ce groupe, une station commerciale. Dans la capitale, *Salnafata*, habite un riche Polynésien nommé Potomba.

Souvent, quand le soleil se cache derrière les

flots en leur jetant ses derniers reflets comme un manteau de pourpre et d'or, une pirogue s'avance doucement pour une promenade en mer : c'est le vieil Ombi qui tient les rames. Potomba, assise à l'arrière, la main de sa femme dans les siennes, s'abandonne en souriant à la vague qui les berce et murmure le nom que, dans la poésie de son premier amour, il avait donné à Pareyma : *Mata Ori*... Lumière de ma vie.

A cette heure paisible où les souvenirs sont évoqués par les deux époux, peut-être frissonnent-ils en songeant aux douleurs, aux épreuves passées, au cortège nuptial d'Eïmeo, à la nuit affreuse des secondes noces, au brave capitaine du *Wind*, qui leur sauva la vie... Peut-être n'ont-ils pas oublié celui qui partagea les périls de l'ehri : l'homme aux grandes bottes.

Pour moi, quand je reporte ma pensée à ce temps, à ces lieux, il me semble entendre encore la voix plaintive de Pareyma répéter le chant mélancolique :

Te ouva to le malemo
Te ouva to hinarro...

LE

BRELAN AMÉRICAIN

SOUVENIRS DE L'AMÉRIQUE DU NORD



Que le lecteur me permette de le transporter au beau milieu du *Store and boarding-house* de la mère Thick, Fire-street, nº 15, à Jefferson-Missouri.

De l'Océan au golfe du Mexique, de Boston à San-Francisco, quel est l'homme de l'Ouest qui ne connaît pas le bazar et le cabaret de la mère Thick? Qui passerait à Jefferson sans acheter chez la brave femme un couteau, une poire à poudre, etc.? Et, tandis qu'il sirote son petit coup, quel chasseur n'a pas oublié sa taciturnité ordinaire pour se livrer, dans la grande salle, à des récits abracadabrants, impossibles partout ailleurs? Au moment où nous pénétrons dans le Store and boarding-house, une société assez mélangée s'y trouve réunie. Il y a des gentlemen fashionables, avec des manchettes en papier et

des bottes vernies, qui posent élégamment leurs pieds sur le bord des tables; des trappeurs, des squatters de toutes couleurs, dont les costumes sont plus bizarres les uns que les autres; des matelots de tous pays, bottés jusqu'aux genoux, armés de revolvers, de coutelas, etc.; des Indiens pur sang ou demi-sang, des mulâtres de toutes nuances et de toutes les parties du monde. On y voit des visages noirs, gris, jaunes, rouges, blancs, cuivrés; des cheveux crépus et des cheveux fins, blonds, soyeux; des nez camus et des nez caucasiens.

Au milieu de pratiques si diverses, l'active mère Thick va, vient, toujours empressée, obligeante, désireuse de satisfaire sa clientèle. Elle connaît son monde, elle sait les noms de chacun. Elle adresse ici un mot encourageant, là une réprimande; quelquefois elle avertit silencieusement du geste.

Un seul de ses hôtes fait exception; la mère Thick ne l'a jamais vu chez elle; il n'y est entré que depuis deux heures. Il ne dit mot; appuyé sur sa main, devant son verre encore plein, il écoute ce qui se raconte deci, delà, à droite, à gauche.

L'inconnu est grand et maigre; sa jaquette de peau de buffle a fait un long usage; elle est tachée et trouée en maint endroit; ses vieux *leggins* deviennent trop courts; ils ne rejoignent plus les mocassins, lesquels sont raccommodés tant bien que mal avec des boyaux de cerf.

Il porte sur la tête un bonnet, de fourrure peut-être jadis, de peau sans poils à présent; mais sa

ceinture est garnie d'un véritable arsenal : couteau, tomahawk, revolver, lasso, rien n'y manque; le lasso passe sous le bras gauche et s'attache à l'épaule droite. Le trappeur garde près de lui son vieux fusil informe, dont la crosse déchiquetée par de nombreuses entailles et le canon noirci prouvent les bons services.

On prononce tout à coup un nom là-bas, dans le groupe du milieu. Ce nom réveille le chasseur inconnu. Il tressaille et demande à ceux qui l'entourent :

« Comment s'appelle l'homme dont vous parlez? Répétez-moi ce nom, afin que je n'en puisse douter.

— Canada-Bill. Le Canada-Bill, oui, il vient de mourir à l'hôpital.

— Canada-Bill, le plus grand scélérat des États-Unis! Le fameux Canada-Bill, dont les journaux du vieux monde racontaient les crimes, et dont les nôtres redisaient sans cesse les ruses! Ah! voilà qui est bon à savoir; je vais faire une fameuse entaille à mon fusil, sans qu'il m'en coûte une balle. »

L'inconnu prit son couteau et coupa un petit éclat de bois sur son arme.

« *Zounds!* exclamèrent les assistants, aviez-vous un compte à régler avec le Canada-Bill?

— Un compte?... Ah! dites tout un livre de comptes dont l'addition serait longue. Je me promettais de la lui faire payer un jour ou l'autre; mais le voilà mort, mort à l'hôpital!

« Singulier pays que nos États-Unis : bons et mauvais, brigands et fonctionnaires y vivent parfois côte à côte... A trois reprises différentes j'ai eu maille à partir avec l'homme le plus mal famé du pays, et chaque fois j'ai rencontré en même temps celui dont on a dit chez nous le plus de bien.

— Qui donc?

— Abraham Lincoln.

— Lincoln et Canada-Bill? Racontez-nous cela, sir.

— Oui, racontez-nous cela, reprirent en chœur les habitués de la mère Thick; mais d'abord votre nom?

— Mon nom est court, gentlemen, peut-être l'avez-vous déjà entendu. Je me nomme Tim Kroner!

— Tim Kroner? Sapristi! Tim Kroner, le Colorado-Man, l'homme du Colorado! Soyez le bienvenu parmi nous, sir. Vous êtes le meilleur chasseur à cent lieues à la ronde. A votre santé! à votre santé! »

Tout le monde tendait son verre, mais Kroner repoussa ces avances du geste; il reprit avec calme :

« Donc vous me connaissez, c'est bien; mais laissez-moi en paix avec votre brandy. J'ai assez de ma boisson, et si vous voulez mon histoire, écoutez-la sans accompagnement d'eau-de-vie, ou je me tais. »

Il s'assit bien carrément sur sa chaise, puis commença ainsi :

« A proprement parler, j'appartiens au Kentucky; mais j'étais encore si petit garçon, que je ne pouvais tenir un fusil lorsque nous partîmes pour l'Arkansas. Mon père voulait voir si ce pays-là est aussi bon qu'on le dit.

Nous étions deux familles réunies pour le voyage: notre voisin Fred Hammer et ses deux filles, Mary et Betty, venaient avec nous. C'était un Allemand établi depuis quelques années en Amérique; je suis prêt à parier que, dans tous les États-Unis, il n'y a pas de jeunes filles plus belles ni meilleures que ne l'étaient nos deux voisines.

Nous grandîmes ensemble sans nous quitter jamais, comme si nous avions été frères et sœurs. Quand je fus en âge de réfléchir, il me sembla que je devais épouser Mary.

Je ne cachai point cette réflexion, tout le monde l'approuva: mes parents, le père de la jeune fille, Mary elle-même; Mary n'aurait jamais pensé que les choses pussent se passer autrement. On disposa tout pour que nous fussions bientôt en mesure de nous établir.

Pendant quelque temps ce fut une vie digne du ciel... Messieurs, je vous souhaite un bonheur semblable, mais puisse-t-il durer plus longtemps que le mien!

Un jour, comme j'étais allé à la forêt choisir des perches, un quidam qui chevauchait sous les sapins vint droit à moi, arrêta sa monture et me demanda:

« Bonjour, *boy*[1]; y a-t-il une *farm*[2] par là?

— Deux pour une, où l'on vous rafraîchira volontiers.

— De quel côté est la plus proche?

— Venez, je vous conduirai.

— Inutile, vous êtes occupé; indiquez-moi seulement le chemin.

— Non, j'ai fini; suivez-moi. »

Cet homme paraissait jeune encore; trente-deux, trente-trois ans au plus. Il avait une jaquette neuve en peau de daim, de bonnes et belles armes, un cheval fringant à peine dompté. Les lois de l'hospitalité ne me permettaient de m'informer ni de son nom ni du motif de sa présence.

Je marchai donc silencieusement près de lui; il entama l'entretien :

« A quelle distance se trouvent vos plus proches voisins, boy? me demanda-t-il.

— Ceux de derrière la montagne à cinq milles, ceux au delà du fleuve à huit milles.

— Êtes-vous dans le pays depuis longtemps?

— Non, depuis quelques années seulement; nous avons encore beaucoup à défricher.

— Votre nom, boy? »

Ce mot de boy m'agaçait; je n'en étais plus à mes premières bottes; je répondis sèchement :

« Kroner.

[1] Petit garçon.

[2] Exploitation rurale.

— Kroner? bien. Je m'appelle William Jones. Je suis du Haut-Canada. Comment s'appelle le propriétaire de la seconde ferme dont vous parliez quand vous disiez : deux pour une?

— Fred Hammer. Il est Allemand d'origine.

— A-t-il un fils, boy?

— Non, deux filles.

— Jolies?

— Je n'en sais rien, boy; vous en jugerez vous-même. »

Il ne se fâcha point de ce que je lui rendais la pareille. Ses traits n'exprimèrent aucune mauvaise humeur. Il continua à me questionner jusqu'au seuil de notre farm.

« Qui nous amènes-tu, Tim? me demanda mon père en me voyant arriver.

— Je ne sais trop; un M. William Jones, du Haut-Canada, du moins à ce qu'il prétend.

— *Welcome*, sir! dit amicalement mon excellent père; entrez chez moi, je vous prie. »

Il serra la main de l'étranger, dont j'emmenai le cheval pendant qu'il conduisait son hôte dans la salle à manger.

Quand je rentrai, je trouvai William essayant de conter fleurette à ma fiancée, qui était assise près de ma mère.

« Quelle charmante miss dans ce désert! » disait l'insolent... Il voulut baiser la main de Mary.

Celle-ci n'était pas habituée aux galanteries des

beaux parleurs; elle se leva indignée, et, repoussant l'étranger, elle s'écria avec dédain :

« Vous avez bu trop de whiskey, sir.

— Du whiskey dans la prairie? reprit William; belle dame, vous n'êtes pas charitable. »

J'intervins, invoquant ma qualité de fiancé, et menaçant de faire tâter à mon couteau les côtes de notre homme. Il haussa les épaules et dit en ricanant :

« Vous avez une fiancée, boy? Je vous félicite, en vérité; mais ne prenez pas si vite la mouche, je ne veux vous offenser ni l'un ni l'autre. »

Il accrocha tranquillement son fusil à la muraille, puis s'installa comme s'il eût été de la famille.

Cet homme ne me plaisait guère; il ne plaisait pas davantage à mes parents, qui ne lui témoignaient aucun empressement; mais il ne s'en souciait point, il se croyait chez lui. Notre voisin Fred vint le soir pour souper et amena Betty; notre hôte se mit alors à bavarder, à raconter mille prouesses. Il était, à l'entendre, le meilleur chasseur des prairies. — J'aurais parié dix peaux de castor contre une de lapin que ce hâbleur n'avait jamais mis le pied dans la savane; il me semblait trop élégant. Peut-être devina-t-il nos doutes; changeant de sujet, il tira un jeu de cartes de sa poche.

« Jouez-vous volontiers, Messieurs? demanda-t-il.

— Quelquefois, répondit mon père; le voisin Fred est Allemand, il nous a appris un beau jeu de son pays, qu'on nomme le *skat;* de temps en temps, le

soir, cela sert de distraction quand on n'a rien de mieux à faire.

— Connaissez-vous le jeu appelé *la feuille de Cumin*, monsieur Hammer? demanda Jones.

— Non.

— Ici, dans le pays, nous disons *three carde monte;* c'est le plus beau jeu de tous. On ne me l'a montré qu'une fois, et je le possède parfaitement; voulez-vous que je vous l'enseigne? »

On accepta; le *three carde monte* plut à tout le monde. Les jeunes filles et ma mère elle-même voulurent y jouer; en peu de temps nous devînmes plus forts que notre professeur: il perdait à tous coups. Il paya en or; nous vîmes qu'il avait une bourse bien garnie. Encouragés par nos succès, nous augmentâmes nos mises, mais la chance tourna enfin contre nous; les femmes, effrayées, se retirèrent du jeu je ne tardai pas à les imiter; mon père et Fred Hammer s'obstinèrent à vouloir regagner ce qu'ils avaient perdu. L'enjeu augmentant toujours, nous suppliâmes les joueurs de s'arrêter; on n'écouta ni les remontrances de ma mère ni nos prières réitérées.

A un certain moment, je remarquai un mouvement suspect de Jones. Je m'élançai sur lui, saisis son bras et fis tomber un as de trèfle de sa manche; il avait joué avec quatre cartes, c'était un filou. Il se leva en fureur et s'écria :

« En quoi mes cartes vous regardent-elles, boy?

— Et notre argent, sir, il nous regarde, je pense,

reprit mon père en attirant vers lui le monceau d'or que l'étranger avait devant sa place.

— Halte-là! hurlait le chevalier d'industrie, cet or m'appartient; si vous y touchez, vous êtes un voleur!

— Stop, sir. Celui qui se sert de fausses cartes est un escroc. Allez au lit et filez dès demain matin; votre qualité d'hôte m'empêche seule de vous montrer comment on joue loyalement le *three carde monte!*

— Moi votre hôte!... Je sors à l'instant; rendez-moi seulement mon argent.

— Well! je ne m'oppose pas le moins du monde à ce que vous partiez tout de suite; mais reprenez la route d'où vous venez, car la prairie n'est pas sûre. On vous rend toute votre mise; de la nôtre vous n'aurez pas un penny. Tim, conduis son cheval devant la porte.

— Damn...! c'est ainsi que vous l'entendez? Vous vous souviendrez de Canada-Bill! »

Il saisit son couteau; Fred Hammer s'était levé; le fermier posa sa lourde main sur l'épaule du brigand. C'était un colosse que Fred Hammer; il parlait peu, mais quand il disait son opinion, il le faisait carrément et sans réplique.

« Remettez votre couteau dans sa gaine, l'homme, dit-il; autrement je vous écrase entre mes dix doigts comme un bonhomme de pain d'épice. Prenez vos effets, partez, qu'on ne vous voie plus. Nous sommes

d'honnêtes gens, mais nous ne nous laissons pas manger la laine sur le dos. »

Jones vit bien qu'il ne serait pas le plus fort pour le moment ; il se décida sans peine à brusquer sa sortie.

« Vous me payerez largement ce que vous avez gagné aujourd'hui! s'écria-t-il; souvenez-vous de Canada-Bill!

— Vos menaces ne nous donnent pas plus de soucis qu'une toile d'araignée flottant en l'air, reprit Fred... Voisin, payez-le, puis qu'il aille se faire pendre ailleurs! »

En passant le seuil de la porte, le brigand recommença ses menaces :

« Ainsi, ne l'oubliez pas, dit-il, vous me devez l'or que je vous laisse reprendre aujourd'hui; cette jolie miss me doit aussi quelque chose. Je sais faire payer les dettes. »

Ah! que ne lui avons-nous envoyé une balle ce jour-là!

Quelque temps après, je dus me rendre à Little-Rock, afin d'acheter plusieurs effets et autres objets pour ma noce. Je hâtai mon retour autant que possible; je voyageai même la nuit, de sorte que j'arrivai dès l'aube à l'exploitation de mon père. La maison était fermée; je ne vis dans la cour ni chevaux ni bestiaux. Inquiet, je courus d'un trait chez nos voisins; personne!...

Remontant à cheval, la mort dans l'âme, je partis au galop pour l'autre ferme située à cinq milles, ainsi

que je l'avais dit à Canada-Bill, et habitée par un Allemand nommé Holborn. Je fis la route en moins d'une heure. Comme j'entrais dans la cour, ma mère et Betty sortirent; elles vinrent en pleurant au-devant de moi.

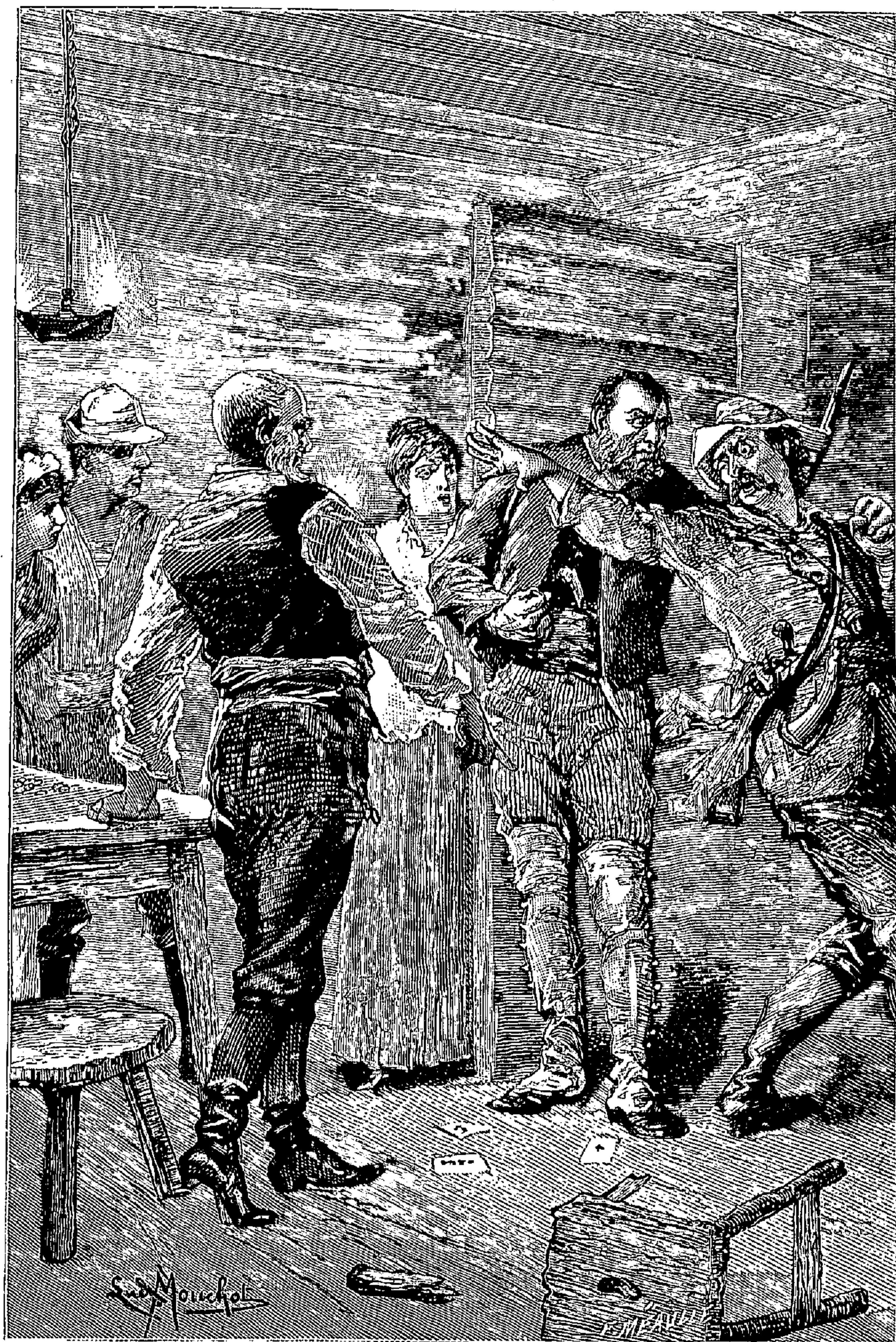
« Au nom du Ciel, qu'y a-t-il? » demandai-je.

Ma mère me raconta l'événement avec des sanglots. Betty se tordait les mains.

La jeune fille était partie la veille avec son père pour travailler dans les champs de maïs. Mary restait seule à la maison. Quoique le maïs fût assez éloigné de la ferme, Betty et son père crurent entendre, vers le milieu de la journée, des cris de femme plusieurs fois répétés, puis étouffés soudain... Tous deux se mirent à courir de toutes leurs forces du côté de la maison. Ils arrivèrent au moment où une troupe d'hommes armés sortait de la cour; l'un d'eux tenait sur sa selle une jeune fille garrottée... Les cavaliers passèrent comme un éclair.

En plein jour, ces scélérats avaient osé faire le coup. La maison était complètement pillée : argent, munitions, vêtements, provisions, tout était emporté ou gaspillé; les brigands avaient chassé les chevaux dans la campagne afin de rendre la poursuite impossible.

Fred Hammer courut chez nous; mon père rentrait des champs, il trouva son écurie ouverte. On eut bien de la peine à rattraper deux chevaux et à rassembler quelques bestiaux. Mon père et Fred s'armèrent, firent monter ma mère avec Betty sur les



En passant le seuil de la porte, le brigand recommença ses menaces.

chevaux, puis, poussant devant eux leurs bêtes, vinrent demander un asile au voisin Holborn. Celui-ci prit son fusil du Kentucky et son meilleur cheval. Mon père, Fred et Holborn partirent aussitôt, recommandant à ma mère de m'envoyer les rejoindre dès que je serais arrivé.

« Quelle direction ont-ils suivie? m'écriai-je.

— Ils remontent le fleuve et doivent marquer leur chemin avec des indications suffisantes pour que tu les retrouves. »

Je pris un cheval frais, et je partis.

Nous savions depuis longtemps qu'une bande de bushheaders exploitait la contrée, de l'Arkansas jusqu'au Missouri; on avait raconté plusieurs fois leurs sanglantes agressions; mais nous ne songions pas à nous en effrayer outre mesure, car ils ne s'étaient jamais montrés dans nos environs. Je me demandais si « le Canada-Bill » n'avait pas eu recours à l'aide de telles gens pour accomplir sa vengéance. Que m'importait d'ailleurs! j'avais dans le cœur une rage qui eût défié une armée entière.

Je trouvai les marques annoncées : tantôt une branche brisée ou ployée, tantôt une entaille faite dans le tronc d'un arbre. Je marchai jusqu'à la nuit; il fallut bien alors m'arrêter. J'attachai mon cheval et me roulai dans ma couverture.

La forêt était silencieuse, le vent agitait seulement par instants la cime des arbres; mais dans mon âme grondait une terrible tempête; je ne pus dormir ni même reposer.

Au plus petit jour je remontai à cheval, et, suivant les marques, je retrouvai la place où mon père et ses compagnons avaient campé. Les cendres de leur feu étaient humides de rosée, preuve qu'ils s'étaient levés de bon matin.

Je continuai ma course jusqu'à l'embouchure du Canadian. La forêt devenait de plus en plus épaisse, les traces du passage de ceux qui me précédaient de plus en plus fraîches et récentes. Je pressai ma monture, excellente bête heureusement.

Comme je courais ainsi, j'entendis sous bois une voix d'homme, grave, profonde, distincte, qui faisait résonner les échos de la forêt.

Les phrases dont je perçus quelques lambeaux étaient de bon anglais : je me trouvai en présence d'un blanc. Je poussai mon cheval du côté d'où partait la voix. Figurez-vous ma surprise! un homme, debout sur un tronc d'arbre coupé au milieu d'une petite clairière, gesticulait et pérorait comme il eût pu le faire devant les auditeurs d'un meeting.

Je n'avais pas le cœur à la joie, vous pouvez le croire; du reste, je m'occupe peu ordinairement des originalités des autres, et pourtant je ne pus m'empêcher de rire à l'idée de ce sermon pour les hannetons ou les musquitos de la forêt.

L'orateur, que je voyais alors distinctement, était grand, bien bâti, vigoureux, de bonne et rude charpente, un véritable Yankee. Il avait le nez proéminent, les yeux clairs, le regard net, le menton carré

et fort, quelque chose de malin et de bienveillant dans l'expression, de malin surtout.

Devant le piédestal rustique de cet étrange prédicant, j'aperçus une énorme hache, un excellent fusil et quelques objets indispensables dans ces solitudes. Je pensai que l'inconnu s'exerçait à la parole tout en travaillant des bras; il attendait sans doute que son éloquence fût assez développée pour lui procurer une situation meilleure. Son discours cependant parvenait d'une façon de plus en plus claire à mon oreille.

« Que prétendez-vous? disait-il. Quoi! l'esclavage serait une chose sacrée, à laquelle ni la force ni la raison ne vous feront renoncer! L'oppression d'une créature humaine, le mépris des droits de l'humanité entière seraient des choses sacrées!

« Vous considérez comme une nécessité l'exploitation d'une classe d'hommes à votre profit; vous exigez que cette classe vous donne ses forces, son travail, ses sueurs, sa vie, sans rétribution, sans espoir d'en acquérir, de rien posséder! Ah! vous ne voulez pas écouter la raison et l'humanité : eh bien! je vous dis, moi, qu'une puissance irrésistible va se lever pour vaincre votre obstination, pour arracher la courbache de vos mains barbares, pour briser tout ce qui s'opposera à son passage. Je vous dis que le temps vient où... »

L'orateur en plein vent m'avait vu approcher; il sauta lestement de sa tribune, saisit son fusil et me cria :

« Stop! l'homme, pas un pas de plus! Qui êtes-vous?

— Pshaw! laissez votre arme; je ne veux ni vous manger ni vous loger du plomb dans l'estomac..., » dis-je tranquillement.

L'inconnu, m'ayant considéré des pieds à la tête, sembla convaincu de mes intentions pacifiques à son égard.

« Well! murmura-t-il, approchez alors, et dites votre nom.

— Je m'appelle Tim Kroner; je viens de loin, je poursuis une bande de busheaders qui ont enlevé ma fiancée.

— Mon nom est Lincoln, Abraham Lincoln; je viens du bas de la montagne, je fais des coupes de bois pour les vendre dans le Sud. Je suis ici depuis une heure seulement. Une bande de busheaders a enlevé votre fiancée, dites-vous? De combien d'hommes se compose cette bande, à votre estimation?

— Dix, douze, peut-être.

— A cheval?

— Oui.

— En vérité, j'ai remarqué tout à l'heure la trace d'une douzaine de chevaux là-bas, en travers...; puis ici, tout près, j'ai compté seulement les fers de trois montures.

— Ce sont les pas des chevaux de mon père et de deux voisins qui me devancent dans la poursuite des brigands.

— Très bien, tout cela s'accorde. Donc vous êtes quatre seulement contre douze? Voulez-vous que je vous aide?

— Oui, très volontiers.

— Bien, allons! »

L'étranger chargea son fusil sur une épaule, sa hache sur l'autre, remit ses menus objets dans sa gibecière et marcha en avant, comme s'il eût trouvé tout naturel de me guider.

« Où allez-vous, sir? demandai-je, m'apercevant qu'il coupait à angle droit la ligne par laquelle je comptais me diriger.

— Eh! mais nous poursuivons les busheaders, n'est-ce pas? reprit Lincoln; ils ont quitté le fleuve pour marcher vers le nord; nous couperons au court en prenant ainsi. »

Cet homme avait une telle assurance, il semblait si bien connaître les lieux, que je ne songeai point à faire la moindre objection. Je restais à cheval; il marchait à pied, à grands pas, sans avoir l'air de se presser, et pourtant si vite, que je ne le dépassais guère. Il s'arrêta au bout de quelque temps; me montrant le sol, il me dit :

« Tenez, voici des traces... Comptons : un, deux, trois, quatre... dix, quinze chevaux. Vos gens ont aussi traversé là il y a un quart d'heure environ. Voyez, l'herbe n'est pas encore redressée. Hâtons-nous! »

Il courut en avant; je mis ma monture au trot. Nous nous trouvions au milieu d'un fourré, puis

nous passâmes par une clairière à l'extrémité opposée de laquelle se trouvait un nouveau fourré de menus bois. Enfin nous aperçûmes la forêt ; entre la lisière et nous marchaient, en nous tournant le dos, trois cavaliers à la file l'un de l'autre.

« Ce sont vos gens ! » murmura mon guide. Il s'élança par bonds allongés, changeant de jambe comme centre de gravité, ce qui repose beaucoup le coureur. J'éperonnai mon cheval. Les cavaliers ne tardèrent point à nous entendre ; ils s'arrêtèrent et se retournèrent.

« Enfin, enfin, Tim, s'écria mon père, te voilà ! Quel est cet étranger ?

— M. Abraham Lincoln. Je l'ai rencontré près du fleuve ; il veut nous prêter main-forte. Ne me racontez rien, je sais tout. Marchons !

— Les brigands doivent être tout proches. Ils doivent camper ici près. Oui, hâtons-nous avant la nuit. »

Nous reprîmes notre marche, la main sur nos armes ; en arrivant au pied du grand arbre, Lincoln se baissa pour examiner la trace.

« Voyons un peu où nous en sommes, gentlemen, dit-il ; une fois dans la forêt, nous ne distinguerons plus rien... Voici des pas de cheval plus marqués ; la bête porte un fardeau plus lourd ; c'est celle que monte le ravisseur de la jeune fille... Mais voyez ! ce cheval boite du pied gauche de derrière, il ne pose fortement sur le sol que les pieds de devant. Voilà une bête qu'il leur faudra abandonner bientôt.

— Well! approuva mon père; vous avez raison, sir. Marchons!

— Attendez, master, ce serait une grande faute. Ils ne sont guère qu'à un quart devant nous; vous trahiriez notre approche avec les chevaux. Voulez-vous courir à votre perte?

— C'est juste, laissons les montures; mais où les cacher?

— Là, dans ce fourré; voyez-vous à droite? les bêtes y seront en sûreté si on les attache à des piquets. »

Nous suivîmes le conseil de l'étranger, puis nous avançâmes à pied, Lincoln le premier; nous l'acceptions pour notre chef sans y penser. Ses prévisions ne l'avaient pas trompé : à peine fîmes-nous quelques pas dans la forêt, que le hennissement d'un cheval retentit. Nous apercevions aussi, par quelques éclaircies, la fumée d'un bivouac.

Il fallait procéder avec les précautions les plus minutieuses. Nous parvînmes à nous glisser sous les branches d'un fourré où campaient les brigands. Ils étaient assis en cercle autour du feu. J'en comptai onze... Tout à coup j'aperçus, couchée par terre, les mains liées, le visage pâle comme celui d'un cadavre, la tête renversée sur l'herbe, Mary, ma chère Mary!

Je ne pus supporter une telle vue... Sans consulter mes compagnons, je soulevai mon fusil.

Lincoln, qui se tenait près de moi, voulut arrêter ma main; il murmura :

« Halte-là ! il manque un brigand, et... »

Mais le coup partait déjà, et ma balle atteignait à la tempe l'homme qui se trouvait à côté de Mary. En un clin d'œil tous les autres furent debout.

« Feu ! » commanda Lincoln.

Je n'entendais rien ; me précipitant vers Mary, je m'agenouillai devant elle pour couper ses liens.

« Tim ! s'écriait la jeune fille, est-ce possible? Sauve-moi ! sauve-moi ! » Elle s'accrochait à mon bras, comme font les noyés.

« Laisse-moi, Mary, suppliai-je, laisse-moi te délivrer de ces brigands ! »

Je tirai mon couteau et m'élançai. Juste devant moi Lincoln fracassait avec sa hache la tête d'un des busheaders : c'était le dernier des onze ; mes compagnons avaient bien travaillé avec le fusil et l'arme blanche.

« Tim ! » murmura Mary, qui se jeta tout épouvantée dans mes bras, en me montrant du doigt un tronc d'arbre...

J'aperçus le canon d'un fusil passant entre les branches et dirigé vers nous ; le tireur se trouvait entièrement caché. Une voix cria :

« Voici pour le brelan ! »

Avant que j'eusse pu faire un mouvement, l'éclair partit ; je me sentis heurté au bras à la naissance de l'épaule... Mary me lâcha soudain et roula par terre en poussant un grand cri : la balle qui m'avait effleuré le bras la frappait au cœur.

« Brigand ! » dit mon père entre ses dents serrées.

Et, brandissant la crosse de sa carabine, il ne fit qu'un bond par derrière l'arbre. Un second coup partit ; une forme noire que je ne pus distinguer s'enfuit dans le bois ; mon père, la poitrine trouée et sanglante, tombait en arrière à mes pieds. Fou de douleur et de rage, j'essayai de poursuivre l'homme qui fuyait... J'arrivai, croyant être sur ses traces, à la place où nous avions laissé nos chevaux. Ils n'y étaient plus. On avait coupé les lassos, qui restaient encore attachés aux pieux. Il ne pouvait pas être question d'atteindre le brigand dans de pareilles conditions.

Je retournai sur le théâtre du combat. Les deux cadavres reposaient l'un près de l'autre. Lincoln les interrogeait, penché sur eux, avec sollicitude. Il se releva et dit :

« Plus rien, Messieurs, plus une étincelle de vie ! »

Ni moi ni le malheureux père de Mary nous ne répondîmes un seul mot. Il est des douleurs qui brûlent l'âme comme un fer chaud, mais ne s'expriment pas. Lincoln, m'apercevant, se retourna et reprit sévèrement, brutalement :

« Cela ne serait pas arrivé si vous n'aviez point tiré avant l'heure. Votre imprudence vous coûte la vie de votre père et de votre fiancée ; qu'elle vous serve de leçon, jeune homme !

— Pourriez-vous le prouver ? demandai-je d'une voix sourde.

— Pshaw! après la mort, toute preuve cesse. Nous les aurions cernés, et, sur un signe, tous les fusils eussent tiré à la fois. Chacun de nous avait un double coup à sa disposition : dix hommes seraient tombés avant d'avoir fait la moindre résistance. Quant à votre scélérat *au brelan*, nous l'aurions certainement trouvé en battant les buissons; il n'eût pu échapper alors à nos coups. »

Je n'ai pas oublié la cruelle leçon, croyez-moi, gentlemen.

Quand la bête sauvage s'enfuit à travers les savanes, elle laisse la trace de son fin sabot, et le chasseur la suit à la piste, vous le savez, Messieurs. Les jours, les mois, les années fuient comme elle, marquant le visage humain de traces qui aident à suivre l'histoire des douleurs du fils d'Adam. Regardez-moi, et vous ne douterez pas de mes souffrances!

Je voulais être *farmer*, farmer laborieux et paisible. Ma vie a pris un autre cours...

Mary était morte, mon père mort! Ma mère languit et mourut. Les lieux où j'avais goûté tant de joies me devinrent insupportables. Je vendis la ferme à notre voisin Hammer, qui la joignit à la sienne; je pris mon fusil sur mon épaule et je partis seul, isolé, aigri, juste une semaine avant le mariage de Betty. Celle-ci épousa un mulâtre, un beau et brave garçon meilleur que la plupart de ceux de son espèce.

La vie en plein air, la vie libre des prairies était alors plus agréable et plus honorable qu'elle ne l'est

aujourd'hui, vous pouvez m'en croire. Les Peaux-Rouges s'avançaient bien plus loin dans la contrée qu'à présent; il fallait sans cesse veiller et lutter; c'était l'agrément de cette existence aventureuse. Souvent des scélérats, européens ou américains, se mêlaient aux bandes de sauvages; ces gens se montraient cent fois plus redoutables, plus mauvais que tous les Peaux-Rouges du Mississipi et du grand Océan réunis... Eux surtout donnaient de l'exercice aux malheureux farmers et aux trappeurs.

Parmi ces brigands, il y en avait un fameux entre tous : on le surnommait *Satan;* sa réputation de cruauté s'étendait jusqu'en Europe. Vous devinez bien que je parle du Canada-Bill, cet homme maudit! Savez-vous qu'il était fils de pauvres bohémiens, vagabonds en Angleterre?

Il vint d'abord au Canada; il se fit maquignon et vécut misérablement, jusqu'à ce qu'il eût acquis une étonnante réputation au jeu.

Ses prouesses au *three carde monte* furent telles, que la colonie anglaise, parmi laquelle il *opérait,* faillit lui faire passer un mauvais quart d'heure.

Il promena son industrie du nord au sud, plumant les trop naïfs gentlemen jusqu'au sang; puis il travailla dans l'est, joignant à son petit jeu ordinaire toutes sortes d'autres fourberies, qui lui eussent cent fois valu la corde s'il eût été moins habile.

Moi-même, malgré toute ma haine, je ne pouvais le faire prendre. Il était le meurtrier de mon père et

de Mary, je l'eusse affirmé par tous les serments; mais l'avait-on vu tirer? Non.

Impossible de l'amener devant un jury régulier. Je n'avais de recours qu'en mon fusil... Il était prêt, j'attendais l'occasion.

Je n'étais plus un novice; j'avais acquis de la force et de l'expérience; j'avais bon pied, bon œil, un poignet de fer. Je parcourais le pays en chasseur déterminé. Une fois je me rendis dans le Kansas pour chasser le castor. Je fis une bonne prise; ayant rencontré des voyageurs d'une compagnie de pelleterie, je leur vendis ma chasse, puis je cherchai le moyen de me rendre au delà du Mississipi pour gagner le Texas, dont j'avais entendu faire de merveilleuses descriptions. Ce voyage n'était pas une petite entreprise : le pays se trouvait alors grandement infesté et dangereux. Outre les brigands, il y avait des Peaux-Rouges : Creeks, Séminoles, Chochaws, Comanches, qui se chamaillaient entre eux et traitaient les blancs comme l'ennemi commun. Je me décidai pourtant à tout affronter. Mon chemin passait au milieu des tribus les plus acharnées à la lutte, et je voyageais seul, sans autre protection que ma prudence et mon fusil. Mon cheval me fut bientôt volé par les Comanches. Je dus me contenter de mes vieux mocassins pour toute monture. Malgré ces contretemps, j'arrivai sans trop d'accidents dans le Smoky-Hill; d'après mon calcul, je n'étais pas loin de l'Arkansas.

Je rencontrai des cours d'eau de plus en plus nom-

breux; m'avançant toujours, je vis une quantité d'animaux qui ne vivent guère que sur les rives des grands fleuves.

Comme je traversais une forêt, je m'aperçus avec surprise que la route dans laquelle je m'engageais avait été suivie récemment : des pas humains restaient parfaitement empreints sur le sol humide.... Ces vestiges venaient d'un blanc, car la pointe du pied était tournée en dehors, tandis que chez les Indiens elle l'eût été en dedans.

Je suivis cette trace assez longtemps, quand une voix claire et tranchante me fit tressaillir; j'écoutai, et ce discours parvint à mon oreille; il s'adressait probablement à un grand nombre d'auditeurs :

« Vous avez été convoqués par le procureur, gentlemen et ladyes ; vous comparaissez devant cette cour pour entendre l'acte d'accusation dressé contre l'homme qui figure au banc des accusés. Je suis son défenseur ; je veux vous prouver, pièces en main, que cet homme est complètement innocent. Je me nomme Abraham Lincoln ; l'honorable personne qui porte ce nom n'accepte le mandat d'un client qu'après s'être bien convaincu de la justice de la cause. »

Abraham Lincoln !... pensai-je ; ce nom rappelle à ma mémoire une bien douloureuse soirée !... Mais cet Abraham Lincoln s'était montré secourable et dévoué ; je voulus m'approcher pour me mêler aux honorables gentlemen et ladyes auxquels il parlait.

Je hâtai le pas... A travers les arbres, vis-à-vis de moi, brillaient les vagues argentées d'un torrent,

sur lesquelles j'aperçus les poutres d'un radeau commencé. Debout au milieu du radeau se tenait Lincoln. Il n'y avait pas l'ombre de gentlemen ni de ladyes sur la rive. L'original avocat était complètement seul, une branche d'arbre à la main gauche, gesticulant de l'autre main comme s'il eût voulu attraper les jolies libellules qui jouaient au-dessus de l'eau. Il m'aperçut, mais ne daigna ni me regarder ni interrompre son discours.

« Master Lincoln ! lui criai-je, dois-je vous rejoindre sur votre radeau ?

— Qui est là ? demanda l'orateur, comme entre parenthèses... Ah ! master Kroner, dont la fiancée est morte là-bas ! Ne bougez pas, attendez dix minutes ; j'achève ma plaidoirie, ce ne sera pas long : les arguments m'arrivent en foule... Il faut sauver cet innocent qu'on prend pour un meurtrier !

— Bien, bien, master Lincoln, allez votre train ! »

Je m'assis patiemment sur l'herbe.

Je vous assure, gentlemen, que j'entendis une belle et touchante défense. J'acquittai, en mon âme et conscience, l'accusé imaginaire ; je n'eus pas un instant la pensée d'en rire.

Lincoln continuait son rude métier sans renoncer à ses projets ; il se préparait seul, dans le silence des bois, aux luttes de la parole, aux fonctions du barreau ; j'admirais sa gravité, sa persévérance, son éloquence naturelle et forte. Le discours terminé, Lincoln sauta sur la rive, me tendit la main et dit :

« Soyez le bienvenu, master Kroner ; comment se

fait-il que je vous rencontre dans le vieux Kansas?

— J'ai passé quelque temps là-haut, dans le Colorado et le *Peaks* espagnol; j'y ai fait une chasse aux castors qui a bien réussi. Je voudrais me rendre à présent au delà du Mississipi pour voir un peu le Texas.

— Ah! vous aimez donc la vie aventureuse, la chasse et la lutte pour l'existence? Pourquoi n'êtes-vous pas resté au milieu de votre exploitation de l'Ouest? Vous m'avez si bien reçu jadis, malgré le grand malheur dont vous étiez tous accablés. »

Je lui racontai la mort de ma mère et mes aventures de trappeur; il me secoua plus fort la main.

« Je comprends, me dit-il. Le chagrin est un mauvais compagnon; il ne permet pas de s'arrêter en aucun lieu; il pousse au loin, il tyrannise cruellement un homme; mais on le secoue à la fin, on parvient à le rejeter de son cœur; on redevient libre, tôt ou tard, quand on n'est pas un lâche.

« Pour moi, vous le voyez, je suis encore ce que j'étais : je coupe du bois dans les endroits où il ne coûte rien, je le conduis aux ports pour le vendre aussi cher que possible... Cependant cette vie errante ne durera pas toujours. C'est là, je l'espère, ma dernière flotte. Je compte me rendre dans l'Est... Il y a, je crois, mieux à faire en ce pays. Si j'étais prêt, je vous engagerais à venir avec moi; malheureusement quinze jours de travail me sont nécessaires avant d'achever.

— Je vous attendrai, si vous le permettez, master,

repris-je. Un homme de l'Ouest ne regarde pas à une semaine de plus ou de moins. Mon aide peut du reste diminuer la besogne de moitié. Qu'en dites-vous ?

— Comme il vous plaira. Si vous ne pouvez couper du bois, vous servirez à autre chose. Les Indiens viennent par ici comme des essaims de mouches, et deux hommes valent mieux qu'un en cas d'attaque. Tenir son fusil avec sa hache n'est guère facile.

— Soyez tranquille, master, Tim Kroner a fait des progrès depuis que vous ne l'avez vu ; il sait manier les armes et tirer quand il faut. Vous finirez en paix votre coupe.

— Je l'espère... Si j'avais une seconde hache, je vous l'offrirais... Aller en chercher une à Smoky-Hill, c'est un peu loin... Cependant le voyage ne serait pas inutile, car les munitions commencent à me manquer.

— A combien de distance se trouve Smoky-Hill ?

— A deux bonnes journées de marche ; mais il y aurait un moyen plus prompt : vous vous serviriez du radeau, en y ajoutant quelques troncs, pour lui donner une plus grande force de résistance. Abandonné au courant, il ne faudra pas un jour. Vous laisserez le radeau à l'ancre ; je le joindrai plus tard, au bout de ma brelle.

— Bien, je suis prêt.

— Saurez-vous manœuvrer ?

— Quand vous m'aurez indiqué comment on s'y prend, je pense m'en tirer aisément.

— Le retour sera périlleux. Les Indiens rôdent dans les environs, je le répète; il est étonnant qu'ils ne m'aient point encore rendu visite.

— Je réponds de tout, sir, soyez tranquille.

— Commencez donc par vous reposer de votre longue route, je vais préparer le radeau pour demain matin.

— Je ne me sens point fatigué, allons à la besogne!

— Comme il vous semblera bon. Vous êtes un homme actif. »

Le lendemain dès l'aube je m'abandonnai au courant. La navigation fut prompte et facile; nul brisant, nul rapide ne l'entrava. Vers le soir, j'arrivais en vue du fort. J'attachai mon radeau sur le bord, puis je me dirigeai droit aux remparts. Ils entourent ce qu'on appelle une forteresse, c'est-à-dire quelques méchantes baraques dont la plupart servent d'auberges, de tavernes ou de cafés. Les sentinelles de l'entrée me laissèrent passer dès que j'eus déclaré le but de mon voyage. Je me renseignai à la première porte venue.

« Si vous voulez des munitions, me dit-on, parlez au colonel Butler, commandant du fort; il est là-bas vis-à-vis, dans la maison des officiers.

— Qui m'annoncera?

— Vous croyez-vous à la Maison-Blanche? Ici vous êtes tout simplement au poste le plus avancé sur le pays indien. On ne fait point de cérémonies

chez nous. Vous voyez cette palissade? poussez la porte et entrez; il y aura bien quelqu'un pour vous répondre. »

Je suivis le conseil; ne rencontrant personne, je pénétrai jusque dans un *parloir* complètement désert. J'hésitai un instant; le bruit de plusieurs voix, le cliquetis de l'or ou de l'argent remué à la poignée, annonçaient la présence d'une compagnie de joueurs dans la pièce contiguë. La porte était poussée, non fermée; j'aurais pu entrer; il me sembla prudent d'attendre. Je collai mon œil à une fente de la mince cloison... Autour d'une grossière table de bois blanc une dizaine d'officiers de tous grades jouaient avec acharnement.

La nuit, complète alors dans les maisons, avait obligé les joueurs à s'éclairer au moyen de quelques chandelles faites avec de la graisse de daim fort peu parfumée. Tout le monde s'absorbait dans un jeu d'enfer. En face du colonel j'aperçus Canada-Bill! Devant lui l'or s'étalait en monceaux; il y avait des dollars, de la poudre d'or, des pépites. Le scélérat tenait trois cartes entre les doigts; il les jouait d'une main exercée. Je reconnus non seulement l'homme maudit, mais le fatal jeu! C'était le *three carde monte!*

Aucun des joueurs ne pouvait m'apercevoir. Je me demandais comment j'allais entrer, quel salut j'adresserais à cet infâme Bill, lorsque je remarquai un mouvement que je n'avais pas oublié : il faisait sortir une carte de sa manche. M'élancer dans la salle,



En face du colonel, j'aperçus Canada-Bill.

saisir le bras du chevalier d'industrie fut l'affaire d'une seconde. Je criai :

« Pardon, gentlemen, cet homme triche au jeu ! »

Bill voulait se débattre, mais je le tenais par le bras et par la gorge ; il étouffait presque sous mon étreinte.

« Prouvez ce que vous avancez ! répétait le colonel effaré. Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Comment êtes-vous entré ici ?

— Je suis un trappeur, sir, repris-je, tenant toujours l'homme aux quatre cartes. Je venais acheter des munitions, j'ai reconnu ce scélérat ; il s'appelle William Jones, mais il porte encore un autre nom ; voulez-vous le savoir ? Il se nomme Canada-Bill.

— Le Canada-Bill ! est-ce possible ? Cet individu se faisait passer ici pour un certain Fred Fletcher. Laissez-le respirer.

— Non, pas avant de vous avoir désabusé sur son compte ; il joue avec quatre cartes.

— Où est la quatrième ?

— Fouillez la manche. »

Un lieutenant s'acquitta de la commission et trouva la carte.

« Zounds ! grommela le colonel, vous avez raison, master. Nous vous remercions tous ; ce scélérat nous plumait jusqu'au sang ; il aura affaire à nous.

— A moi aussi, gentlemen ; cet homme m'a tué deux personnes qui m'étaient cent fois plus chères que la vie, et j'attendrais tranquillement la vengeance pendant que je le tiens entre mes mains !

— Patience! si votre accusation est prouvée, il sera pendu sur l'heure. »

Je lâchai le Canada-Bill, étourdi, à moitié étranglé. Il reprit sa respiration et voulut s'élancer sur moi.

« Que prétend...? »

Le mot expira sur ses lèvres, car il me reconnaissait.

« Ce que prétend cet étranger, vous allez le savoir, dit le colonel. Vous êtes Canada-Bill?

— Allez au diable, avec votre Canada-Bill; je ne le connais pas; je m'appelle Fred Fletcher, vous le savez.

— Qu'importe! le nom ne fait rien à la chose. C'est le fait qu'on jugera. Vous avez triché au jeu.

— Comment pouvez-vous le croire, sir? Êtes-vous des gens si faciles à tromper? Oserait-on risquer une pareille aventure dans une société comme celle-ci?

— Nous sommes accoutumés à jouer loyalement, nous vous tenions aussi pour un honnête homme; il ne nous est pas venu à l'idée de surveiller vos doigts... Si nous nous étions tenus sur nos gardes, vous n'eussiez pas tant gagné.

— J'ai joué honorablement.

— Et la carte cachée dans votre manche?

— Je n'en suis pas responsable... Qui m'a fouillé? N'a-t-on pu feindre de trouver une carte? Avez-vous bien examiné, colonel? »

Ne pouvant me retenir plus longtemps, je frappai ce fourbe sur la tête ; il roula à bas de sa chaise.

« Vous avez le poing solide, dit le colonel, mais il faut procéder régulièrement ; laissez-moi ce soin.

— Vous devez me défendre contre de telles violences, criait Bill en se levant ; j'accuse cet homme d'avoir joué dans ma manche un tour de passe-passe.

— Allons donc ! cette carte nous l'avons vue entre vos mains plus d'une fois ce soir. Vous vous moquez de nous, master ! Qu'en pensez-vous, Messieurs ?

— Il a triché, ce n'est pas douteux, répondirent les officiers d'une seule voix.

— Jugeons-le séance tenante ; ici nous en avons le droit. »

Les officiers se retirèrent dans un angle de la pièce pour délibérer. Bill trahit involontairement les pensées qui l'agitaient. Je remarquai le regard jeté sur le monceau d'or, puis vers la fenêtre entr'ouverte ; au même instant le scélérat ramassait l'or à pleines mains et le glissait dans ses poches, après quoi il bondissait du côté de la fenêtre... Je mis en joue en murmurant :

« Un pas de plus, master Jones, et vous êtes mort ! »

Le brigand me regarda avec rage ; il resta immobile.

« Je vais compter jusqu'à trois, repris-je ; si, quand j'aurai dit trois, l'or n'est pas sur la table, je fais feu ! »

Canada-Bill hésitait ; j'articulai lentement :

« Un, deux... »

Il posa ce qu'il avait pris sur un coin de la table.

J'abaissai mon arme et j'ordonnai au misérable de rester en repos. Au moment même les officiers se retournèrent de notre côté ; le colonel me tendit la main.

« Bien travaillé, me dit-il. Vous vous appelez ?

— Tim Kroner.

— Donc, master Kroner, vous êtes un vaillant garçon ; je vous offrirais volontiers une place dans notre régiment... Pour vous, Bill, nous vous condamnons à cinquante coups de verge.

— Je suis innocent !

— Appelez-en, si vous voulez, aux États, vous aurez toujours ma lettre de crédit sur le dos. Cent coups, si cinquante ne vous paraissent pas suffisants. Lieutenant Welhurst, soignez-moi ce sujet ; conduisez-le dans la cour.

— Vous pouvez vous en rapporter à moi, colonel, s'écria le jeune officier, qui fit quelques pas vers Bill.

— Je ne bouge pas ; je réclame mes droits ! disait, le brigand, dont les yeux étincelaient.

— Vous en voulez donc soixante ? reprit le colonel en fureur. Marchez ! chaque minute d'hésitation vous vaudra cinq coups de plus.

— Allons, ajouta le lieutenant d'un ton menaçant.

— Vous me violentez ; vous abusez de votre force, mais vous vous souviendrez du *brelan !* J'aurai des

vengeurs que vous ne devinez pas, qu'aucun de vous ne connaît! »

Il s'éloigna, poussé par le lieutenant, son pistolet au poing.

« Maintenant, me dit le colonel, expliquez-vous, sir, sur l'accusation de double meurtre que vous avez portée contre cet homme. Si vous pouvez donner des preuves suffisantes, j'assemble un jury dès demain; vous savez que sur ce territoire j'ai le droit d'abréger les formalités. »

Je racontai le triste événement; le chef militaire, après m'avoir écouté avec attention, branla la tête et dit :

« Certes, master, vous êtes à plaindre; mais votre accusation est si difficile à établir sur des preuves irréfragables, que je ne saurais entamer le procès. Vous n'obtiendrez aucun aveu de ce scélérat; vous n'avez aucun témoin à produire. Je vous donne ma parole que jusqu'ici j'avais tenu Fred Fletcher pour un honnête homme; je ne connais pas ses antécédents; personne ici ne les connaît davantage. Vous-même, vous ne pourriez affirmer que c'est Canada-Bill qui a tiré sur votre fiancée; vous ne l'avez pas vu; vous ne parviendriez pas non plus à prouver que cet homme faisait partie de la bande des bush-caders qui vous ont si cruellement traités. Commencer une enquête, interroger le prévenu ne servirait pas à grand'chose; je me vois contraint, bien malgré moi, à laisser courir le drôle sans autre punition que la schlague... Après, cela sera votre af-

faire; une fois le pied hors du fort, vous pouvez l'accoster de la manière qu'il vous plaira sans que je m'en mêle. »

Un peu plus tard, on ramena Canada-Bill. Son aspect était horrible... Ses yeux, injectés de sang, se fixèrent tour à tour sur chacun des assistants; on eût dit qu'il voulait graver le souvenir de ces visages dans sa mémoire. Il grinçait des dents, serrait les poings; le colonel tenta en vain de l'interroger, il ne répondit que par des injures ou des menaces.

« Rendez à cet homme l'argent et les objets qui lui appartiennent, ordonna le colonel en terminant, et qu'on le conduise sous bonne escorte à cinq milles en aval de la rivière, au delà du fort. Qu'il se nomme Fred Fletcher ou William Jones, il ne peut rester plus longtemps ici. »

Le chef militaire ajouta en se tournant vers moi :

« Vous êtes notre hôte, master Kroner, aussi longtemps qu'il vous plaira de rester parmi nous. Quant aux munitions, nous vous fournirons gratuitement ce dont vous avez besoin. Le service que vous venez de nous rendre le mérite bien.

— Si vous n'aviez pas choisi le bas du fleuve pour indiquer une direction à ce scélérat, je l'eusse suivi, m'écriai-je; mais je n'ai qu'une parole, j'ai promis à un compagnon de lui rapporter des munitions et une hache; je dois le retrouver en amont, à deux journées de distance; je tiendrai ma parole. Canada-Bill, je tiendrai aussi celle que je me suis donnée : tu me rencontreras bientôt sur tes pas. »

Le brigand ne répondit point; il me lança un regard plein de haine.

Cependant le colonel, outre les munitions qu'il me fit remettre sur l'heure, voulut me renvoyer dans une barque à six rameurs, pour remonter le courant et me faire ainsi gagner un jour.

« Ce sera, me dit-il, un grand avantage pour vous comme pour mes hommes; ici l'oisiveté nous ronge. Prenez garde seulement aux Peaux-Rouges; les sentinelles de nos postes avancés m'ont fait dire que nos bons frères viennent de déterrer leurs flèches de guerre. »

Un quart d'heure plus tard, pourvu de tout ce qui m'était nécessaire, je voguais avec mes six rameurs sur les flots du Kansas. Canada-Bill avait disparu, mais j'espérais bien le retrouver plus tard.

Très fatigué de ma journée, je m'endormis au fond de la barque; la soirée était très calme et éclairée par une lune resplendissante. Lorsque je m'éveillai, nous avions déjà fait la moitié du trajet; mes rameurs ne consentirent à s'en retourner qu'après m'avoir amené assez près de la place où m'attendait Lincoln pour que je pusse le rejoindre en quelques heures. Je pris alors mon lourd paquet sur mon dos et continuai ma route par terre.

Je retrouvai mon compagnon vers la chute du jour; il ne m'espérait pas sitôt; ce que je lui racontai de mon aventure parut vivement l'intéresser.

« Vous avez bien fait, Tim Kroner, de laisser aller ce drôle, me dit-il; les occasions ne vous man-

queront pas pour le retrouver. Ce qui m'étonne, c'est qu'il se soit soumis à la schlague sans plus de résistance; croyez-moi, il se vengera... En attendant, puisque vous voulez bien m'aider, nous allons travailler ferme et décamper d'ici, où je ne me plais guère. »

En effet, nous travaillâmes comme des bœufs, abattant les plus grands arbres, les débitant à grands coups de hache; en une semaine nous avions fini; il ne restait plus qu'à bien consolider le radeau.

Je me rendis, un matin, à quelque distance de notre champ d'opération, pour chercher des osiers et autres branches flexibles. J'en fis un faisceau assez épais; mais avant de l'emporter je m'assis un peu sur la mousse, afin de me reposer en déjeunant.

Le temps était si calme, le silence si profond, que le moindre bruit marquait dans cette paix de la nature. Tout à coup j'entendis, à quelque distance, un léger, très léger froissement, non pas dans les branches, mais au milieu des herbes, près du sol. Était-ce un serpent, un reptile, un animal quelconque ou un être humain?

Je me glissai, en m'appuyant seulement sur l'orteil et les doigts de la main, jusqu'à la place d'où était parti ce léger bruit; devinez, gentlemen, ce que je vis? Un Indien en équipage de guerre, un Choctaw très jeune encore, car vous savez que les Peaux-Rouges n'envoient à la découverte que leurs

jeunes hommes ; ils veulent les habituer aux ruses et à la témérité. Celui-ci avait reçu pour mission sans doute d'explorer notre rive. Nos traces n'allant point de ce côté, il ne se doutait pas de ma présence et s'avançait en rampant, mais sans beaucoup de précautions.

Ce n'était pas la première fois que j'avais affaire aux sauvages. Avec eux la partie est sérieuse, on lutte sans merci. Je tirai mon couteau.

Au moment où le guerrier rouge se retournait en présentant la poitrine, je lui plongeai sans hésiter l'arme dans le cœur.

Pauvre garçon ! si jeune, sortant à peine de son wigwam pour sa première expédition !

Ce meurtre me fit mal. Hélas ! la prairie est une maîtresse impérieuse, inexorable, qui ne connaît d'autre loi que l'intérêt personnel.

J'avais frappé juste : la victime ne poussa pas un cri, elle tomba sanglante sur le gazon.

Je chargeai mes osiers sur mon dos, puis je rejoignis Lincoln, auquel je demandai :

« Avez-vous un moment, sir?

— Pourquoi faire?

— Pour m'aider à porter le cadavre d'un Indien dans le fleuve. J'ai rencontré un malheureux Peau-Rouge, je l'ai tué ! »

Sans répondre un mot, Lincoln me suivit, son fusil à la main.

Quand nous eûmes retrouvé la place, il se pencha sur le cadavre, l'examina et me dit :

« Tim Kroner, vous frappez juste et fort; sans ce coup-là nous étions perdus. Je vois que vous êtes vraiment devenu un homme; donnez-moi la main et tutoyons-nous.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, sir. Maintenant quel parti prendre?

— Dis-moi ce que tu penses, Tim Kroner, nous verrons si nous nous rencontrons!

— Il me semble que nous devons achever notre brelle; cela demande encore une demi-heure environ; après quoi nous ferons une battue dans le bois pour voir si les Indiens ne s'y cachent point; en ce cas, notre devoir est d'avertir le commandant du fort, car les Peaux-Rouges méditent peut-être une attaque contre le poste.

— Très bien! »

Nous cachâmes les armes de l'Indien sous de la mousse et du feuillage, puis nous fîmes couler dans l'eau le corps du jeune guerrier. Nous le maintînmes au fond du fleuve à l'aide de grosses pierres, pour n'être pas trahis par sa présence s'il paraissait trop tôt sur les flots; enfin nous retournâmes à notre besogne.

Nous attachâmes les poutres assez solidement, mais à la hâte, emportant de quoi renouveler ou fortifier les liens. Nos perches pour ramer étaient toutes prêtes; nous avions une bonne provision de gibier desséché au feu ou sur un lit de cailloux brûlants; nous pouvions partir d'une minute à l'autre en cas d'alerte.

Ces dispositions achevées, nous retournâmes au lieu où j'avais rencontré l'Indien, et nous suivîmes sa trace. Ce n'était pas difficile : un Peau-Rouge moins jeune se fût montré autrement prudent.

Nous marchions depuis une heure au moins, la forêt s'épaississait de plus en plus ; la trace se perdait, nous commencions à désespérer. Enfin nous nous aperçûmes que nous n'étions plus dans le centre de la forêt ; nous avions pris, sans nous en douter, vers la lisière, par une langue boisée assez étroite et donnant sur un espace découvert... C'était une vaste clairière ou le commencement d'une savane. Nous approchâmes avec précaution. Les Choctaws campaient là, les uns assis et au repos, les autres occupés de leurs mustangs, qui nous parurent excellents. Nous estimâmes leur nombre à trois cents environ. Leurs alliés, les Comanches, ne devaient pas être bien loin... Cachés dans les hautes herbes, nous examinâmes le campement tout à notre aise.

Les feux venaient d'être allumés. Plus prudents que beaucoup de chasseurs blancs, les sauvages n'entassent pas les menues branches, les herbes sèches, etc., pour se procurer un feu clair et chaud sans doute, mais fort compromettant. Ils ajoutent lentement le combustible sur leurs foyers, les disposent de façon que les flammes ou la fumée ne puissent monter bien haut.

Un vautour vint planer au-dessus des provisions de viande étalées par les Indiens. Un des guerriers se leva sans précipitation, ajusta son arme et tira

Une seconde plus tard, l'oiseau s'abattait en tournoyant par une spirale dont les cercles se rétrécissaient de plus en plus.

« Ouf! crièrent plusieurs voix, le fils de la Panthère est un excellent guerrier; sa balle va chercher l'oiseau dans le milieu des airs! »

Ces mots furent prononcés dans un idiome conventionnel, bizarrement mêlé d'anglais, d'indien et d'autres langues encore; cet idiome sert aux indigènes quand ils parlent devant les blancs.

« Oui, reprit une autre voix se servant du même langage, le fils de la Panthère est un grand guerrier, mais une tête folle. L'éclaireur ne revient pas; que savons-nous si les alentours sont sûrs? Ce coup de fusil peut nous trahir.

— C'est un blanc, murmura Lincoln; il est aussi sot que l'autre, il crie si haut, qu'on l'entendrait au delà de San-Francisco. Après tout, ils font bien, sans cet ouf! j'allais me jeter dans leurs jambes.

— Mon frère blanc a-t-il peur? reprenait fièrement un des Indiens; il est venu parmi nous afin de nous ouvrir la maison du chef des guerriers, et le manitou nous a donné une bonne médecine, qui rendra nos tomahawks tranchants et nos couteaux affilés. La forteresse du blanc sera brûlée, nous prendrons la scalpe du chef et toute sa poudre; que mon frère blanc ne se tourmente pas!

— Mes frères rouges m'ont permis d'infliger cent coups de verges aux officiers du fort, dit le brigand, que je reconnaissais bien à présent.

— Le fils de la Panthère a donné sa parole, il ne la reprend pas; les hommes blancs recevront cent coups de verges, hough! Seulement les hommes rouges ne combattent qu'avec les armes, et non avec des verges. C'est toi qui fouetteras tes ennemis.

— Volontiers! Nos frères les Comanches arriveront cette nuit, nous serons alors assez nombreux; avant que le soleil se soit couché encore une fois, le poste aura cessé d'occuper cette frontière.

— Venez, me dit tout bas Lincoln, un coup de main au milieu des conjurés n'est guère possible à nous deux. Hâtons-nous d'avertir le colonel; si nous arrivons assez tôt, j'espère que votre vengeance sera complète. »

Il ne nous fallut pas beaucoup de temps pour retourner près de notre brelle. Au bout d'une heure, nous voguions vers le fort. La charge cette fois était lourde et la nuit peu éclairée; nous eûmes à déployer toute notre énergie, toute notre adresse, pour diriger convenablement le flottage. Cependant nous fûmes en vue de Smoky-Hill avant midi. Un peloton d'infanterie manœuvrait sur la rive; le colonel en passait lui-même la revue. Il m'aperçut de loin; s'avançant vers le fleuve, il me cria :

« Ah! ah! master Kroner, vous avez encore besoin de poudre?

— Non, répondis-je, c'est vous, colonel, qui en aurez besoin tout à l'heure.

— Comment cela? »

Je sautai sur la berge et lui dis en m'approchant :

« Les Choctaws et les Comanches doivent vous surprendre ce soir... Ils veulent brûler le fort.

— Diable! vous êtes sûr de la nouvelle? Je les savais dans le voisinage, mais je les croyais assez occupés avec les Creeks et les Séminoles; ils se sont battus avant-hier, m'a-t-on dit, ils ont eu beaucoup de morts.

— C'est possible, mais en ce moment Canada-Bill les excite contre vous.

— Comment! cet homme a déjà rejoint les Peaux-Rouges? Ah! j'aurais dû le faire fusiller. »

Nous lui racontâmes notre aventure; il reprit :

« Je vous remercie, Messieurs, de l'avertissement si précieux que vous me donnez. Voulez-vous rester avec nous, ou continuez-vous votre trajet par eau?

— Nous resterons, si vous le permettez, colonel; l'occasion est trop belle pour la manquer.

— Très bien, suivez-moi.

— Plus tard, je vais aller conduire ma brelle à un demi-mille d'ici. Il ne faut pas la laisser voir aux Indiens, qui certainement vont explorer les environs et qui pourraient soupçonner un avertissement, puisque la brelle arrive en droite ligne de leurs parages. »

Cette précaution était prudente; le colonel, de son côté, en prit d'autres pour assurer la défense.

Les avant-postes furent retirés; on voulait laisser approcher les Indiens sans obstacles; les canons visités et pourvus, chacun des hommes de la garnison

soigneusement armé, on pouvait attendre l'ennemi de pied ferme.

Nous dînâmes à la table des officiers; Lincoln étonna tout le monde par ses connaissances variées et son assurance.

« Je désirerais, dit-il, que les Rouges non seulement fussent reçus ici comme ils le méritent, mais qu'on n'en laissât pas échapper un seul, et j'estime que si l'on pouvait découvrir la place où ils cacheront leurs chevaux, ils seraient tous perdus. Colonel, dès leur première décharge d'artillerie, ne pourriez-vous envoyer un détachement de dragons pour surprendre les montures?... Ou bien... Bon! il me vient une idée. Avez-vous quelques fusées, quelques pièces d'artifice?

— Oui... Qu'en voulez-vous faire?

— Je veux disperser les chevaux. Tim, m'accompagnes-tu?

— Naturellement.

— Bien, cela suffit... Donnez-nous les artifices.

— Mais vous vous exposez à...

— Bah! on se tirera de cette entreprise-là comme de bien d'autres; fiez-vous à nous. Il nous faudrait aussi une mèche ou deux pour mettre le feu à nos pièces, là-bas dans la forêt. »

L'aventure était, en effet, assez hardie et périlleuse; cependant, avec des précautions, nous pouvions espérer qu'elle réussirait... Il nous paraissait vraisemblable que les Indiens cacheraient leurs montures dans la prairie, derrière quelques buis-

sons ou accidents de terrain plutôt que sous bois.

Nous prîmes à droite vers une plaine coupée par deux ou trois collines, garnie de bouquets d'arbres et s'étendant entre la forteresse et les grands bois. Nous longions un fourré, quand Lincoln me saisit le bras pour m'entraîner sous le feuillage. Il marchait le premier et avait aperçu avant moi deux ombres arrivant du côté de la forêt.

« Canada-Bill et le fils de la Panthère ! » murmura mon compagnon.

Il avait deviné ces deux hommes plutôt que reconnus, car la nuit était sombre. Tous deux marchaient en éclaireurs ; derrière eux venait une queue sans fin formée par les guerriers rouges, en file indienne suivant leur coutume. Il nous fallait attendre longtemps avant qu'ils fussent passés.

« Un beau cortège, Tim ! dit tout bas Lincoln ; d'abord les Choctaws, puis les Comanches ; cela ne finit pas, il y a là au moins six cents Peaux-Rouges !... Hum, hum ! le colonel aura du fil à retordre... et nous aussi. Cependant j'espère beaucoup de nos pièces d'artifice. »

Nous continuâmes notre route en sens contraire. Les prévisions de mon compagnon ne furent point trompées ; à l'angle d'une des clairières, nous aperçûmes une masse sombre dans laquelle nous remarquâmes quelque agitation : c'étaient les chevaux.

« Crois-tu que les deux tribus aient laissé leurs chevaux à la même place ? me demanda Lincoln ; pour moi, je ne le pense pas.

— Ni moi non plus : les montures des Comanches doivent être plus loin.

— Viens. »

Nous traversâmes un bout de forêt faisant hache sur un autre côté de la prairie. Les chevaux de la seconde troupe s'y trouvaient effectivement. Trois hommes les gardaient. Le premier campement avait quatre sentinelles.

« Pourrons-nous approcher? dit encore mon compagnon avec une certaine inquiétude.

— Eh ! pourquoi pas? les herbes sont hautes; allons contre le vent, les chevaux ne bougeront pas.

— Ordinairement l'Indien n'attaque son ennemi qu'au point du jour; cette fois je crois que, confiants en leurs forces, nos Peaux-Rouges agiront en pleine nuit. Ils doivent être déjà bien près de la forteresse. Allons à la besogne. Tu entends, Tim, avec le couteau et le tomahawk seulement; pas d'armes bruyantes. »

Lincoln se coucha contre terre, puis se glissa invisible et sans bruit, comme un véritable serpent, au milieu des herbes. Je le suivais de la même manière. Nous atteignîmes ainsi la place où les trois Indiens de garde veillaient, assis par terre. Nous nous approchâmes tellement, que nous pouvions entendre leur respiration. Les chevaux remuaient et frappaient du pied; les Peaux-Rouges ne s'aperçurent point de notre présence; ils avaient la tête tournée du côté de leurs bêtes, qui occupaient leur attention. Je vis briller la lame de Lincoln; la

mienne était prête : deux sentinelles roulèrent dans leur sang sur le sol.

« Hough ! » cria le troisième Indien.

Au même moment, le tomahawk de mon compagnon l'abattait à nos pieds.

« Aux quatre autres maintenant, » murmura l'intrépide Yankee.

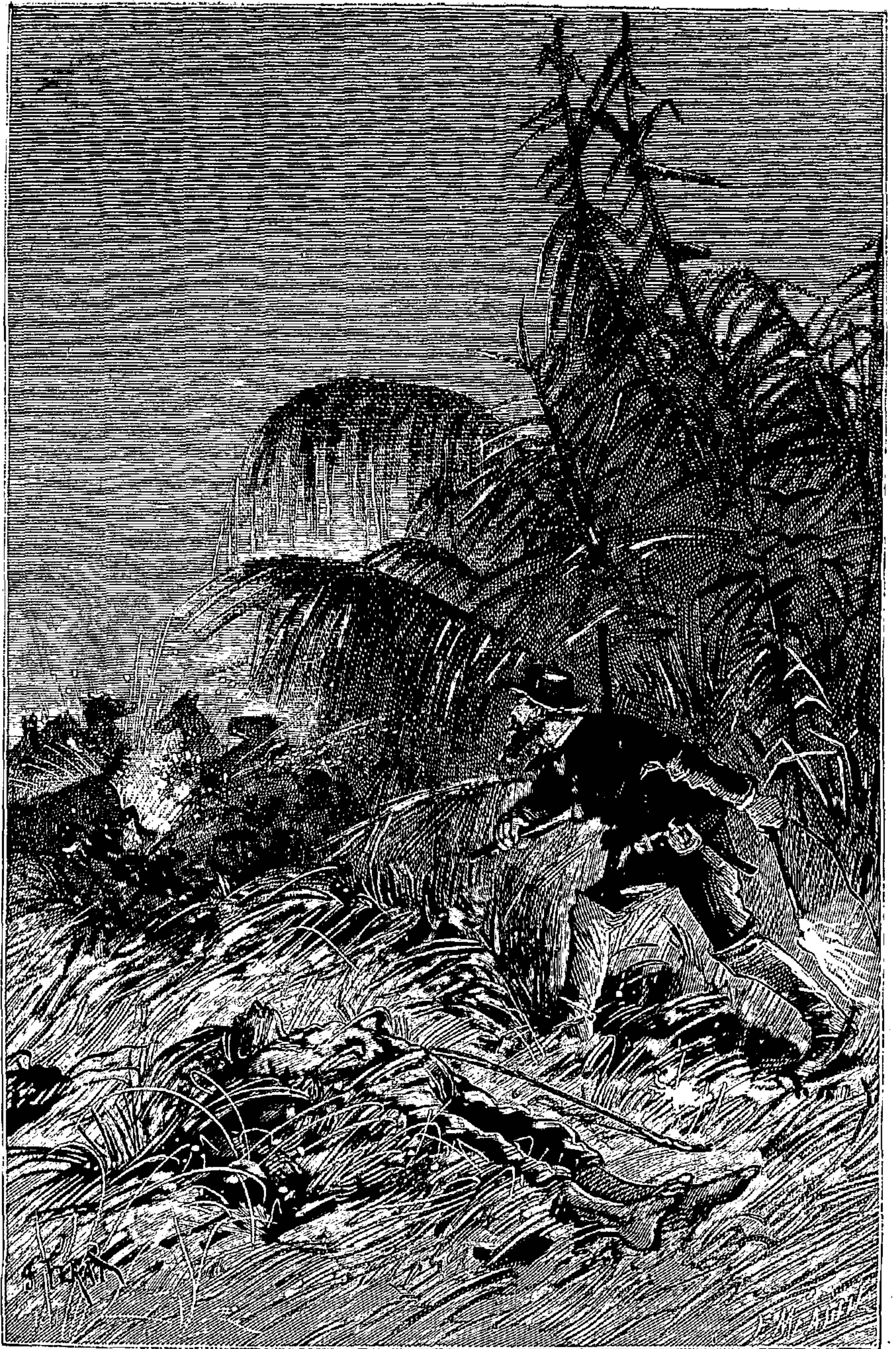
Cette fois l'attaque était plus difficile : nous avions le vent contre nous, et le détour n'était pas possible. Les quatre hommes, debout, nous voyaient venir probablement. Nous avançâmes néanmoins ; tout à coup des hurlements terribles, une immense clameur retentirent au loin. L'attaque du fort commençait.

« Marchons ! murmura Lincoln... Prends ton revolver... Qu'aucun d'eux n'échappe ! »

D'un bond nous fûmes près des quatre gardes ; les balles partirent, nos adversaires essayèrent de se défendre, mais nous ne tardâmes point à rester maîtres de la place.

« Bien ! s'écria Lincoln, nous n'avons pas besoin de nos pièces d'artifice... Faisons un beau et fameux coup dont on puisse parler dans les prairies. Les chevaux indiens sont accoutumés à se suivre. Vite attachons-les l'un derrière l'autre ; le licou à la queue du précédent, et ainsi de suite... »

L'idée me parut plaisante, mais nous ne pûmes la mettre à exécution... Le canon retentissait constamment ; aux coups sourds succédèrent des cris de détresse qui nous renseignèrent sur la situation.



J'allumai quelques pièces d'artifice que je jetai parmi les chevaux.

« Il n'y a pas de temps à perdre, dis-je à mon compagnon ; ils fuient et vont revenir ici.

— Vite, cours disperser les chevaux du second campement... Inutile de les délier, ils arracheront eux-mêmes leurs cordes. Nous nous retrancherons là-haut, près des hikorys[1]. Hâte-toi. »

Je m'élançai dans la direction indiquée; j'allumai quelques pièces que je jetai parmi les chevaux, puis, toujours courant, j'arrivai aux bouquets d'arbres où Lincoln m'attendait déjà.

« Très bien, Tim! s'écria-t-il, tout marche à la fois. »

Les chevaux commençaient à s'agiter, à hennir. Ils brisaient leurs liens, fuyaient épouvantés parmi les flammes et les fusées. Nous apercevions leurs yeux sanglants, leurs crinières dressées, leurs queues flottant au vent. Chacun, traînant son lasso, s'échappait d'un côté différent ; beaucoup se dirigeaient vers le fort en galopant avec fureur.

« Magnifique! répétait Lincoln ; ils vont comme la tempête; ils se précipitent au-devant de leurs maîtres, qui seront écrasés et piétinés par eux. Il ne restera plus aux Indiens qu'à se jeter dans le fleuve. Ainsi le fort sera bientôt délivré. »

Nous ne vîmes alors rien de mieux à faire que de nous cacher dans quelque buisson, où nous écoutâmes anxieusement. Les Indiens reculaient effarés ; les bêtes affolées qu'ils rencontraient, leurs senti-

[1] Noyers d'Amérique.

nelles massacrées, les dragons du fort venant sur leurs talons, tout les épouvantait. Ils hurlaient comme des fauves... De temps en temps on entendait un coup de fusil ou de pistolet. Derrière nous bruissaient les branches des fourrés entre lesquelles fuyaient les malheureux Peaux-Rouges.

Au matin, quand tout bruit eut cessé, nous sortîmes de notre cachette. Nous rentrâmes sur le territoire anglais en suivant une ligne marquée par des cadavres. Autour du fort gisaient des monceaux d'Indiens, tombés sous les balles qui les avaient atteints à travers la palissade. On ne voyait que corps mutilés, membres arrachés, débris sanglants dispersés par les boulets, troncs encore palpitants. C'était un affreux spectacle.

Le colonel nous accueillit avec satisfaction.

« Venez contempler votre ouvrage, nous dit-il. Je vous croyais perdus... Mais regardez quelle hécatombe d'Indiens! Tout ce sang doit être mis sur le compte de Canada-Bill. C'est lui qui a égaré ces misérables, lui qui nous a contraints au massacre de cette masse humaine.

— Est-il parmi les morts?

— Je le pense; on ne me l'a point encore signalé cependant. »

Une grande quantité de chevaux indiens avaient été parqués dans la cour; le colonel reprit en nous les montrant :

« Ils vous appartiennent, Messieurs; je vous les rachèterai si vous le désirez, ou bien vous les em-

mènerez sur votre flotte, du moins quelques-uns. Si nous avons guéri les rouges de leurs tentatives contre le fort, si pendant longtemps ils vont être contraints de rester en repos, c'est bien à vous que nous devons l'attribuer! Entrez, vous voyez qu'on peut gagner quelquefois au *three carde monte!* »

Vous savez tous, gentlemen, ce qu'est un bon cheval pour l'homme des prairies. Enlevez à l'aéronaute son ballon, au navigateur son vaisseau, vous leur ôtez la vie; enlevez au chasseur des savanes sa monture, il ressemblera à une âme sans corps...

Et quelle différence entre un cheval et un navire? Pshaw! je ne veux pas discourir sur ce point; mais je vous dis que j'ai possédé le meilleur cheval des savanes pendant un an, vous me comprendrez. Je le soignais comme moi-même, et mieux. Nous nous étions mutuellement sauvé la vie plus de vingt fois; quand la brave bête tomba sous la balle d'un coquin de Peau-Rouge, je pris le scalpe de l'Indien, comme il convenait à un véritable fils de l'Ouest, puis j'enterrai mon bon cheval, non sans une larme.

Si vous me demandez d'où me venait ce brave animal, je vous dirai qu'il avait porté d'abord le fils de la Panthère. Il avait sur le dos une magnifique fourrure de véritable panthère noire, et sa crinière était tressée avec des plumes d'aigle; c'était par là qu'on le reconnaissait pour être la monture d'un chef. Je l'éprouvai dans la cour du fort; il possédait toutes les qualités des chevaux indiens, si admirablement dressés... Je ne pus me décider à me

séparer d'une telle bête; je l'emmenai avec moi sur la brelle, où je lui fis une place commode. Quand je quittai Lincoln aux rives du Mississipi, je commençai à me servir du cheval, que j'appelai *Arrow*. Tout le monde me l'enviait; jamais je ne trouvai la noble bête en défaut.

Je m'aventurai dans le Texas. J'avais parcouru récemment le nouveau Mexique, les environs de Colorado et de Nebraska; je voulais aller cette fois du côté de Dacota, afin de rencontrer les Sioux, car le trappeur le plus expérimenté a encore quelque chose à apprendre au contact de ces rusés sauvages.

Réuni à une petite troupe de chasseurs, j'arrivai près de Black-Hill. Là nous vîmes d'étranges choses. On était tout occupé de la découverte des sources de pétrole; chacun prétendait trouver une nouvelle fontaine merveilleuse; c'était une fièvre pareille à celle de l'or en Californie. Il y avait des millions à gagner pour les premiers acquéreurs des terrains oléagineux.

Un soir, comme nous campions en plein air autour du feu où cuisait notre salaison de buffle, un de nos camarades se mit à dire :

« Connaissez-vous le plateau supérieur qui s'étend de Yankton jusqu'au-dessus du Missouri, sur la rive droite en tirant vers le Nord, et d'autre part rejoint la baie d'Hudson, ce qu'on nomme enfin le *coteau* du Missouri ?

— Oui, certes, repris-je; on ne s'aventure pas très volontiers là-haut; il y a des gorges, des précipices,

des escarpements, des abîmes qu'il faut affronter pour ne rencontrer qu'un chétif gibier. Les Indiens, les ours, des lynx, sont les seuls maîtres de ces solitudes. Le trappeur, s'il s'y engage, n'en rapporte guère que des peaux de chats sauvages ou quelque pelleterie sans valeur.

— Eh bien! j'ai voyagé là-haut, moi; j'y ai trouvé ce que je n'y cherchais guère, je vous assure : le plus fameux débitant d'huile des États-Unis, le *prince du pétrole*, comme on l'appelle.

— Du pétrole là-haut! Comment cela peut-il se faire?

— Cela se fait, c'est tout ce que je sais. L'homme qui exploite le *coteau* est à son aise, je vous le promets. J'ai demeuré trois jours chez lui, hébergé comme un roi; on ne reçoit pas souvent des hôtes dans ce pays-là. L'huile sort toute seule de la terre; cependant on a fait venir de Chicago une machine à puiser pour atteindre plus avant dans la source. On voit alentour des tonnes par centaines, et si grosses qu'il faut des perches de la hauteur d'un chêne pour les jauger. Le prince du pétrole ne m'a pas montré son coffre-fort, mais cette caisse-là doit être bien garnie. Il fait des affaires d'or.

— Ah! comment s'appelle cet homme?

— Guy Willmers, un nom étranger... Guy Willmers, quoique mulâtre, est un homme magnifique, qui pourrait servir de modèle à un statuaire. Sa femme, qu'il appelle Betty, est d'origine allemande. J'ai vu aussi son beau-père, master Ham-

mer, un vieillard encore vigoureux, mais taciturne; il a beaucoup souffert autrefois dans l'Arkansas... Les busheaders ont assassiné sa fille aînée. »

Je tressaillis et m'écriai :

« Guy Willmers! un mulâtre! — Le beau-père, Fred Hammer, n'est-ce pas? *Fred!* Fred Hammer?

— Oui, en effet, Fred Hammer. Un homme aux larges épaules, avec une tête toute blanche et une barbe de neige; un homme qu'on n'oublie point quand on l'a vu une fois. Mais qu'avez-vous donc? Connaissez-vous cette famille?

— Si je la connais! Ah! personne ne l'a connue comme moi. Fred Hammer demeurait porte à porte avec nous. Mary, sa fille aînée, était ma fiancée. Les busheaders vinrent l'enlever un jour... Ils la tuèrent pour nous empêcher de la reprendre; ils tuèrent en même temps mon père, qui voulait la défendre.

— C'est cela! c'est bien cela!... Ils me l'ont raconté... Vous vous nommez alors Tim Kroner?

— Oui, tel est mon nom. J'ignorais ce qu'était devenue la famille de ma pauvre Mary; quand j'ai voulu revoir les lieux où avaient habité Hammer et ses filles, je n'ai rencontré que des étrangers qui n'ont pu me fournir aucun renseignement.

— Fred Hammer avait trouvé à vendre son bien dans de bonnes conditions; il se rendit à Saint-Louis, où il entra dans les affaires. Son gendre, en voyageant pour lui, découvrit la source de pétrole, qu'ils exploitent tous deux maintenant. Allez les

voir, master Kroner, vous leur ferez plaisir; ils pensent toujours à vous et ne savent si vous êtes encore de ce monde.

— Vous avez raison. Je veux être rôti et mangé comme cette chair de buffle si je ne pars pas demain, aussitôt le lever du soleil, pour le *coteau*. J'ai assez de cette contrée de Black-Hill. Là-haut je rencontrerai des Peaux-Rouges, des ours... Voilà mon affaire. Peut-être découvrirai-je un lac de pétrole.

— Racontez-nous au long votre histoire avec les busheaders, master. Nous avons entendu parler de Canada-Bill, qui les commandait, m'a dit le vieux Hammer. Il n'y a pas longtemps qu'il parcourait les *Moines;* on prétend qu'il a gagné 12,000 dollars au *three carde monte* dans ce pays-là. Un jeu du diable, pire encore que le *monti* en usage aux environs de Mexico.

— Certes, un jeu du diable, un jeu qui m'a coûté plus qu'une montagne de dollars. Écoutez-moi tous. »

Je leur racontai ma lamentable histoire, puis nous nous enveloppâmes dans nos couvertures. Je ne pouvais dormir. Les images de Fred, de Betty, de Guy Willmers semblaient se mouvoir autour de moi. Je revoyais aussi les morts, comme cela m'arrive souvent. J'étais dans l'Arkansas, sur la limite de nos deux fermes; mon père, ma mère, Mary allaient et venaient activement; Mary me souriait, dans toute jeunesse, sa beauté,

sa bonne grâce, de ce bon sourire que j'avais tant aimé. Tout à coup la sombre figure de Canada-Bill se dressa devant moi... Le brigand cherchait à m'étrangler... Je fis un mouvement pour le repousser, je m'éveillai, car sans m'en douter je m'étais endormi. Tout cela était un rêve.

« Tim Kroner, vous avez la dernière heure de garde. » disait le plus âgé de nos compagnons, celui qui dirigeait la troupe; il me tirait par le bras; mais, en vérité, même éveillé, je le prenais encore pour William Jones et j'allais me défendre.

J'éveillai à mon tour, de grand matin, tous les dormeurs; je me préparai au départ et demandai mon chemin à mon ami le trappeur.

« Allez toujours vers le levant, me dit-il, vous arriverez près du Missouri à l'endroit où il reçoit le Green-Fork. Vous traverserez l'eau pour suivre le courant en amont. Le plateau dont je vous parle est situé sur la plus haute montagne d'une chaîne dont les bastions gigantesques ressemblent un peu à des chaires et s'échelonnent au-dessus des plaines de la rive. Ces chaires, très distinctes l'une de l'autre, sont faciles à compter; entre la quatrième et la cinquième, vous commencerez votre ascension. Vous trouverez d'abord une immense forêt vierge; vous la parcourrez vers le nord pendant deux journées de marche, après quoi vous monterez dans une prairie très vaste, où pâturent des troupeaux de buffles; vous suivrez toujours la direction du nord; quatre jours vous suffiront; vous verrez enfin un large

bluff qui divise tout le coteau du levant au couchant. C'est là le but de votre voyage.

— Et quelle race d'Indiens habitent la montagne ?

— Ce sont des Sioux; la plus grande partie appartient à la tribu des Ogellallah; ce sont les plus farouches sauvages que je connaisse. Ils vont sur ces hauteurs pour le passage des buffles, au printemps et à l'automne. Nous sommes en plein été, vous avez la chance de n'en point rencontrer; ils doivent être descendus entre la Platte et Niobrasa.

— Je vous remercie; peut-être nous retrouverons-nous un de ces jours; je vous raconterai le résultat de mon expédition.

— Bien; saluez de ma part les gens qui m'ont si amicalement reçu là-haut. »

Je fis mes adieux à toute la troupe, montai sur mon cheval et m'acheminai rapidement vers le levant. Les indications du trappeur se trouvèrent d'une parfaite exactitude.

Je traversai le Missouri à la nage; j'aperçus aussitôt les hautes montagnes de forme ronde détachées l'une de l'autre, mais se suivant ou s'échelonnant dans une chaîne immense.

Lorsque j'eus dépassé la quatrième, je tournai à droite, pour m'engager au fond d'une gorge dont l'escarpement avait de quoi effrayer un cavalier. Joignez-y un encombrement de troncs d'arbres, de pierres roulées, de roches éboulées, de branches de lianes, parmi lesquels je dus guider mon cheval

et le précéder, frayant la route avec mon tomahawk, dont le tranchant, grâce à Dieu, était bon. J'atteignis un plateau très élevé. Là je me trouvai dans une magnifique forêt. Sous des arbres énormes, dont le feuillage formait dôme, ne croissait aucun menu bois; je pus parcourir tout l'espace à cheval. Mon excellent Arrow ne mit pas deux jours pour arriver à la prairie.

Avant de m'engager dans cette savane, je fis une halte assez longue afin de me reposer; je pris un bon repas de viande sèche, car j'ignorais si je rencontrerais désormais du gibier mangeable.

Restauré et dispos, je m'acheminai vers le nord. Deux jours se passèrent sans le moindre incident. Le troisième jour, comme je m'étais levé un peu tard et me disposais à regagner le temps perdu en me hâtant de monter à cheval, j'aperçus de loin un cavalier. Il suivait une trace et se dirigeait de mon côté.

Quel pouvait être cet homme? Pourquoi traversait-il un lieu si désert? Je m'assurai du bon état de mes armes; je me mis en selle et j'attendis sans trop d'inquiétude.

Plus l'inconnu approchait, plus je m'étonnais de son étrange aspect. Il montait un cheval très haut de jambes, ayant une énorme tête, mais presque dépourvu de queue. La bête cependant marchait d'un pas qui ne permettait point de la classer parmi les rosses.

Le cavalier semblait très grand, large des épaules;

il portait un immense chapeau de feutre et un justaucorps de cuir, dont la coupe très simple ne gênait aucun de ses mouvements. Ses bottes gigantesques dépassaient les genoux. Il avait sur l'épaule un fusil à double coup; sa ceinture soutenait un armement complet : revolvers, couteau de chasse, boîte à poudre, sac à plomb; en outre, deux objets que je reconnus plus tard pour des menottes d'acier. Il m'était impossible de voir les traits du personnage sous les bords de son immense coiffure. Lorsqu'il ne fut plus qu'à une portée de fusil, je préparai mon arme et criai :

« Stop! master, que faites-vous ici? »

Le cavalier arrêta son cheval; il riait à gorge déployée.

« Quelle bonne plaisanterie! répondit-il; Tim Kroner, vieux loup des forêts, qui veut me croquer!

— Que dites-vous? repris-je; voilà une voix de ma connaissance... Mais enlevez ce maudit chapeau... Tiens, tiens! Abraham Lincoln sur cette bique efflanquée! Que diable fais-tu par là, si matin?

— Eh! oui, c'est moi-même, ne te déplaise, camarade; puis-je approcher maintenant?

— Certainement; viens me raconter ce qui me procure le plaisir de ta rencontre.

— Je vais dans la montagne visiter de vieilles connaissances que tu connais aussi.

— Qui?

— Devine.

— De quel côté vas-tu?

— Tout droit dans un *bluff* où l'huile coule comme de l'eau.

— En vérité! Tu *les* connais, tu connais le prince du pétrole, Guy Willmers?

— Comment! tu sais donc? tu connais Guy Willmers?

— Personnellement non, ou du moins fort peu; mais je sais que Guy Willmers a épousé Betty, la fille cadette de Fred Hammer.

— Alors tu t'attendais à retrouver tes amis par ici? Moi qui croyais te faire une surprise.

— Je l'ai appris il y a seulement quelques jours.

— Et tu viens les revoir?

— Oui; et toi, pourquoi grimpes-tu sur le *coteau?*

— Ah! cela c'est mon secret; je puis te le confier cependant; mais avançons toujours, on causera tout en cheminant. Regarde-moi, mon Tim : pour qui me prends-tu?

— Pour le plus hardi garçon qui se puisse rencontrer entre la Nouvelle-Écosse et la Californie.

— Voilà des mots inutiles, je sais bien ce que je suis.

— Alors explique-toi; j'entends mal ta question, et je ne me pique point de deviner les énigmes.

— Ne vois-tu rien dans mon accoutrement qui te paraisse singulier pour un trappeur?

— Oui, ces deux souricières pendues à ta ceinture; serais-tu entré dans la police?

— Pas précisément... Je suis devenu un *lawyer* (avocat) dont le nom commence à marquer, s'il te plaît. Tim, te souviens-tu de m'avoir entendu plaider devant les grands arbres de l'Arkansas? L'école n'a pas été trop mauvaise.

— Un lawyer... Diable!... cela ne m'étonne pas. Tu feras ton chemin, mon garçon; c'est moi qui te le dis; seulement je ne comprends pas qu'un avocat s'en vienne grimper sur cette rude montagne.

— Tu le comprendras facilement avec un peu d'attention. L'homme de l'Ouest, habitué à suivre la piste, à tout examiner par lui-même, est entré avec moi dans ma nouvelle peau d'avocat. Je réussis souvent mieux dans les recherches que les plus fins limiers de la police.

« Or il n'y a pas longtemps qu'un trop habile aventurier s'est avisé par là-haut, dans l'Illinois et le Jowa, de voler et de piller quelques propriétaires.

« Les détectives se sont mis en campagne sans parvenir à l'arrêter; ce que voyant, la justice m'a confié l'honorable et agréable mission de lui amener ce scélérat, mort ou vif, vif de préférence. Cependant il va sans dire que j'ai le droit d'user de mes armes en cas de nécessité.

— Et comment s'appelle ce malfaiteur?

— Il porte plusieurs douzaines de noms; on ne sait pas quel est le vrai; après son dernier exploit dans les *Moines*, on croit qu'il a pris la fuite vers le *coteau*.

« Tout criminel a un point faible qui le fait tomber tôt ou tard au pouvoir de la justice. Le drôle dont il s'agit a la manie de se déguiser en ouvrier ou en contremaître pétroleur, de sorte que je crois le trouver chez Guy Willmers.

— Eh bien, il choisirait mal sa place! S'il était là, j'aurais du plaisir à lui dire quelques mots. Cet homme n'est-il pas Canada-Bill ?

— Non; pourquoi le supposes-tu?

— Parce qu'on a vu le scélérat, il n'y a pas longtemps, dans les *Moines,* où il a volé 12,000 dollars au jeu.

— Je le sais; mais Canada-Bill a disparu après ce coup sans qu'on soit parvenu à le dépister. C'est un dangereux brigand, toujours prêt à surgir où on ne l'attend pas et vous échappant toujours quand on croit l'arrêter. Non seulement il est très difficile à découvrir quand il triche, mais il a tant de cordes à son arc, il sait des tours si habiles, qu'il déroute les plus fins... Après tout, Kroner, tu pourrais avoir raison; rien d'étonnant à ce que nous le rencontrions là. Toutes les fois que nous nous sommes trouvés ensemble, Canada-Bill y a été pour quelque chose. C'est singulier!... »

Il va sans dire que nous continuâmes notre route en compagnie. Nous campâmes encore une nuit; le jour suivant, nous devions être bien près du terme de notre voyage, mais l'horizon restait désert, et nous avions beau examiner de tous côtés, rien ne nous indiquait l'exploitation. Nous trouvions le che-

min un peu long, quand une odeur de plus en plus pénétrante parvint à nos narines.

« Hein! camarade, m'écriai-je enfin, que dis-tu de ce parfum? on éternue à se bouleverser le cerveau. Cela ne sent ni le boudin ni la tourte, par exemple... Ce n'est pas non plus l'odeur de violette... Oh! pas du tout... Dis-moi, Abraham, sais-tu ce que c'est?

— Oui, mais un chasseur aussi expérimenté ne devrait pas faire de ces questions-là... Allons, Tim, flaire un peu, le nez au vent; tu ne peux manquer de reconnaître la chose.

— Non..., à moins que ce ne soit l'exhalaison d'un cadavre en putréfaction... ou peut-être de la résine, de la poix, une espèce de vernis infect.

— N'es-tu donc jamais allé à Venango-County ou à Oil-Kanawha?

— Jamais... Oil-Kanawha!... Ah! j'y suis, c'est du pétrole; nous arrivons au bluff. »

Devant nous cependant s'étendait à perte de vue une prairie qui semblait n'avoir pas de limites, et dont l'horizon monotone nous décourageait. Enfin nous distinguâmes une longue ligne traversant la savane du levant au couchant. Lorsque nous fûmes plus près, nous aperçûmes un ravin très creux; il servait de lit à une rivière, telle qu'il s'en rencontre souvent dans ces contrées.

Les gens de l'Ouest nomment ces sortes de ravins bluffs. Ils forment entonnoir; tout au fond de celui-ci courait une eau noirâtre, parfois écumeuse

quand elle s'irritait en passant sur les roches qui obstruaient son lit. Elle grondait alors, s'élançait avec fureur, puis retombait en larges cascades. Cette eau chariait du pétrole, comme le prouvaient les dépôts nombreux de la substance grasse accumulés contre les bords.

Au delà du torrent, sur la hauteur et à quelque distance de la rive, s'élevait une fort belle fabrique et une maison d'habitation très élégante. Plus bas, tout au bord du bluff, des ouvriers creusaient le sol avec activité. De l'autre côté, près de l'endroit où nous nous étions arrêtés, je remarquai une rangée de maisonnettes habitées sans doute par les familles des travailleurs, et constituant presque un village sur la pente du bluff. Partout le regard rencontrait des monceaux de tonnes vides ou pleines, des montagnes de baquets, barriques, vaisseaux de toutes sortes, préparés pour contenir le dangereux mais si précieux liquide.

« Nous y voilà! murmurai-je avec un soupir de satisfaction. Je voudrais savoir comment on s'y prend pour faire descendre ces tonnes; les pentes de la montagne sont bien rapides. D'ailleurs, je ne vois ni route ni rampe.

— Et ce grand canot sur la rivière, y est-il pour rien? On peut descendre par là jusqu'au Missouri; une fois au fleuve, la grande voie est ouverte.

— Comment manœuvre-t-on au milieu de ce torrent? il y a de quoi se briser à chaque chute d'eau... Il faut de hardis rameurs. En vérité, ce doit

être une entreprise de tous les diables. Mais allons, voici un chemin qui conduit à un pont vis-à-vis le corps de logis. »

Nous descendîmes de cheval et prîmes nos bêtes par la bride, car il fallait d'abord grimper par un sentier extraordinairement raide.

Je remarquai que, tout en montant, Lincoln détachait les menotes de sa ceinture.

« Je mets cela sous ma couverture, dit-il; inutile de faire savoir tout de suite qui je suis et pourquoi je voyage. »

Au moment où nous approchions de la maison, un ouvrier vint à notre rencontre.

« *Good day*, l'homme, lui dîmes-nous, est-ce bien ici la demeure de master Willmers?

— Oui, master, entrez; justement les gentlemen et ladyes sont à table. »

Nous attachâmes nos chevaux; on nous fit entrer. Fred Hammer, Guy et Betty étaient assis dans la salle à manger... Je les reconnaissais tous; deux jeunes filles, les enfants de Betty sans doute, et un étranger complétaient la petite société. William se leva, il vint à nous en disant :

« Approchez, messieurs!... Quelle bonne fortune nous procure votre visite?...

— Nous vous apportons une brassée de salutations, de compliments, de souvenirs, comme disent les trappeurs... Devinez de qui?... De Tim Kroner, si vous connaissez cet homme-là, répondis-je.

tout ému, et ne sachant trop de quels mots je me servais.

— Notre Tim... mais... c'est... heigh-oh! c'est toi-même, vieil ours! Et moi qui ne te reconnaissais pas! Le séjour de la prairie t'a fait une telle barbe qu'on ne voit plus que le bout de ton nez... Welcome mille fois! Vous autres, donnez-lui aussi la main. »

Et le vieux Fred m'embrassait à m'étouffer, me pressait les mains, me présentait à son gendre et pleurait presque de joie.

Lorsque les premières effusions furent passées, je me souvins de mon compagnon.

« Ne reconnaissez-vous pas Abraham Lincoln? demandai-je à Fred... Vous n'avez pas pu oublier ses services lors du triste événement?

— Ah! sir, pardonnez-moi, s'écria le vieillard, je ne vous remettais pas. Vous êtes aussi un peu changé; je n'ai plus de bons yeux... »

On nous fit asseoir au milieu de la famille, puis William nous présenta l'étranger.

« Notre hôte, Messieurs, sir David Holman de Young-Kanawha. Il est près de nous depuis une huitaine de jours. Cet honorable gentleman possède une série de *creeks* à pétrole; il est venu tout exprès pour étudier la manière de les exploiter. Je vous présenterai aussi un peu plus tard master Belfort, qui pour le moment se trouve au bas de la vallée près des ouvriers : il prend le plan de leurs petites maisons afin d'en établir de pareilles. C'est un gen-

tleman des plus intelligents; il dessine à merveille; vous verrez ses cartes et ses plans. »

Nous mangions tous de bon appétit, la conversation s'animait; j'avais beaucoup de choses à apprendre et à raconter. Cependant je finis par remarquer combien Lincoln restait silencieux. Je surpris même plus d'une fois son regard perçant attaché sur master Holman, lorsque celui-ci était occupé avec son voisin. Lincoln avait-il reconnu le drôle dont il cherchait la trace?

Tout à coup la porte de la salle à manger s'ouvrit pour laisser passer un homme dont l'aspect me remua de la tête aux pieds; je tressautai et dus rester les yeux fixes, la bouche béante de surprise.

Les cheveux noirs de cet homme, sa longue barbe touffue, ses vêtements élégants, son air de bonne compagnie eussent dû me tromper; malgré tout cela j'étais prêt à me lever et à crier: « C'est lui!.. c'est!... »

Guy Willmers ne m'en donna pas le temps; il s'empressait près du nouveau venu.

« Venez vite, master Belfort, répétait-il, je veux vous présenter à ces gentlemen! Messieurs, voici...

— Master Belfort?... demanda soudain Lincoln d'une voix brève, mais calme. Je croyais que cet homme se nommait Fred Flitcher... ou William Jones, à moins que ce ne soit Canada-Bill.

— Canada-Bill! rugit comme un écho sauvage le vieux Hammer, saisissant son couteau et se dressant tout droit.

— Prenez garde à vos paroles, reprit effrontément Jones, — car c'était bien lui, sa voix confirmait tous nos soupçons; — prenez garde, on n'offense pas impunément un gentleman.

— Osez-vous prendre ce titre, scélérat! m'écriai-je enfin; croyez-vous que la teinture de vos cheveux puisse me tromper? Guy Willmers, vous ne connaissez pas cet homme? nous vous apprendrons ce qu'il vaut. Vous souvient-il du *three carde monte*, Fred Hammer?

— Oui, dit le vieillard; mes yeux sont bien faibles, puisqu'ils ne l'ont pas reconnu plus tôt; mais en ce moment ils ne me trompent pas... C'est lui, c'est le meurtrier de mon enfant!... Ah! il payera sa dette sur l'heure!

— Fred Hammer, seriez-vous assez lâche pour égorger un hôte? interrompit Canada-Bill en grinçant des dents; comment pouvez-vous prouver que j'ai tué votre fille?

— Oui, vous l'avez tuée! repris-je indigné; vous avez tué aussi mon père; nous ne saurions le prouver devant les hommes, mais nous le jurons devant Dieu, car nous en sommes sûrs. Canada-Bill, regardez-moi; ne vous souvenez-vous pas du *three carde monte* de Smoki-Hill? Vous vous êtes vengé en appelant les Indiens à votre aide; mais master Lincoln et moi nous avons surpris vos plans quand vous tramiez avec le fils de la Panthère la destruction du fort; vous avez payé cher votre tentative. »

Les yeux du brigand étincelaient de fureur.

« Me connaissez-vous? demanda-t-il; pouvez-vous affirmer mon identité? Pourquoi m'accusez-vous de tous les crimes sans preuves et sans témoins? »

Lincoln, s'avançant, prit la parole :

« Écoutez-moi, dit-il; nous pourrions nous adresser à *master Lynch*, il y va rondement... Mais dans cette honorable maison vous serez traité avec conscience, comme vous l'avez été déjà au fort... On était sûr du fait, comme nous croyons être sûrs aujourd'hui de votre identité, mais la preuve évidente manque toujours; citoyens américains, nous ne saurions vous condamner sur un soupçon, quelque fondé qu'il soit. Au nom de Dieu, je vous donne dix minutes pour franchir le bluff; après ce délai les fusils parleront, je vous le promets.

— Qu'êtes-vous donc ici? interrompit avec véhémence David Holman; l'oil-work vous appartient-il? Vous ne prouvez rien et vous ne pouvez rien prouver, c'est évident... Comme mon ami Belfort, je suis un honnête homme, je...

— Occupons-nous de vous, en effet, sir, s'écria ironiquement Lincoln; si je ne suis pas le propriétaire de cet établissement, j'ai d'autres titres pour agir et me faire respecter... J'ai parlé à cet homme comme ma charge m'en donne le droit.

— Montrez vos titres. »

Lincoln tira des papiers de sa poche et me fit un signe; je courus chercher les menottes sous la couverture du cheval. Lorsque je rentrai, Holman, très

pâle, venait de lire l'écrit que Lincoln tenait à la main et lui faisait passer sous les yeux.

« Eh bien! master Holman, reprit mon compagnon, Holman, ou Waller, ou Pancroff, ou Agston, que dites-vous de ce mandat d'amener?

« Dans le Jova, l'Illinois, les Moines, on ne connaît que trop le prétendu propriétaire des puits de Young-Kanawha, l'ouvrier pétroleur, etc.; du reste, votre identité ne peut se nier : le petit doigt qui manque à votre main gauche la démontre suffisamment. Je m'empresse donc de délivrer master Willmers d'un hôte si dangereux. Vous avez abusé tous deux assez longtemps de l'hospitalité de cette honorable demeure.

— Sir, nous allons voir!

— Oui, nous allons voir. Ne résistez pas, car ces bracelets... »

Lincoln prenait les menottes que je lui tendais, et je préparais mon revolver. Holman essaya de tirer aussi une arme de sa poche.

« Lâchez-moi, criait-il, ou je fais feu!

— Point d'enfantillage, dit Lincoln, tendez les mains tranquillement; je vais compter jusqu'à trois; si d'ici là vous ne vous êtes point laissé mettre ces bijoux, Tim, tu feras feu. »

Abraham Lincoln ouvrait les menottes...

« Un..., deux... »

Holman comprit qu'il ne fallait pas badiner, il se résigna; Lincoln, se tournant alors vers William Jones, dit avec gravité :



Le vieux Hammer saisit son couteau et se leva tout droit.

« Vous avez laissé passer cinq minutes; il ne vous en reste plus que cinq. Partez! je n'ai point de mandat contre vous, et ces braves gens hésitent à frapper un hôte; partez! mais dans cinq minutes vous leur appartenez. »

Fred Hammer tenait toujours son couteau d'une main crispée; cependant il subissait malgré lui l'ascendant de Lincoln. S'approchant du scélérat, il le frappa lourdement de son poing sur l'épaule.

« Oui, va-t'en! murmura-t-il, va-t'en! mais je ferai en sorte que tu n'ailles pas loin... Tu es un monstre! »

Il le poussa vers la porte. Quelques secondes après, nous vîmes Canada-Bill traverser le pont à cheval et se diriger vers la savane.

Au même moment, un ouvrier entra avec précipitation et demanda :

« Master Willmers, les terrassiers doivent-ils creuser encore? L'ingénieur déclare qu'avant un quart d'heure de travail on verrait surgir le pétrole du nouveau puits.

— Enfin! s'écria Willmers... Qu'on s'arrête, il faut s'assurer d'abord qu'aucun feu n'est allumé dans la vallée; la nuit vient, on ne laissera couler la source que demain matin... »

L'ouvrier s'éloigna.

« Vous saurez, Messieurs, poursuivit Willmers, que, quand on arrive à l'huile terrestre, elle s'élance comme une colonne, entourée d'un gaz léger et d'une inflammabilité surprenante. La moindre flamme, si

on l'approchait de ce gaz, causerait un effroyable incendie dont rien ne saurait arrêter les progrès.

— Avez-vous un lieu sûr pour enfermer cet homme? demanda Lincoln en désignant son prisonnier.

— Oui; suivez-moi. »

Ils sortirent; j'eus toutes les peines du monde à calmer le vieux Fred Hammer, qui voulait poursuivre Jones... Sa fille et ses deux petites-filles se joignirent à moi pour l'arrêter. D'ailleurs Lincoln rentra bientôt avec Willmers; il s'opposa fortement à toute poursuite, déclarant qu'il partirait le lendemain et enverrait aussitôt des agents aux trousses du brigand. Willmers lui démontra tout le danger d'un tel voyage en compagnie du prisonnier. Un bateau chargé de pétrole devait partir très prochainement pour le Missouri : on gagnerait encore du temps à l'attendre, affirmaient nos hôtes.

« Vous serez bientôt rendu à Yankton ou à Dacota, insistait Guy Willmers; de là vous n'avez plus guère de chemin à faire... Restez un jour ou deux; vous n'iriez pas si vite à cheval, c'est certain. »

Lincoln finit par se rendre.

La soirée s'avançait. Nous venions de délier les chevaux pour les laisser paître sur la pelouse. On ne pouvait les mettre à l'écurie; habitués à rester en plein air, ils se seraient blessés.

Tout le monde, excepté Betty et moi, se rendit au parloir. Betty avait une femme malade à visiter

dans la cité ouvrière; pour moi, je tenais à surveiller un peu les chevaux; je restai sur la pelouse, puis je fis quelques pas, et, sans trop y penser, je m'aventurai petit à petit jusqu'au bord de la rivière. La nuit tombait; je distinguais à peine les flaques de pétrole répandues sur le sol. En m'aventurant ainsi, je finis par me trouver à la place où les ouvriers creusaient une heure auparavant.

A quelque distance plus haut se trouvait une prise d'eau qui mettait en mouvement la roue d'une machine hydraulique. Un léger bruit se fit entendre; je m'arrêtai...

Était-ce le pas d'un ouvrier attardé?... Je ne sais quelle soudaine angoisse m'étreignit...

Je vis briller une lumière au-dessus du puits de pétrole...; elle se dessinait en lignes rougeâtres à travers les planches qui protégeaient la machine à puiser.

Willmers ne venait-il pas de défendre de faire le moindre feu aux alentours?

J'écoutai encore...; un pas léger me fit tressaillir...; une forme noire bondit devant moi..., une autre forme suivit aussitôt.

Impossible de reconnaître ces ombres, mais une effrayante idée traversa mon cerveau. C'était Jones!... Holman venait après lui. Je l'aurais juré.

Ils disparurent au milieu des ténèbres avant que j'eusse pu m'efforcer de les arrêter.

Je courus comme un fou à la maison; je trébuchais

à chaque pas, mais je m'inquiétais peu des obstacles; j'entrai tout haletant dans le parloir.

« Holman est-il bien enfermé? demandai-je.

— Pourquoi dites-vous cela? Il n'y a pas une demi-heure que nous nous sommes assurés de sa présence.

— Il me semble l'avoir vu là-bas, près des travaux, avec Jones... Ils ont de la lumière et la roue tourne.

— Ils ont de la lumière et la roue tourne? répéta Willmers épouvanté... Que Dieu nous soit en aide! Ils ont entendu dire que le pétrole est à fleur de terre... Vite, voyons si le prisonnier se trouve encore là. »

Nous nous précipitâmes tous à la suite de notre hôte... Les verrous furent tirés; aussitôt Willmers poussa un grand cri; il tenait une bougie à la main, il pouvait constater que la pièce restait vide.

« Le Canada-Bill, revenu sur ses pas, aura délivré son camarade, remarqua Lincoln; courons! »

Mais Guy Willmers criait :

« Laissez-les, laissez-les; nous retrouverons leurs traces demain, nous ne les manquerons pas... Le puisard! c'est là qu'il faut courir. »

Les deux jeunes filles demeuraient immobiles de terreur; nous sortîmes immédiatement; nous n'avions pas fait dix pas, qu'un violent coup de tonnerre retentit, puis le sol oscilla sous nos pieds.

Revenu de mon premier étourdissement, je regardai devant moi. A l'endroit du puisard où j'avais

vu une roue, un jet de flammes de plus de soixante pieds s'élançait vers le ciel; il retombait comme un torrent brûlant, s'étendant avec une rapidité effrayante, menaçant de tout envahir. En même temps une affreuse odeur infectait l'air, et l'atmosphère semblait s'embraser sur nos têtes.

« La vallée brûle! cria le malheureux Willmers, Betty est perdue! »

Il allait se précipiter dans la mer de flammes. Je le retins par le bras.

« Dans quelle maison se trouve-t-elle?

— Dans la première... Là...; non, dans la troisième... Oh! je ne sais plus laquelle, je deviens fou; laissez-moi! »

Je le retenais de toutes mes forces. Le coureur le plus agile n'eût pu lutter de vitesse avec ces vagues de flammes roulant à nos pieds.

« Arrow! Arrow! » criai-je, ou plutôt hurlai-je. Un hennissement bruyant me répondit. Le brave animal, qui n'était pas loin, bondissait vers moi au premier appel. Je sautai sur son dos, je le lançai en avant. Je voulais, en décrivant une courbe, arriver plus vite que le feu; je fermai les yeux et la bouche pour m'engager au travers de cette fournaise. Il me semblait que ma tête allait fondre... Un moment je crus perdre connaissance; enfin je parvins à reprendre ma respiration; le foyer de l'incendie était derrière moi; mais tout en m'éloignant je restais sur les bords d'un fleuve de feu, et du feu le plus subtil, le plus effrayant.

« Courage, Arrow, courage! Vite, vite, mon bon cheval! » criai-je sans cesse.

Nous ne glissions pas, nous ne volions pas, nous allions comme la pensée, comme va le désir le plus véhément. Et il le fallait, car les torrents de l'incendie poursuivaient mon cheval au galop; ils menaçaient de l'envelopper à chaque pas. L'eau oléagineuse du fleuve s'enflammait; elle atteignait la place où s'élevaient les huttes des travailleurs, elle se répandait partout; les tonnes de pétrole éclataient avec un bruit terrible; leur contenu répandu augmentait le redoutable incendie.

Toute la vallée, tout le bluff étaient tellement éclairés, qu'on y distinguait les moindres objets.

Arrow obéissait à la plus légère pression; il méritait bien son nom, qui signifie *flèche*. Il allait littéralement ventre à terre : j'eus pu toucher le sol avec mes pieds.

Tout à coup j'aperçus en travers du chemin une forme étendue sans mouvement. Grand Dieu! c'était Betty! Me tenant aussi ferme que possible sur mes jambes, j'arrêtai le cheval, puis me penchai pour soulever le corps. Dans de pareils moments les forces sont triplées. Je parvins à placer la pauvre femme devant moi. Ce nouveau poids ne ralentit point la course d'Arrow.

Jetant alors un regard en arrière, je vis toute la vallée allumée... Le sol, l'eau, tout flambait dans cette contrée imprégnée de pétrole, où l'eau même présente une surface oléagineuse. L'incendie partait

de la source nouvellement découverte, qui s'élevait toujours en immense jet dont les flammes semblaient toucher le ciel; le feu n'allait point au delà et descendait en suivant la pente du torrent. On n'entendait plus d'explosions ni de craquements, mais comme une rumeur sourde prolongée, interrompue par des sifflements aigus qui pénétraient jusqu'à la moelle des os.

Plus bas j'apercevais les maisonnettes des ouvriers; elles n'étaient point encore atteintes... Leurs habitants, désespérés, à demi nus, s'enfuyaient sans rien emporter et s'accrochaient aux rochers qui bordent la vallée. A cheval, il m'était impossible de les imiter; ces rochers presque à pic offraient de grandes difficultés, même pour les pieds humains. Arrow, dès sa première tentative, aurait roulé dans quelque crevasse. Plein d'angoisse, je cherchai à traverser la rivière. L'entreprise paraissait impraticable, mais je n'avais pas d'autre ressource. Il fallait franchir le bluff ou périr dans les flammes. Je remarquai plusieurs endroits où les roches s'ouvraient pour livrer passage aux ruisseaux tributaires du torrent; les blocs pierreux dont le lit de celui-ci était semé, et autour desquels l'eau bruissait en s'élançant, pouvaient servir de pont et faciliter le passage sur le bord d'une de ces gorges.

Il n'y avait point à balancer, le feu arrivait au triple galop.

« En avant! en avant! Arrow, mon bon cheval! »

Arrow sauta sur le premier bloc; il y tenait à

peine. La sueur me coulait par tous les pores, mon sang bouillait dans mes veines.

Encore un coup d'éperon aux flancs du noble animal, encore un bond, nous nous trouvâmes au milieu de l'eau. Je sentis une nouvelle vie couler dans mes membres, ce rafraîchissement soudain me ranimait... Enfin nous fûmes sur l'autre rive. La chaleur était telle, que mes habits séchèrent instantanément.

Fou d'émotion, le cerveau en feu, je ne savais plus ce que je faisais; je laissais le cheval marcher à sa guise. Je n'avais plus de forces que pour soutenir mon précieux fardeau.

L'animal sauta de blocs en blocs, de rochers en rochers; sa respiration devenait haletante, je me cramponnais à son col.

Pourtant, Dieu soit loué! nous arrivâmes sur la hauteur de la savane, et Arrow fit entendre un hennissement joyeux.

L'air était presque aussi embrasé que dans le creux de la vallée; cependant, après quelques minutes de repos, je repris assez d'empire sur mes sens pour me rendre compte de la situation.

Le ciel, rouge comme du sang, avait une bordure moitié noire et moitié pourpre, s'étendant à l'horizon du désert et du côté de l'incendie... Comment mon cheval avait-il pu m'amener sur cette partie élevée et intacte? je n'y comprenais rien... Le rocher sur lequel la brave bête venait de grimper se dressait pareil à une muraille; aucun sentier ne conduisait au sommet.

Mon pauvre cheval n'avait plus ni crinière ni queue. Je passai mes mains dans mes cheveux, sur ma barbe; une pluie de cendres m'aveugla aussitôt: tout était roussi!

Mon vêtement de cuir se détachait par morceaux, et je commençais à sentir de cuisantes brûlures... Alors seulement je compris à quel danger j'avais échappé.

Je descendis de cheval et conduisis mon fidèle Arrow plus haut encore dans la prairie, soutenant toujours Betty sur le dos de l'animal.

Quand l'air dégagea enfin quelque fraîcheur, je m'arrêtai; je déposai ma compagne sur le sol. Son cœur battait, elle vivait, Dieu merci! Je me relevai avec joie, tout en cherchant comment je parviendrais à la ranimer.

En ce moment j'aperçus deux formes humaines émergeant entre le bluff et l'endroit où nous nous trouvions. Ces hommes ne pouvaient nous voir dans l'ombre qui nous protégeait; quant à moi, je distinguai bientôt leurs traits.

C'étaient le Canada-Bill et Holman! Ce dernier n'avait pu se débarrasser des menottes. Je voulus prendre mes armes: ma ceinture était perdue, mon lasso à demi brûlé; je n'avais ni couteau ni revolver.

Le moindre mouvement me causait une douleur très vive; je devais pourtant tenter de poursuivre les scélérats, et, remontant à cheval, je me dirigeai vers le bluff.

Les deux brigands contemplaient leur œuvre infernale, ils regardaient flamber la vallée; leurs yeux, éblouis par le feu, ne m'aperçurent point. Je ne voyais d'autre moyen que de les surprendre par derrière et de les fouler sous les pieds de mon cheval. Je lançai Arrow au grand galop et j'allais les atteindre, quand le Canada-Bill tourna la tête. Il jeta un grand cri.

« *S'death!* sauvons-nous! »

Il se jeta de côté, sans songer qu'il se trouvait sur le bord de l'abîme; son pied fit tomber quelques fragments de terre et de roches; il roula en même temps au fond de la gorge. J'avais fondu sur Holman, que je renversai. Je sautai à terre, mis un genou sur sa poitrine; les menottes le gênaient, il ne put se défendre. Je détachai sa cravate, avec laquelle je lui liai fortement les jambes.

Le brigand grinçait des dents, mais ne prononçait pas un seul mot.

« Où est le cheval de Jones? » lui demandai-je.

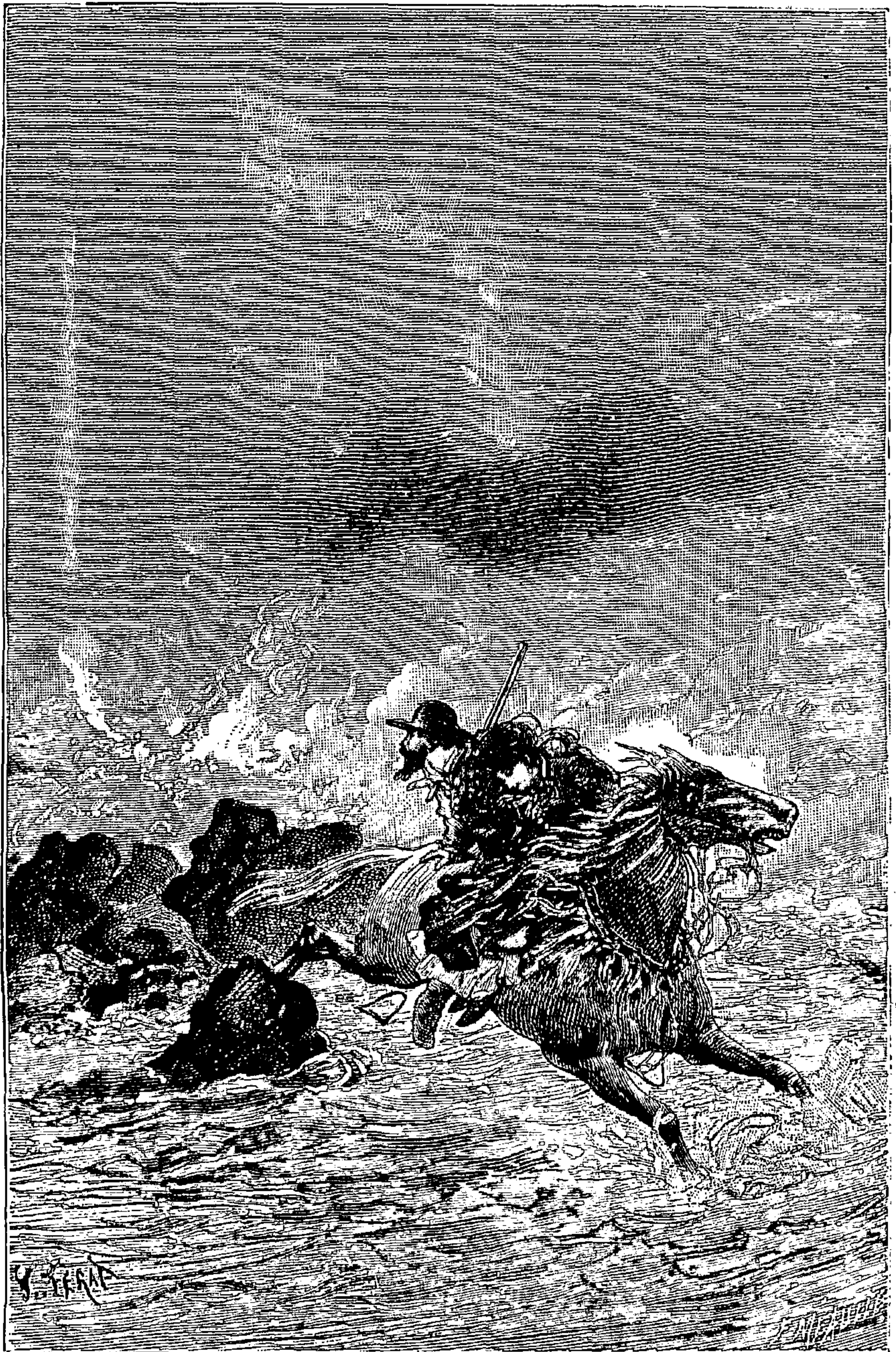
Il garda le silence.

« C'est bien, je le trouverai. »

Je regardai au-dessus du rocher; Bill avait roulé jusqu'en bas; il ne pourrait remonter, la chose me paraissait certaine.

Je traînai Holman par le collet jusqu'à l'endroit où j'avais laissé Betty. Mon cheval me suivit.

En m'entendant revenir, Betty se souleva sur son séant.



Jetant un regard en arrière, je vis toute la vallée allumée.

« Où suis-je? murmura-t-elle. Qu'est-il donc arrivé? Ah! oui... Tim, c'est toi? »

Puis, apercevant la lueur de l'incendie, elle reprit :

« Je sais tout... Tu m'as sauvée, Tim; mais Guy..., mon père..., mes chères...?

« Seigneur, mon Dieu! le bluff brûle, elles sont perdues! Oh! il faut que je les retrouve. »

Elle essayait de se lever, je la calmai :

« Ne bouge pas, Betty... Les tiens sont en sûreté... Regarde, le feu n'atteint pas la hauteur où s'élève votre maison. Voyons, as-tu du courage?

— Oui, pourquoi faire?

— Pour rester un instant avec le prisonnier pendant que je chercherai le cheval de Canada-Bill, car il ne doit pas être loin.

— Comment ces hommes se trouvent-ils ici? Qu'est-il donc arrivé? »

Je racontai succinctement à Betty les événements de cette terrible nuit; puis elle me laissa m'éloigner.

« Ne sois pas longtemps, Tim, me dit-elle; je me tourmente trop, je voudrais revoir les miens. »

Montant de nouveau sur mon cheval, je parcourus les environs; au bout de quelques minutes j'aperçus le cheval du brigand. Il était lié aux jambes et paissait l'herbe de la prairie. Un fusil pendait au pommeau de sa selle; je découvris aussi le lasso enroulé. Prenant la bête par la bride, je me hâtai de rejoindre Betty. Mon prisonnier n'avait pas bougé. Je lui montrai le fusil.

« Écoutez, Holman, lui dis-je, vous allez grimper sur ce cheval et vous laisser lier, ou bien cette arme-là fera son office. Vous m'avez compris? »

Le complice de Canada-Bill ne crut pas la résistance possible. Je lui déliai les jambes, il se mit sur la selle, où je l'attachai à l'aide du lasso.

« Peux-tu marcher? demandai-je à Betty.

— Oui, partons bien vite.

— Viens. »

Nous prîmes le sentier par lequel j'étais descendu en arrivant avec Lincoln; la descente était difficile à cause du cheval d'Holman, qu'il fallait guider... Enfin nous atteignîmes la vallée, dont la partie inférieure brûlait toujours avec la même intensité. On nous avait aperçus de loin. Hammer, Willmers, Lincoln, les deux enfants accoururent au-devant de nous sur le pont.

« Tim, tu la ramènes? Où était-elle? Comment se fait-il que tu reviennes par là-haut? »

Toutes ces questions se croisaient; on nous accablait de démonstrations de joie et d'amitié. On me remerciait, on embrassait Betty; c'était une scène indescriptible. Je finis par m'écrier :

« Allons! laissez-moi tranquille, vous tous! On vous expliquera les choses plus tard. Toi, Lincoln, regarde donc. Je te ramène ton gibier, ne le laisse plus envoler.

— Vraiment! Tim; comment l'as-tu rattrapé? demanda Lincoln tout surpris.

— Vous saurez cela plus tard; pour le moment un verre d'eau et quelque onguent me semblent plus pressants. J'ai l'âme desséchée dans le corps, ma peau s'en va comme les morceaux d'une vieille guenille; la pauvre Betty me ressemble sans doute. »

Vous pouvez penser, gentlemen, que les soins ne me manquèrent point. Je passai quelques jours au lit. Heureusement mes blessures n'étaient pas graves; comme vous le voyez, elles laissèrent peu de marques.

On ne put retrouver le Canada-Bill; le scélérat échappait encore à notre vengeance.

Lincoln partit bientôt, avec le prisonnier, par le bateau qui descendait au Missouri. Je ne l'accompagnai point. Fred Hammer, son gendre, sa fille, et même les jeunes miss soutenaient chaque matin que ma guérison n'était pas complète. Je sus plus tard que Holman était condamné à la détention perpétuelle. Nous apprîmes aussi que le Canada-Bill avait reparu dans le haut Mississipi, où il volait des sommes énormes au *three carde monte.*

Comment avait-il pu se relever et gagner la crête du bluff? Comment s'était-il échappé à travers la savane sans cheval, sans armes, sans provisions? L'énigme n'en sera jamais résolue, mais on dit que le diable se tient toujours à la gauche de ses favoris.

J'avais juré de poursuivre le brigand jusqu'à ce qu'enfin ma balle ou mon couteau en eût fait justice,

et cette fois sans délai, sans hésitation. Je n'ai plus eu la chance de le rencontrer. Aujourd'hui pourtant je puis marquer une entaille à la crosse de mon fusil, puisque cet homme dangereux est mort.

Si vous me demandez ce que je fais à présent, il faudra bien vous avouer que j'ai cédé aux instances de mes amis. J'ai planté ma tente au bord du bluff, là-bas.

Par moments je me sens aussi dans les membres une furieuse démangeaison de reprendre le fusil et le tomahawk. Souvent j'abandonne l'habitation, je vais passer un mois ou deux dans les savanes et les woodlands. On y respire un air plus pur que celui du pétrole! Je chasse le buffle, je me défends contre les Indiens, et plus d'un est d'avis que le vieux chasseur n'a point encore oublié son métier.

Mes chasses préférées se trouvent entre Longs-Peak et le Peak espagnol. Là on me connaît sous le nom que vous avez salué tout à l'heure: l'homme du Colorado, *Colorado Man*.

Voilà mon histoire, Messieurs. Je dois vous dire de plus que, si l'incendie a causé de grands dommages, les vaillants exploiteurs ne se sont point découragés. Au bout de quelques jours on parvint à arrêter complètement le feu et à faire baisser le jet de pétrole. Si l'un de vous se donnait le plaisir d'une petite ascension sur le *coteau*, il y trouverait encore une exploitation florissante et une excellente famille qui serait enchantée de l'héberger. Il jouirait là-haut de tout le confortable imaginable; il pourrait même

se délasser, le soir, en jouant aux cartes avec ses hôtes. Seulement qu'il ne parle jamais du brelan : un honnête homme ne doit pas savoir jouer au *three carde monte!*

L'ANAIA DU BRIGAND

SOUVENIRS DU SAHARA



I

DJEZZAR-BEY

L'Afrique !

Salut à toi, ô terre mystérieuse ! Je veux parcourir tes déserts sur le coursier que Dieu a créé pour eux ; je veux dévorer l'espace sous ton ciel ardent, voir tes mirages étranges, entendre frémir les longues feuilles de tes palmiers, me reposer dans tes oasis, y rêver à ton avenir, y pleurer ton présent, m'y souvenir de ton glorieux passé.

Je te salue, ô terre du soleil et des brûlantes passions, terre des créations gigantesques ! Combien ai-je songé à toi, dans mon froid pays du Nord !

Je veux éprouver ta chaleur ; tes merveilleuses

traditions m'enchantent; le vent de ton désert m'appelle ; ce que tu renfermes de grand m'attire. Tous les restes des productions colossales des premiers âges du monde se retrouvent dans ton sein. Les anciens cataclysmes ont roulé des roches énormes dans tes plaines; sous les flots de tes fleuves nage l'hippopotame puissant; les pas de l'éléphant ou du rhinocéros font trembler tes forêts; au milieu du limon de tes eaux se vautre le crocodile ; le lion dort à l'ombre de tes piquants mimosas.

Ah ! il y a longtemps que mon imagination rêve de toi, terre africaine ! De loin elle croyait entendre le fusil du colon, la flèche sifflante du Hottentot et du Cafre; elle voyait se dessiner de noirs visages, des formes athlétiques; puis quels désolants tableaux se déroulaient devant elle ! ces files d'esclaves, ces chaînes agitées avec désespoir, ces malheureux entassés dans les vaisseaux des traitants de chair humaine ! Je fermais les yeux alors, comme pour changer l'objectif, et aussitôt passaient les caravanes pesamment chargées, ou bien j'apercevais les douars isolés du milieu desquels s'élevaient les chants sauvages des *hairi*.

Du haut des minarets le muezzin conviait à la prière; le sable poussé par le simoun bruissait au seuil du désert... Au bord du bir lointain je voyais s'agenouiller le chameau, tandis que le mahométan fervent, les yeux tournés vers l'Orient et la Dachellab, redisait sa pieuse oraison : *Lubbekka Allah houmey!* « Me voici, ô mon Dieu ! »

Je te salue enfin, ô terre de mes désirs, en apercevant aujourd'hui se dessiner tes montagnes, en respirant ton air, en savourant tes parfums.

Je connais tes langues diverses, mais à qui les parlerai-je? personne ne vient à ma rencontre, aucun visage ne me sourit à l'arrivée, nulle main ne se tend vers la mienne. Tes palmiers, qui s'inclinent là-bas au-dessus de la plage, et les sommets resplendissants de tes montagnes semblent seuls me dire : Étranger, sois le bienvenu !

Telles étaient mes pensées en abordant les côtes africaines. J'avais déjà beaucoup voyagé; j'avais chassé l'émou et le kanguroo en Australie, le tigre au Bengale, le grizzly et le bison dans les savanes de l'Amérique. Là, pendant mes dernières chasses, j'avais rencontré, dans le Far-West, un homme tout aussi affamé que moi d'aventures et de voyages. Après avoir affronté seul tous les périls de *la terre sombre et sanglante,* il s'était fait mon inséparable compagnon, il avait partagé pendant plusieurs mois ma vie errante. Sir Émery était un Anglais de la vieille roche : fier, noble, sérieux, froid, sobre de paroles, audacieux, entreprenant jusqu'à la témérité, lutteur incomparable, bretteur habile, tireur d'une justesse merveilleuse, cachant sous une apparence rude et compassée un cœur capable de grands dévouements, quand une fois il vous jugeait digne de son amitié.

A côté de ses nombreuses qualités, le bon sir Émery nourrissait quelques petits défauts. Il avait

de ces originalités de caractère qui ne manquent point chez les Anglais et qui souvent éloignent au premier abord; mais je ne m'effrayais pas de ces misères; nous en riions même de bon cœur, lui et moi, après chaque contestation. Nous nous étions connus et liés d'amitié à la Nouvelle-Orléans. Quand le moment de la séparation était venu, il m'avait fait promettre de nous réunir le plus tôt possible. Alger fut choisi comme lieu de rendez-vous.

Ce choix s'appuyait sur plusieurs raisons. Mon brave Anglais, je l'ai dit, aimait autant que moi à courir le monde. Il connaissait déjà l'Afrique, mais seulement le sud jusqu'à la ville du Cap, et le nord jusqu'au Gharb, comme disent les Arabes pour désigner les côtes qui s'échelonnent du Maroc à Tripoli. Il désirait s'enfoncer plus avant dans l'intérieur; il voulait parcourir le Sahara et le Soudan, puis rentrer en pays plus civilisé par le Darfour et le Cordofan; après quoi il suivrait le cours du Nil.

Sir Émery Bothwell avait un parent à Alger, qu'il visitait de temps en temps; il devait à ces fréquents séjours une connaissance assez complète de la langue arabe. Cet oncle du côté maternel était un Français, chef d'une importante maison de commerce, laquelle traitait surtout avec le Soudan. Nous appellerons ce négociant M. Latréaumont.

Quant à moi, dès le temps de mes premières études je m'étais senti un particulier attrait pour la langue arabe; je m'y perfectionnai pendant un voyage en Égypte. Lorsque nous nous rencontrâmes,

Émery et moi, au milieu des plaines américaines, nous prîmes plaisir à nous exercer dans la langue du désert. Je venais d'éprouver mon savoir avec quelques Arabes sur le vapeur des messageries impériales françaises *le Vulcain,* pendant le trajet de Marseille à Alger ; il me semblait que je ne parlais pas trop mal leur idiome.

Ce qui nous attirait encore vers l'Afrique, c'est que cette partie du monde renferme beaucoup de provinces inexplorées, présente des énigmes indéchiffrées, offre des périls presque insurmontables... Nous étions curieux de connaître la chasse au jaguar, d'éprouver nos armes contre le lion et la panthère. Les lauriers de Jules Gérard empêchaient Émery de dormir ; il lui fallait absolument un trophée composé de mufles, de griffes et de crinières. Cette envie le poursuivait comme un cauchemar.

Un an s'était écoulé depuis que nous nous étions séparés à la Nouvelle-Orléans. Je savais que mon fidèle compagnon m'attendait avec impatience. Je lui avais annoncé mon arrivée sur le *Vulcain,* et je me sentais fort désappointé de ne reconnaître aucun visage ami dans cette foule bigarrée qui encombrait le quai de débarquement.

Alger est bâti à l'ouest d'un golfe formant la demi-lune ; la ville se présente de front aux arrivants ; son aspect impressionne singulièrement : on dirait un gigantesque fantôme dont la blancheur éblouit. Ses maisons sans toit ni fenêtres ; ses murs,

couleur de craie, ressemblent à des blocs de calcaire, à une carrière de gypse et parfois à un glacier étincelant. Ses constructions grimpent et s'entassent sur les flancs d'une verdoyante montagne, au sommet de laquelle se dressent les bastions de la forteresse principale. Le fort Mersa-Eddouben et d'autres bâtiments militaires se groupent au pied du grand fort, appelé alors le fort Impérial; sur le quai, je voyais s'agiter des groupes d'Arabes en burnous blancs, des nègres et des négresses vêtus d'étoffes aux nuances éclatantes, des Maures et des Juifs en costume turc... Quelques femmes, voilées des pieds à la tête, passaient comme des ombres; des Européens, des militaires français de tous grades ajoutaient à la variété des types et des costumes.

Je fis porter mes malles à l'hôtel de Paris, rue Bab-el-Qued. Après avoir donné quelques soins à ma toilette et déjeuné de bon appétit, je cherchai la rue Bab-Azoun, où demeurait M. Latréaumont.

Arrivé chez l'honorable négociant, je présentai ma carte, qu'un domestique alla porter; aussitôt le maître de la maison s'avança jusqu'au seuil de son cabinet pour m'accueillir de la façon la plus aimable.

« Soyez le bienvenu, Monsieur, me dit-il; je ne vous recevrai point ici; venez avec moi, je veux vous présenter tout de suite à ma femme et à ma fille. Nous vous attendions depuis longtemps, dans une douloureuse anxiété. »

Ces derniers mots m'étonnèrent. Pourquoi attendait-on un étranger tel que moi dans une douloureuse anxiété ?

Latréaumont était un petit homme d'une prodigieuse vivacité ; il se trouva en haut de son escalier de marbre avant que j'eusse grimpé la moitié des marches. La maison du négociant servait naguère de palais à un riche musulman ; pour l'approprier aux usages européens, on avait mêlé l'architecture française à l'architecture arabe, ce qui produisait un singulier coup d'œil.

Nous traversâmes un salon somptueusement meublé; puis M. Latréaumont me fit entrer dans une pièce moins élégante, où se tenait la famille quand il n'y avait pas réception.

Cette intime faveur me prouva que j'étais vraiment attendu et regardé autrement qu'un étranger: Mme Latréaumont, assise sur un pouff, tenait à la main un roman broché ; sa robe de soie noire accusait une coupe toute française. Sa fille, au contraire, à demi couchée sur un sofa, portait le costume si commode, si seyant, des riches Algériennes : large pantalon de soie blanche, d'où sortaient les pieds nus, dont les doigts jouaient dans une mignonne babouche de velours bleu; chemisette de mousseline transparente, au tissu de laquelle se mêlaient des fils d'or et d'argent; gilet de velours ouvert et brodé d'or avec des boutons en sequins. Les cheveux de la jeune fille, négligemment tressés avec un cordon de perles, descendaient sur le cou ;

ils étaient enveloppés derrière la tête dans un foulard bleu et rose.

Les deux dames se levèrent promptement à mon approche; elles parurent contrariées de ce que M. Latréaumont m'introduisait chez elles sans les prévenir; mais, aussitôt qu'il eut prononcé mon nom, leur visage changea d'expression. La mère me tendit la main en s'écriant :

« Ah! Monsieur, que je suis heureuse de vous voir enfin! Nous vous désirions avec une mortelle impatience... Maintenant nous voilà tranquilles; vous irez rejoindre ce brave Bothwell, vous nous ramènerez notre pauvre René.

— Certes, Madame, repris-je un peu abasourdi, je voudrais faire tout ce qui peut vous être agréable, mais j'ai hâte de savoir ce dont il s'agit. Quel est donc ce M. René? où est-il? où est Bothwell? J'espérais trouver ce dernier à mon arrivée, et...

— Mais vous ne connaissez donc pas notre malheur? Toute la ville en parle...

— Blanche, tu oublies que monsieur quitte à l'instant le vapeur, interrompit le négociant.

— C'est vrai, vous ne pouvez rien savoir encore. Asseyez-vous, Monsieur. Claire, as-tu salué notre hôte? »

La jeune fille s'inclina gravement; je m'assis près de la mère. Je regardais ces trois personnages de tous mes yeux, ne comprenant pas un mot à leur singulier accueil.

« Nous sommes dans une situation qui nous dis-

pense de toute cérémonie, commença M. Latréaumont. Émery nous a beaucoup parlé de vous, et d'une manière qui nous inspire une grande confiance...

— Oui, Monsieur, se hâta d'ajouter Mme Latréaumont, une confiance pleine et entière; vous avez accompagné notre neveu dans les expéditions les plus hardies, vous ne repousserez pas notre prière... »

Malgré l'air suppliant de ces excellentes gens, je ne pouvais que difficilement m'empêcher de rire, à cause de la vivacité avec laquelle ils s'exprimaient sans parvenir à être clairs. De plus en plus intrigué, je les interrompis en m'écriant :

« Mesdames, et vous, Monsieur, soyez persuadé de mon entière bonne volonté à vous servir; mais, je vous en conjure, dites-moi vite ce que vous attendez de moi.

— Ah! nous espérions cette réponse, d'après ce que Bothwell nous avait appris. Du reste, vous nous excuserez, car nous vous parlons suivant les instructions de notre neveu; en partant, il nous a assurés que nous pouvions attendre de vous ce grand service...

— Tout ce qui est en mon pouvoir, je le ferai certainement; mais je...

— Merci, merci mille fois, Monsieur!... Nous sommes au milieu d'un grand chagrin : un horrible malheur vient de nous frapper.

— Oui, Monsieur, un malheur terrible! » ajouta

Mme Latréaumont en interrompant son mari, et de grosses larmes coulaient sur ses joues.

Mlle Claire prit son mouchoir parfumé pour étouffer ses sanglots.

« Je vous en supplie, parlez donc! m'écriai-je de nouveau, tout ému.

— Non, je ne saurais raconter cet horrible événement; monsieur Latréaumont, racontez notre malheur à monsieur!...

— Eh bien! écoutez-moi. Vous connaissez les Imoschah, reprit mon hôte avec sa vivacité méridionale. Mais non, vous ne pouvez les connaître, vous arrivez dans ce pays. Je vous dirai donc que les Imoschah, ou Touareg, sont des hommes féroces; la route d'Aïn-Salah, Ahir, Djenneh et Sakatou, par laquelle j'envoie mes marchandises dans le Soudan, traverse les terres de cette farouche peuplade. Seule à Alger ma maison fait le commerce directement avec Tombouctou, Pullo, Maursa, le Bornou et le Wadaï. Nous sommes obligés pour cela de quitter les routes fréquentées, les retrouvant seulement à Aïn-Salah, à Ghadamès et à Ghat... Ces relations d'affaires sont extrêmement périlleuses; j'ai éprouvé souvent de grandes pertes dans les voyages, mais nous n'avions pas idée d'un malheur semblable à celui qui vient d'arriver à notre dernière *kaffila*[1].

— Vos hommes ont été assaillis par les Touareg?

— Oui, Monsieur, la *goum* (autrement dit une asso-

[1] Caravane.

ciation des plus affreux brigands) est tombée sur nos gens, les a massacrés, pillés, faits prisonniers. L'un d'eux, laissé pour mort, s'est échappé; nous avons appris par lui l'horrible catastrophe.

— Votre honorable maison s'en relèvera bientôt, Monsieur, je n'en doute point.

— Ma maison de commerce, oui; mais notre famille, jamais! La perte d'argent peut paraître cruelle, elle ne compte pas auprès de celle de mon fils. Oui, Monsieur, notre cher René, notre fils unique, se trouvait dans la kaffila et n'est point revenu.»

A ces mots, tout le monde éclata en sanglots; Latréaumont ne put achever; il cacha sa tête dans ses mains. Je laissai un peu se calmer l'explosion de douleur, puis je demandai :

« N'avez-vous aucune nouvelle de lui? le croyez-vous enveloppé dans le massacre? Les Touareg ne l'auraient-ils pas plutôt gardé comme otage?

— Il vit, Monsieur, il vit.

— Vous en êtes sûr? on ne vous a point trompé?

— Non, nous avons reçu de ses nouvelles; le chef de la goum nous a dépêché un Touareg pour demander une rançon.

— Vous vous êtes décidé à la payer?

— Hélas! il le fallait bien.

— En quoi consiste-t-elle?

— En marchandises, que j'ai expédiées à l'oasis Melrir.

— Et votre fils?

— Il n'est pas revenu. Les scélérats m'ont fait redemander une nouvelle rançon.

— Vous l'avez encore donnée?

— Oui.

— Après?

— Hélas! je ne sais ce qui s'est passé; quand le second envoyé s'est présenté, Bothwell était ici, il y a environ dix mois.

— Dix mois! Je croyais que sir Émery ne devait venir en Afrique qu'après un séjour assez long chez lui.

— Il n'est pas resté longtemps en Angleterre; l'amour des voyages le pousse sans cesse dehors. Il est arrivé ici juste à temps.

— Ah! je comprends; mon ami, fatigué sans doute des lenteurs de la police, aura voulu se charger de l'expédition. Il est parti, comme il dit, en *verrytabler Englishman*.

— Oui, Monsieur.

— Quel était son plan?

— Il a laissé les marchandises prendre les devants, se réservant de suivre en secret les conducteurs.

— Il est toujours téméraire. Avait-il une escorte?

— Un guide et quelques serviteurs arabes.

— Quelle route devaient suivre vos marchandises?

— Celle de l'oasis Lok.

— Et en quoi consistait votre envoi?

— En burnous tout confectionnés, en écharpes

pour turbans, en fusils, couteaux, couvertures, souliers arabes, ustensiles en usage dans les tentes, etc.

— D'après cette énumération, il paraît que la goum cherche à se bien monter sans avoir la moindre intention de vous rendre votre fils, je le crains fort. Tromper un giaour n'est point un péché aux yeux de ces gens, au contraire. Il aurait fallu exiger des garanties. J'avoue que c'était assez difficile. Mais Émery a dû faire marquer les objets livrés ?

— Oui ; vous devinez cela ?

— Eh ! n'avons-nous pas vécu tous deux en Amérique ? Nous connaissons les dangers des savanes, les ruses de leurs habitants, les roueries de ces sauvages auxquels on se plaît à attribuer l'innocence de l'âge d'or. Au milieu de ces périls, l'esprit s'aiguise pour les précautions ou la défense. Or les peuplades du Sahara doivent, au fond, ressembler à celles des prairies américaines ; l'homme primitif est partout le même ; on peut le traiter identiquement. De quel signe Émery s'est-il servi ?

— Des initiales de mon nom, André Latréaumont : A. L. D'après le conseil de mon neveu, ces lettres ont été imprimées avec un fer chaud sur la crosse des fusils, brodées au coin des burnous, des turbans, etc., marquées à grands points au bord des couvertures de chameau ou de cheval..

— Alors il est facile de reconnaître les brigands ; mais que devient mon ami Bothwell ?

— Il poursuit la goum et cherche à délivrer mon fils. J'ai reçu un mot de lui il y a quinze jours ; sa lettre vous concerne ; c'est pourquoi, Monsieur, nous vous désirions si vivement et vous attendions avec une telle impatience.

— Émery ne demande-t-il pas que je le rejoigne ?

— Si, au contraire ; voyez vous-même ce billet ; il l'écrivait lors de son passage à Zinder. »

Le papier était sur la table ; la famille l'avait lu et relu bien des fois en m'attendant. Il me parut fort laconique. Bothwell avouait l'inutilité de ses démarches jusqu'à l'époque d'où il datait sa lettre, mais il ne perdait pas courage et me pressait d'aller le seconder. Où m'attendait-il ? C'est ce qui n'était point indiqué. Je m'en étonnai d'abord, connaissant l'esprit pratique et précis de l'Anglais.

« Qui vous a remis cette lettre ? demandai-je.

— Un Arabe de la tribu des Koubabich ; il a ordre de vous servir de guide près de mon neveu.

— Où est-il ?

— Ici, à la maison ; faut-il le faire venir ?

— Certainement. »

Au fond de ma pensée, tout en regrettant le malheur de mes hôtes, je m'estimai fort chanceux ; car à peine avais-je mis le pied sur le sol africain, que je trouvais l'occasion d'un très intéressant voyage, d'une expédition aussi aventureuse que je pouvais la souhaiter. Latréaumont sonna pour demander l'Arabe ; nous gardâmes tous le silence en l'attendant ; les deux femmes continuaient à pleurer ;

le négociant semblait absorbé par ses réflexions ; je crus devoir respecter leur chagrin à tous les trois.

Pendant mon séjour en Égypte j'avais poussé jusqu'à Siout, Dakhel, Khardjeeh et Soleb ; je m'étais même arrêté quelque temps à l'oasis de Selimé, où j'avais eu affaire avec quelques Koubabich, gens fort braves et fort intelligents. Je n'étais pas fâché de retrouver un homme de cette race comme guide de mon expédition. Le Koubabich entra.

En général, les Arabes sont de petite taille et très maigres ; cet homme, proportion gardée, me parut un colosse. Il était si grand, si fort, si bien membré, que je réprimai avec peine une exclamation de surprise. La barbe de ce géant, les armes de toutes sortes passées dans sa ceinture, lui donnaient un aspect effrayant. A première vue, je ne pouvais désirer un guide plus martial ; il était capable de mettre en fuite la goum entière d'un seul froncement des sourcils ; du moins il en avait l'air...

Croisant les bras sur sa poitrine, le Koubabich s'inclina jusqu'à terre en prononçant d'une voix de basse-taille la formule accoutumée :

« Salam aleikoum ! la paix soit avec toi !

— Marhaba ! sois le bienvenu ! répondis-je ; tu es de la vaillante tribu des Koubabich ? »

L'œil de l'Arabe brilla de fierté ; il reprit gravement :

« Les Koubabich sont les fils les plus renommés

du grand Abou-Zett-Sidi ; leur tribu comprend plus de vingt ferka, dont la plus brave est celle des En-Hourab, à laquelle j'appartiens.

— Les En-Hourab ! je les connais ; leur cheik est le sage Fadharalla-Ouelad-Salem. J'ai chevauché autrefois aux côtés de sa jument.

— Bien, sidi ! Je puis écouter ta voix, quoique tu sois un infidèle du misérable pays des Francs !

— Comment t'appelles-tu ?

— Mon nom est malaisé pour la langue de l'étranger... Je me nomme Hassan-ben-Aboul-Fedâ-ibn-Haukal-al-Vardi-Yousouf-ibn-Aboul-Foslan-ben-Ishak-al-Douli. »

J'eus de la peine à ne pas rire ; cet homme, comme beaucoup de ses compatriotes, tenait à joindre à son nom celui de tous ses ancêtres, tant pour honorer ceux-ci que dans l'idée de faire plus d'impression sur l'auditeur. Je poursuivis, gardant mon sérieux, afin de flatter mon futur conducteur :

« Hassan-ben-Aboul-Feda-ibn-Haukal-al-Vardi-Yousouf-ibn-Aboul-Foslan-ben-Ishak-al-Douli, la langue de l'étranger peut répéter ton nom. S'il l'écrivait, le tracé irait de Bengasi à Kachena. Cependant permets-moi de t'appeler seulement Hassan, car Mahomet a dit : « Ne prononce pas dix mots quand un seul suffit. »

— Mon oreille resterait fermée, sidi, si tu ne me nommais que Hassan. Ceux qui me connaissent

m'appellent Hassan-el-Kebir (Hassan le Grand); tu sauras que je suis le *Djezzar-bey*[1].

— Allah akbar! Dieu est grand! il connaît toutes ses créatures, mais pour moi je n'ai jamais entendu parler de Djezzar-bey l'Étrangleur. Qui donc t'a donné un pareil surnom?

— Je te l'ai dit, seigneur, tous ceux qui me connaissent.

— Et combien d'hommes as-tu étranglés déjà? »

L'Arabe baissa les yeux avec un certain embarras.

« Le désert tremble, la terre frémit quand Djezzar-bey apparaît!... Cependant son cœur est plein de douceur, de patience, de compassion... Il suit la loi du pieux Abou-Hanife, le guide du fidèle croyant, lequel a dit :

« Que ta main soit forte comme celle de la pan-
« thère, mais flexible comme le brin d'herbe des
« champs ! »

— Ainsi je puis me rassurer; ton nom n'effraye sans doute que les méchants? Je suis persuadé d'ailleurs que tu mérites d'être surnommé El-Kebir. »

Je respirais; ce farouche Étrangleur me semblait, au fond, le meilleur garçon du monde. Il est des réputations surfaites, au désert comme en pays civilisé.

« Oui, je mérite d'être appelé El-Kebir, répéta

[1] L'Étrangleur d'hommes.

l'Arabe. Vois, sidi, ce fusil, cette lance, ces pistolets, ce couteau, ce sabre à deux mains, devant le tranchant duquel le vaillant Oulad Sliman lui-même s'est enfui; toutes ces armes te disent qui je suis. Comment douterais-tu que j'aie mérité mon surnom? Sidi Émir, lui, ne me l'a jamais refusé.

— Qui est sidi Émir?

— Dieu te conserve l'intelligence! Comment! tu ne connais pas celui qui m'envoie vers toi? »

Le fils du désert avait pris le nom d'Émery pour le titre d'émir. Je réprimai un sourire et lui demandai :

« Où as-tu rencontré sidi Émir?

— J'étais à Bilma, cherchant une kaffila pour la guider. Tu sauras encore, sidi, que Hassan-el-Kebir est un *chabir*[1] très renommé. Il connaît tous les chemins du Sahara; aucun vestige, si faible qu'il soit, n'échappe à son œil perçant.

— En vérité, Hassan? »

L'Arabe me regarda d'un air superbe en disant :

« Sais-tu ce que c'est qu'un *hafizh?*

— C'est celui qui connaît tout le Coran par cœur.

— Tu es instruit et sage, quoique de la race des Francs. Eh bien, sidi, Hassan-ben-Aboul-Feda-ibn-Haukal-al-Vardi-Yousouf-ibn-Aboul-Foslan-ben-Ishak-al-Douli est un hafizh; il pourrait te réciter les cent quatorze *sourates* et les six mille six cent soixante-six *ayats* du Coran... Mais tu es un giaour!

[1] Guide de caravane.

Comment oses-tu douter de la parole d'un vrai croyant ?

— Hassan, puisque nous devons voyager ensemble, je te préviens tout de suite que je ne suis pas homme à me laisser injurier... Souviens-toi aussi qu'un chrétien n'est ni giaour ni un impie, quand même il n'obéirait point à la même loi que la tienne. Les docteurs les plus fameux de l'islam en conviennent. Tu as appris le Coran, mais as-tu lu l'*Ilm-teffir-el-Kouran*[1]? Si tu l'avais étudié, tu aurais vu que seuls les *parsi* et les idolâtres doivent être traités de giaours.

— Sidi, tu es savant comme un *softa*[2], mais tu serais plus sage encore si tu voulais croire à mes paroles.

— Je te croirai quand tu auras répondu à ma question : quelles oasis conduisent au *Rif*[3]?

— Aïn-es-Salah, Ghadamès, Ghat, Mourzouk, Andjela et Siout.

— Et vers le Soudan ?

— Aghadès et Aïr, Bilma, Dongola, Khartoum et Berber.

— Quelles sont les stations de la route du Kordofan au Caire ?

— Il faut aller de Lobéïd à Khartoum en traversant Koursi, Sauzour, Koamat et Tor-el-Nada ; le voyage dure dix jours. On peut prendre aussi de

[1] Commentaire du Coran.
[2] Étudiant en théologie musulmane.
[3] Côtes de Tripoli et d'Égypte.

Lobeïd à Debbé, par Bara, Kaymar, Djebel, Haroza, Vay et Ombelilla. Cette route demande huit jours de plus que la première, mais elle est meilleure.

— Combien faut-il de temps pour se rendre de Souakim à Berber?

— Douze jours, sidi; on passe près du fameux puits de Ronay et par les terres des pasteurs nubiens appelées Amaver, Kadenda, Omram. »

Hassan répondait sans broncher; son noir visage rayonnait de plaisir; il savourait la gloire d'un examen si brillamment soutenu.

« Je te crois, Hassan, lui dis-je avec conviction; tu es un excellent guide; raconte-moi maintenant tout ce qui concerne sidi Émir.

— Je l'ai rencontré tout près de Bilma; il me loua, me donna largement ce que je lui demandai; puis il m'envoya ici, afin d'y attendre un vaillant sidi étranger. Il m'a recommandé de t'amener vers lui dès que tu serais arrivé.

— Où dois-je rejoindre mon ami, le sidi Émir?

— A Bab-el-Ghoud, où cessent les sables mouvants et où commencent les roches du *sérir* [1]. As-tu jamais entendu parler des *djins* [2] du désert, sidi?

— Oui. Tu en as peur, Hassan?

— Peur! Hassan, le grand Hassan ne craint rien.

[1] Désert pierreux.

[2] Démons du désert.

Il ne redoute même pas le Chaïtan, ni les mauvais esprits; il sait comment on les met en fuite. Il récite la sourate *En Has* et la sourate *El falak*, qui dispersent les démons. Mais un chrétien comme toi ne peut réciter aucune sourate; les djins te dévoreront si tu mets le pied dans le sérir où ils habitent.

— En ce cas, sidi Émery a dû être dévoré à Bab-el-Ghoud. »

Notre homme parut assez embarrassé; il réfléchit un peu et puis s'écria résolument :

« Non, j'ai prié pour lui.

— Pour un infidèle! Allons, Hassan, je vois que tu as un bon cœur; prie pour moi aussi et sois tranquille... Nous partirons demain, dès le lever du soleil.

— Allah akbar! sidi, Dieu est grand; il sait tout et peut tout; l'homme doit lui obéir. Jamais un voyage entrepris à l'aurore ne sera heureux. L'heure du départ doit être trois heures après midi, ou vers le moment de la sainte *Assr*, deux heures avant le crépuscule.

— Tu oublies, Hassan, que ces heures sont prescrites pour les caravanes; le voyageur isolé peut partir quand bon lui semble.

— Sidi, tu es vraiment un grand et sage *fahi*[1]. Je déplore l'heure qui t'a donné pour père un Franc et pour mère une chrétienne, car tu aurais pu certainement devenir un très grand fahi!... Tu sais non seulement le Coran, mais l'Ilm-teffir-el-Kouran. Je

[1] Docteur de la loi.

t'obéirai et te conduirai fidèlement partout où tu voudras.

— Tu as un cheval, ou un mulet, ou un chameau ?

— Je n'ai rien du tout, sidi ! J'avais deux *djemmels*[1], mais l'un a péri dans le *tahama*[2]; l'autre était si épuisé quand je suis arrivé ici, que j'ai dû le vendre.

— Eh bien, nous prendrons des montures aux relais de poste jusqu'à Batna. Je crois que nous en trouverons aussi sur la Djebel-bou-Rézal, pour traverser les dix-huit oasis du Ziban ; à Biskra nous nous procurerons d'excellents chameaux de selle. Prépare-toi donc afin de ne pas me faire attendre demain matin. J'espère que tu me prouveras ta bravoure d'ici à Bab-el-Ghoud, et que je pourrai te donner sans hésitation le nom de Hassan-el-Kebir !

— O sidi, ne crois pas que j'aie un cœur de lièvre. Non, non ! Je ne crains ni le simoun ni le lion du désert. Je sais prendre l'*assaleh*[3]; je chasse l'autruche, la gazelle et le gnou ; je tue la panthère et le scorpion. Tu ne saurais me refuser le nom que chacun me donne. A présent, la paix soit avec toi ; salam ! »

Hassan se retira, et mes hôtes se confondirent en remerciements ; ils étaient heureux de me voir résolu à partir dès le lendemain. M. et Mme La-

[1] Chameaux.

[2] Plat désert.

[3] Serpent très dangereux.

tréaumont insistèrent pour faire prendre mes effets à l'hôtel de Paris et me firent préparer une magnifique chambre.

J'allais entrer chez moi pour me reposer, quand on annonça l'arrivée d'un Arabe du désert : un nouvel envoyé de la *goum* sans doute. Cet homme fut introduit. Grand, maigre, presque diaphane, le nouveau venu s'enveloppait dans un vieux burnous dont le capuchon était frangé par l'usure ; ses jambes, nues et noires, portaient la trace d'une route poudreuse ; tout annonçait en lui un vrai fils du désert : misérable, déguenillé, mais nerveux, fort comme un cheval de trait, rompu aux fatigues, aux privations de toutes sortes.

Sal... aleik!... murmura-t-il en abrégeant dédaigneusement la formule du salut.

Il ne s'inclina point et fit retentir les dalles sous la lourde crosse de son fusil, sans s'inquiéter de l'effroi qu'il causait à la maîtresse de la maison. Son œil vif et noir allait de l'un à l'autre avec une insolente hardiesse.

Il ne prenait pas la peine de dissimuler le mépris que professe tout vrai croyant pour les infidèles.

« Parlez-lui, Monsieur, me dit Latréaumont, c'est encore un Touareg envoyé par la goum.

— Sal... al!... » repris-je, abrégeant autant que possible le salut, car je savais que les Bédouins témoignent ainsi le plus ou moins de considération accordée à l'interlocuteur.

« Que me veux-tu ?

— Ce n'est pas à toi que je m'adresse.

— Je suis chargé de répondre; parle.

— Non!

— Alors va-t'en! »

Je tournai brusquement le dos; mes hôtes firent mine de sortir avec moi par l'autre porte.

« Sidi! » cria alors le Touareg.

Je continuai à marcher.

« Sidi! » répéta-t-il plus fort.

Je tournai un peu la tête.

« Qu'est-ce? demandai-je.

— Je te parlerai.

— Fais-le poliment, ou bien on te chasse dans la rue; tu m'entends? Comment t'appelles-tu?

— Mamoud-ben-Moustafa-abd-Ibraïm-Yacoub-ibn-Bachar.

— Ton nom est plus long que ton salut. Votre prophète, le grand Mohamed-ibn-Abdalah-el-Achemy, n'a-t-il pas dit : « Sois poli, même avec « l'incroyant et l'ennemi de ton peuple, afin de lui « apprendre à respecter la foi et à honorer la sainte « Kaba. » Tu es un Touareg?

— Un Touareg et un Imochar.

— De quelle tribu?

— Hedjahn-bey, l'*Égorgeur des caravanes*, ne permet point à ses guerriers de nommer leur tribu devant un Franc. »

Je ne pus réprimer un mouvement de terreur. Ainsi René Latréaumont était prisonnier du fameux

Hedjahn-bey; la chose me semblait plus grave, plus périlleuse que je l'avais cru d'abord.

On parlait de ce chef touareg comme d'un brigand des plus féroces, la bête noire des caravanes, l'épouvante de la contrée. Personne ne connaissait son origine ou sa tribu, mais une vaste étendue du désert lui servait de domaine; des steppes algériens jusqu'au delà du Soudan, des oasis égyptiennes jusqu'à Vadan et Valada, dans l'ouest du Sahara, son nom causait une frayeur presque superstitieuse. Il se montrait tantôt ici, tantôt là, arrivant à l'improviste, puis disparaissant soudain comme il était venu, marquant son passage par le sang, les meurtres, les ruines. Il avait probablement un lieu de retraite, ou plutôt plusieurs repaires, disséminés dans le Sahara. Ses émissaires étaient nombreux; ils l'avertissaient de l'itinéraire des caravanes, qui échappaient rarement à ses coups de main. Quant à sa personne, on ne la connaissait point; nul ne pouvait donner son signalement. Je crus prudent de ne pas laisser voir au Touareg que j'étais renseigné sur son capitaine.

« Hedjahn-bey, demandai-je, quel est cet homme?

— Quoi! tu ne connais pas l'*Égorgeur des caravanes*? Ton oreille est fermée si tu n'as pas encore entendu parler de lui. Il est le roi du désert. Sa fureur est terrible, sa haine inexorable, sa main invincible dans le combat.

— Tu crois cela? Je sais, moi, qu'un Franc ne

tremblerait pas devant ton chef, ni à la rencontre de sa goum, s'il avait de bonnes armes. Pourquoi Hedjahn-bey retient-il prisonnier le fils de cette maison? Ne lui a-t-on pas envoyé la rançon qu'il exigeait ?

— Le désert est grand, beaucoup d'hommes obéissent à Hedjahn-bey; il a besoin de nombreux vêtements pour les habiller; il lui faut beaucoup d'armes, beaucoup de tentes...

— Ton chef est un menteur à la langue fourchue comme celle de la vipère. Voyons, pourquoi t'a-t-il envoyé ici?

— Pour qu'on nous donne des burnous, des souliers, de la poudre, des armes, des pieux, de la toile, des cordes.

— On vous a donné déjà deux fois ce que vous demandiez... Tu n'auras ni un grain de poudre ni un fil d'étoffe.

— Alors le prisonnier mourra.

— Il n'en mourrait pas moins quand même on satisferait à toutes vos exigences.

— Notre chef est généreux lorsqu'on y met le prix.

— Enfin combien demande-t-il encore de marchandises ?

— Autant qu'on lui en a déjà envoyé.

— C'est trop. Avais-tu l'ordre de rapporter toi-même tous ces objets ?

— Non; qu'on les expédie comme on l'a déjà fait.

— Où ?

— A Bab-el-Ghoud. »

C'était là qu'Émery m'attendait; y avait-il rencontre fortuite? ou l'Anglais savait-il que les voleurs s'y trouveraient?

« Si nous conduisons les marchandises à Bab-el-Ghoud, nous remettra-t-on aussitôt le prisonnier?

— Oui.

— Dis-tu la vérité?

— Je ne mens pas.

— Vous avez menti deux fois déjà; jure donc que tu dis vrai.

— Je le jure.

— Sur l'âme de ton père?

— Sur... l'âme... de mon père! » murmura l'Arabe en hésitant.

« Et par la barbe du Prophète? »

Il parut contrarié et reprit brusquement :

« J'ai juré, c'est assez.

— Tu as juré par l'âme de ton père, qui ne vaut pas mieux que la tienne; des deux on ne ferait pas grand'chose de bon; jure par la barbe du Prophète cela sera plus sûr.

— Non.

— Alors tu mens... Prends garde, car tu ne reverras pas les étoiles du désert. »

Les yeux du Touareg brillèrent comme des charbons ardents.

« Sache, infidèle, s'écria-t-il, que tu conduis par ton imprudence l'âme du prisonnier dans la *Dje-*

henna[1]; car si je ne suis pas rentré dans le temps convenu, Hedjahn-bey égorgera le fils du marchand; cela, je te le jure par la barbe du Prophète.

— Et moi, je te jure par Jésus, fils de Marie, *Isa ben Marryam*, comme vous l'appelez, et qui est autrement grand que Mahomet; par Jésus, qui viendra à la fin du monde s'asseoir sur la mosquée des Ommiades à Damas, pour juger toutes les créatures de la terre, de l'air et des eaux; oui, je te jure que s'il arrivait malheur au prisonnier, les os de toute la goum ne tarderaient pas à blanchir au soleil du désert! »

Je voulais effrayer cet homme; mais il renversa dédaigneusement la tête en arrière et gratta le poil de sa barbe avec les ongles de sa main droite, ce qui chez les Bédouins est un signe de profond mépris.

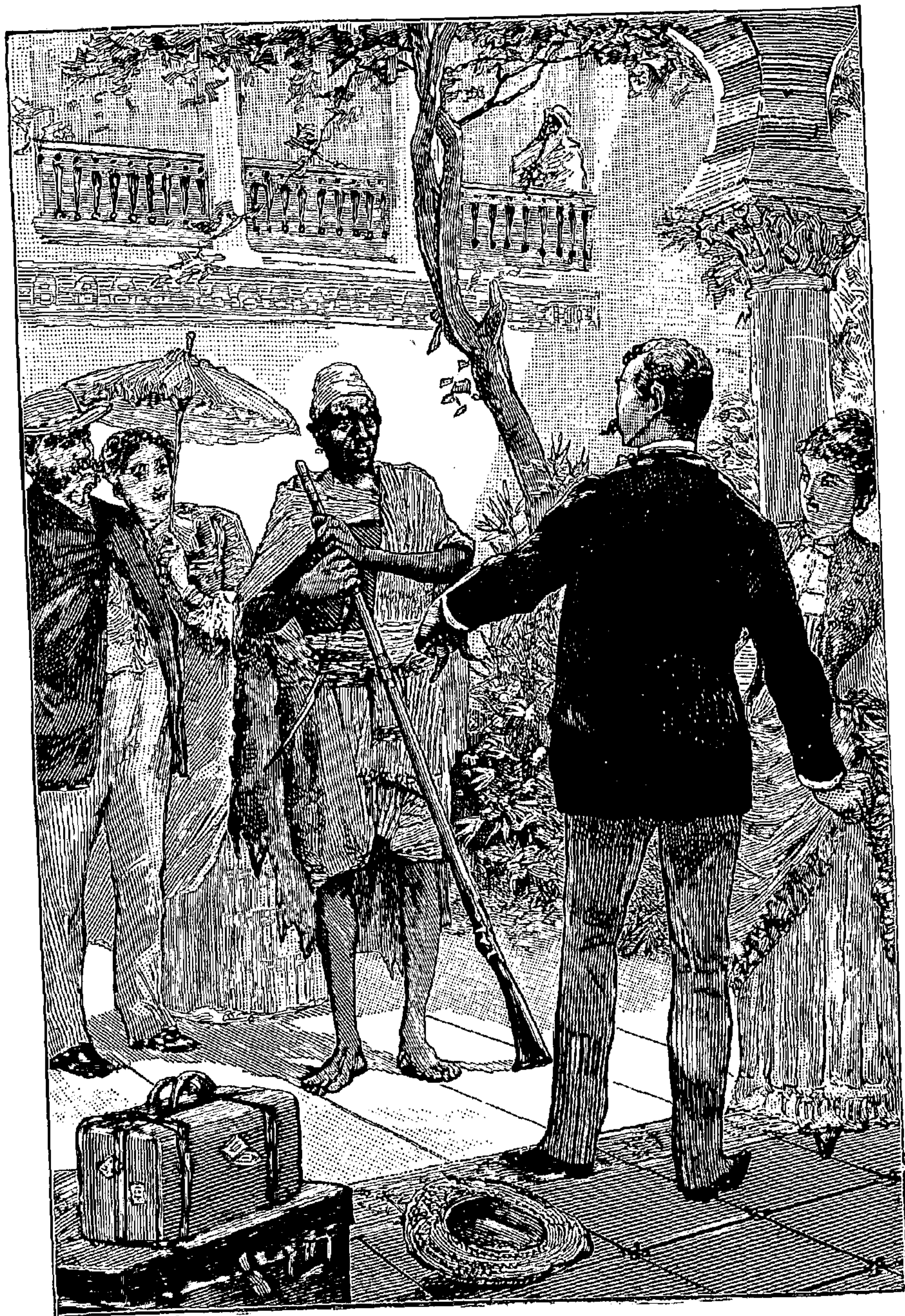
« On me donnera ce que je demande, dit-il. Deux fois je suis revenu, et personne n'a osé mettre la main sur l'envoyé de Hedjahn-bey. Cent hommes de ton espèce ne me feraient point peur, et mille hommes de ta force ne suffiraient pas pour disperser la goum, car vous êtes tous des giaours. »

Je le menaçai du poing.

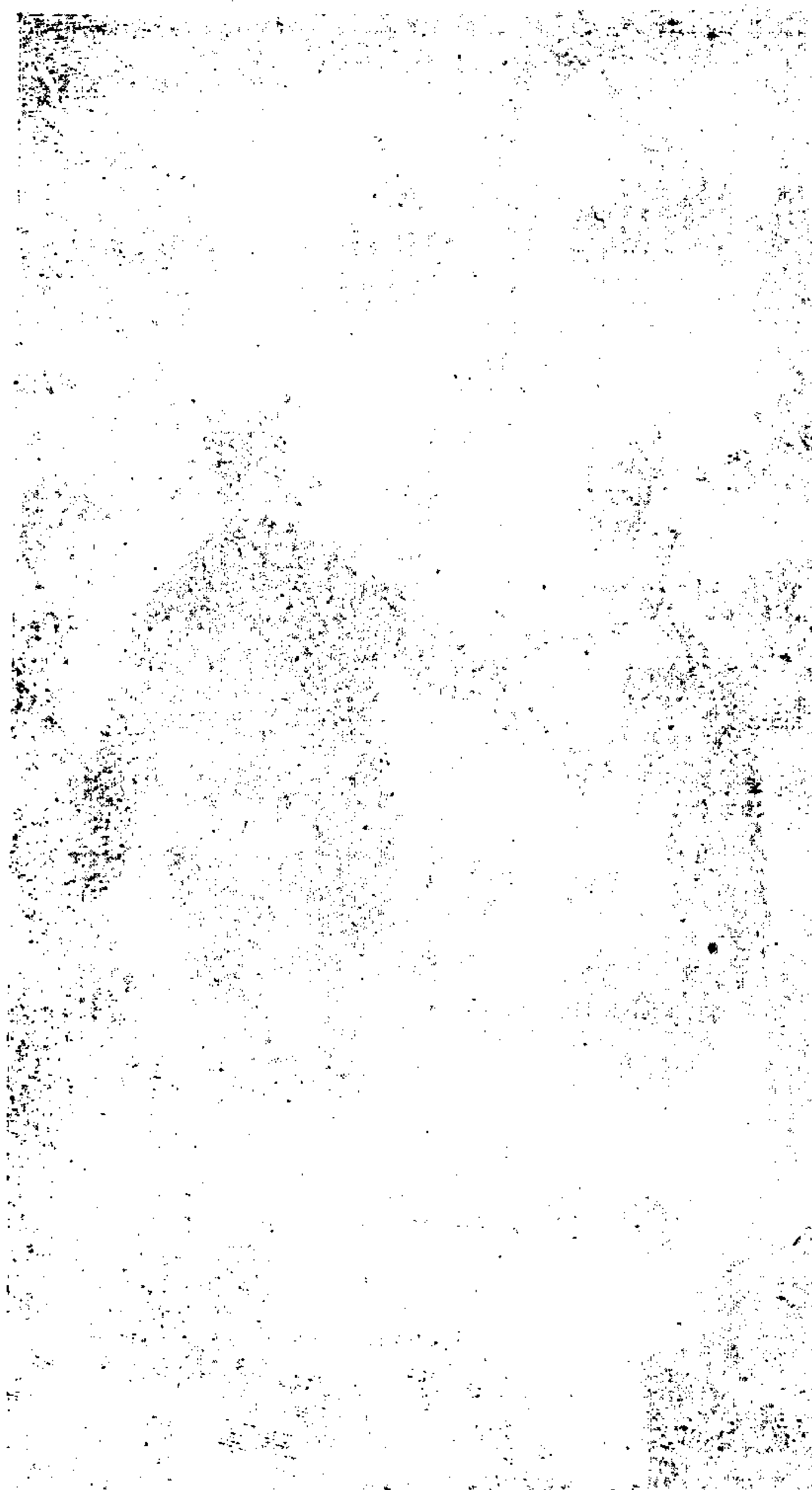
« Prends garde! » murmurai-je.

Il plaça son fusil à terre, étendit les bras, de chacune de ses manches sortit un couteau long de huit pouces au moins. Les Bédouins ne portent ordinairement avec eux qu'une seule de ces armes; les bri-

[1] Enfer.



« Tu mens, lui dis-je... Prends garde, car tu ne reverras pas les étoiles du désert. »



gands du désert en ont deux, qu'ils enfoncent en même temps dans le corps de leur adversaire, pendant qu'ils l'étreignent des deux bras. Je ne perdais pas un mouvement de ce dangereux visiteur.

« Rétracte ton injure! lui dis-je avec calme.

— Non! tu es un giaour! »

A l'instant mon poing s'abattit sur son front; il chancela étourdi et roula à terre.

On ne me surnommait pas pour rien, dans les prairies américaines, *Old Shatterhand*[1].

« Mon Dieu! criait Mme Latréaumont, vous avez tué cet homme!... Il est mort, tout à fait mort! »

Mlle Claire était presque évanouie sur le divan. M. Latréaumont, pâle comme la craie, me regardait avec une mine effarée.

« Ne vous tourmentez pas, Madame, murmurai-je, le drôle en reviendra, et promptement. Je n'ai pas eu l'intention de le tuer.

— Monsieur, vous êtes donc une espèce de Goliath; comment! d'un seul coup vous jetez cet homme en bas, murmurait le négociant tout ému; je lui aurais donné cent coups que je n'en serais pas venu à bout! »

Je le crois bien; le brave petit homme, avec sa main délicate, eût-il travaillé pendant un mois sur la tête du Touareg, ne lui aurait pas fait grand mal. Je repris :

[1] Main qui brise. (Voir *la Vengeance du Farmer.*)

« Il faudrait lier soigneusement ce brigand, puis avertir la police.

– Ah ! Monsieur, c'est grave !

— Certainement.

— Hélas ! ne serait-ce pas exposer notre pauvre René à une mort terrible ? Ce que vous venez de faire, Monsieur, me semble téméraire et je...

— Je vous expliquerai mon plan ; mais, je vous en prie, si vous avez confiance en moi, faites ce que je désire...

— Certainement, Monsieur, certainement. Je vais appeler les domestiques. »

Il sonna de telle façon, que tous les gens de la maison accoururent aussitôt. Je leur recommandai de lier le Touareg et de l'enfermer en lieu sûr.

« Puis vous irez avertir la police ! » ordonna M. Latréaumont, toujours épouvanté.

Tous les domestiques se précipitèrent avec la vivacité française, les uns tenant l'homme par les membres, les autres courant chercher des cordes ; enfin le Touareg fut solidement lié.

Un des gens de la maison était resté sur le seuil ; il ne s'agitait point comme les autres. Grand, fort, les épaules et le visage carrés, il portait assez mal le costume oriental. Remarquant combien ses camarades peinaient pour soulever leur fardeau, le vigoureux garçon les écarta de la main et chargea aisément le brigand sur son dos.

« Laissez-moi faire, *bé*tits nains ! » exclamait-il avec un accent germanique très prononcé.

Je le reconnus pour un compatriote; quand nous eûmes enfermé le Touareg, je lui demandai d'où il était, ce qu'il faisait en Algérie, etc.

Il m'apprit que plusieurs Allemands s'étaient établis dans la colonie française; lui-même avait une partie de sa famille à Dely-Ibrahim, près d'El-Biar, résidence des trappistes.

Ce brave homme paraissait de bonne volonté et prêt à toutes les besognes; avec l'agrément de mon hôte, je lui offris de m'accompagner dans le Sahara, ce qu'il accepta d'un air joyeux.

« Sais-tu monter à cheval? demandai-je.

— Je crois bien! j'ai fait partie de la légion étrangère et des chasseurs d'Afrique.

— Tu sais l'arabe?

— Assez pour me tirer d'affaire.

— Quel était ton état au pays?

— Menuisier, mais en courant le monde j'ai appris bien des choses deci delà.

— Allons, prépare-toi, je t'emmène.

— Merci, Monsieur; Hassan aux mille noms est du voyage, je pense?

— Oui.

— On tâchera de s'accommoder ensemble; c'est un assez brave homme pour un Arabe!

— Bien, sois ponctuel demain dès le matin! »

II

LE LION

Au sud de l'Atlas, du Gharian et des montagnes de Derna s'étend une contrée « vide et unie comme la main du mendiant », suivant l'expression d'un poète[1]. Enfermée entre la Méditerranée et le Sahara, entre les terres cultivées et le sol infructueux du désert, entre la civilisation et la barbarie, cette province africaine présente une suite de plateaux élevés, de crêtes chauves et stériles. On dirait que, de ce pays désolé, monte sans cesse vers Dieu une plainte, une prière à jamais repoussée.

Pas un arbre, pas une habitation humaine dans ce vaste horizon.

A peine, de temps en temps, les murs ébréchés d'un misérable caravansérail rassurent l'œil inquiet

[1] Frailigrath.

du voyageur. Partout darde un soleil de feu, dont les rayons dessèchent la chétive verdure de ce sol durci. En été, de pauvres Arabes poussent devant eux leurs troupeaux et portent leurs tentes de lieu en lieu, cherchant quelques pâturages pour leurs bêtes efflanquées. En hiver, l'affreuse solitude s'enveloppe d'un manteau de neige; la neige y tombe et tournoie sous le vent, malgré le voisinage du brûlant Sahara. Ils sont rares les voyageurs qui bravent cette mauvaise saison.

Tout fatigue l'œil quand on parcourt ces steppes d'Afrique... Du sable, des pierres, des rochers, et encore des rochers, des pierres, du sable, et encore du sable, on ne voit pas autre chose dans le cercle de l'horizon, pareil aux cercles infernaux. Le sol est couvert de débris de roches, de cailloux, de sable amoncelé et chassé par le vent du désert; il forme des amas mouvants qu'on nomme *ghouds* ou *dunes*. Ces dunes s'avancent lentement; elles envahissent le terrain, elles le couvrent de leur triste et monotone vêtement. Parfois les eaux stagnantes apparaissent au milieu de ce sable; elles restent au fond des chotts; leur surface a quelque chose de morne, de gris qui ne rappelle en rien les vagues bleues des lacs; ces eaux sont des bourbiers infects et sales. Pendant l'excessive chaleur de l'été, les chotts se dessèchent, laissant une croûte de sel dont le reflet brillant agit d'une façon très dangereuse sur les nerfs optiques.

Il y a eu autrefois de grandes forêts dans ces con-

trées, mais elles ont disparu; leur suppression dérange l'équilibre des pluies et de l'humidité nécessaire aux terrains. Les lits des rivières, des ruisseaux, des torrents, appelés *oued* ou *vadi*, n'offrent dans la saison chaude que l'aspect de crevasses desséchées, de gorges arides. Ils se remplissent soudain pendant les pluies, se transforment en cascades, en masses d'eau énormes, dévastent une étendue considérable et roulent avec les fragments des rochers qu'ils ont brisés. A l'approche de ce fléau, le Bédouin s'enfuit; il récite les quatre-vingt-dix-neuf invocations de son chapelet, et ne s'interrompt que pour crier autour de lui ces mots sinistres : « Fuyez! fuyez! voici le vadi! »

Arrosés par ces inondations passagères et par l'eau croupissante au fond du chott, quelques terrains sont propices au développement des arbrisseaux épineux, des mimosas aux dards aigus. Ces végétaux croissent sur la triste rive de l'oued; les lèvres coriaces des chameaux les rongent en passant; le lion ou la panthère s'endorment à leur ombre, rêvant peut-être de nouvelles razzias parmi les troupeaux.

Comme il avait été convenu, je quittai Alger dès le lendemain matin, emmenant Hassan et Joseph Korndorfer. Nous prîmes les voitures de poste jusqu'à Batna, où nous fûmes obligés de nous arrêter.

Notre manière de voyager me rappelait un certain trajet en Italie, au milieu des Alpes. Mes cheveux se dressaient encore quand je me souvenais des

allegro, allegrissimo par lesquels le *vetturino* répondait à mes objurgations, lançant ses chevaux et sa vieille carriole à fond de train sur le bord des précipices, au risque de nous briser à chaque cahot, de nous jeter au fond de l'abîme, de nous précipiter dans le torrent...

En de tels moments on se sent impuissant, désarmé, on ferme les yeux, on s'abandonne à la grâce de Dieu.

C'était encore bien pis sur la route fantastique de Batna, et ma course en *allegrissimo* pouvait passer pour un jeu.

La diligence française se divisait en trois compartiments : intérieur, coupé et rotonde ; elle était traînée par huit chevaux, deux en flèches, les autres partagés en groupes de trois.

La route n'existait pas : le mot me semble nécessaire et dit tout ; notre véhicule bondissait sur un sol inégal, rocailleux, plein d'ornières, de trous, de monticules, traversé par des lits de rivières desséchées formant des creux à s'y casser le cou. On grimpait à pic, on descendait en ligne droite. A chaque instant les voyageurs devaient unir leurs efforts à ceux des malheureux chevaux pour sortir la diligence des mauvais pas, ou pour la hisser sur une montée qu'il eût été difficile de gravir même pour un piéton.

Après une heure seulement d'un pareil exercice je n'en pouvais plus. Joseph se tâtait les côtes et geignait d'une façon lamentable.

Quant à notre brave guide, il se donnait la distraction que provoque ordinairement le mal de mer. Ce Touareg, de la tribu renommée des Koubabich, et de la ferka non moins célèbre des En-Nourab, n'avait jamais mis le pied dans une voiture. Il ne se sentait plus le courage de répéter sa phrase pompeuse, car c'était lui qui tremblait, et non la terre. Les cahots le troublaient plus qu'il n'avait lui-même troublé personne.

Arrivé à Batna, la colère du colosse se fit jour; il s'écria :

« Allah kérim! Dieu est miséricordieux, à lui la louange! C'est lui qui me conserve la chair sur les os! Hassan-ben-Aboul-Feda-ibn-Kaubal-al-Vardi-Yousouf-ibn-Aboul-Foslan-ben-Ishak-al-Douli ne sait plus seulement qui il est! Je jure par la barbe du Prophète que Hassan-el-Kébir ne s'assiéra plus jamais au fond d'une maison à roues! L'esprit y tourne comme quand on boit du haschich. Djezzar-bey est chez lui sur son *serdj*[1], mais non dans ces terribles boîtes!... Sidi, je renonce à te guider s'il faut rouler ainsi...

— Hassan a raison, s'empressa d'ajouter Joseph; je sens mes os tout disloqués et tout disjoints. J'ai servi dans les chasseurs d'Afrique; j'aimerais mieux le plus mauvais bidet que cette infernale caserne. »

J'étais assez de cet avis, et je cherchai à Batna

[1] Selle.

un Bédouin qui pût nous procurer des chevaux pour nous mener à Biskra, où je comptais acheter des chameaux pour le reste de la route. L'homme auquel je m'adressai me conseilla de me rendre, par les monts Aurès, dans un douar où j'aurais des chameaux plus frais et beaucoup moins chers.

Je consentis à cet arrangement; mais je tins à passer par le Fouhm-el-Sahar[1] avant de m'engager dans la montagne, afin de suivre aussi longtemps que possible le chemin ordinaire des voyageurs.

Deux raisons me décidaient à céder aux avis du Bédouin : d'abord les bêtes devaient être, en effet, plus jeunes et moins fatiguées au douar qu'à Biskra; ensuite je savais que les lions ne sont pas rares dans les vallées sauvages de l'Aurès. J'étais trop pressé pour songer à poursuivre le roi du désert; mais je pouvais du moins rencontrer sa trace, entendre son formidable rugissement, ce que je désirais beaucoup. Enfin j'espérais me voir favorisé par quelque heureuse rencontre.

Les doigts me démangeaient; depuis longtemps je n'avais pas tiré un coup de fusil. J'étais muni d'une excellente carabine pour la chasse au buffle, d'un martini de premier choix, de revolvers et d'un couteau acheté à Saint-Louis, Grant-Street, chez le meilleur armurier des deux mondes.

J'avais bien plus de chances, me semblait-il, de me servir de mes armes au fond de ces montagnes que dans les environs de Biskra.

[1] Bouche du désert.

Nous montions des chevaux de l'excellente race berbère, si petits de taille, mais d'une vigueur si merveilleuse. Nous passâmes douze heures en selle, et les braves bêtes paraissaient à peine fatiguées. Le cheval blanc qui portait Hassan ne resta pas un instant en arrière, malgré le poids du géant, dont les longues jambes traînaient presque à terre.

Devant moi se déroulait l'horizon jaunâtre ; aussi loin que mon regard pouvait s'étendre, il ne rencontrait que l'aride surface d'un plateau élevé et immense; mais ce jour-là cette inculte contrée présentait une animation singulière.

Le Fouhm-el-Sahar s'était ouvert pour rejeter sur les steppes de ce haut plateau de nombreux pâtres bédouins, conduisant leurs troupeaux vers les bords des chotts ou des vadi.

De tous côtés arrivaient par groupes des cavaliers montés sur des chevaux rapides, tenant leur lance à la main et laissant flotter les plis de leurs burnous. Derrière eux marchaient avec lenteur les brebis, les chamelles, les dromadaires, singulièrement affublés de haillons éclatants. Ces derniers portaient sur leurs bosses les femmes, les enfants, les ustensiles de ménage. C'était un fantastique spectacle sous ces rayons de feu... Je crus un moment à un rêve bizarre et chatoyant, à un tourbillonnement, à une hallucination produits dans mon imagination par la grande fatigue.

Un peu plus loin les crêtes des montagnes se resserrèrent; nous entrâmes dans une étroite vallée,

dont le prolongement formait une gorge au fond des rochers. L'horizon se dessina; nous ne vîmes plus que des parois à pic et un coin de ciel. Il fallait contourner les flancs d'une roche énorme; à nos pieds se creusait l'abîme rempli par l'eau d'un torrent. Nous dûmes traverser ce torrent à quatre reprises. C'était l'Oued-el-Kantara, dans lequel périt Jules Gérard, le fameux tueur de lions.

A la place où le vaillant chasseur trouva la mort, un corps de troupes françaises a élevé un petit monticule pour perpétuer la mémoire de leur intrépide compatriote... J'ordonnai une halte devant ce simple *memento.*

« As-tu entendu parler de Gérard le tueur de lions? dis-je à Joseph.

— Oh! pour sûr, Monsieur... C'était un Français; il a été noyé...

— Connais-tu l'émir El-Areth[1]? continuai-je en me tournant vers Hassan.

— C'était un infidèle; mais il était presque aussi brave que Hassan-el-Kébir, répondit mon guide. Il avait voulu chasser seul, et pendant la nuit le seigneur à la grosse tête[2] et le *Vangil-el-Ghâba*[3] l'a tué, déchiré et mangé, car il n'était pas musulman!

— Tu te trompes, Hassan. L'émir El-Areth n'a point été tué par un lion (lequel déchire cent musulmans pour un chrétien, tu ne devrais pas l'oublier);

[1] Le maître des lions, le seigneur des lions.
[2] Le lion.
[3] Le roi de l'oasis.

il a péri dans les flots de ce torrent; vois, ses frères lui ont bâti ce monument. Prenez vos armes; leur voix dira à l'esprit du *seigneur des lions* que vous saluez son souvenir et sa bravoure.

— Mon fusil doit-il saluer un esprit qui ne connaît pas l'Er-Raït[1]? demanda le musulman avec inquiétude.

— Les chrétiens, après leur mort, voient aussi l'Er-Raït, Hassan. Le prophète que tu révères n'a-t-il pas dit: « Aïssa et Marryam, fille d'Imrams, qui habitent dans le ciel, voient Dieu face à face? »

— Sidi, quel dommage que tu ne sois pas un *soyd*[2]! tu connais le Fouhm-el-Kouran[3], la Hand-el-Ard[4] et le Battou-el-Djinne[5]. Ta voix est comme la voix du *khatib*[6], qui ne prononce que des mots de vérité. Je t'obéirai en tout, sidi. »

Le loueur de chevaux se conforma aussi à mon désir, et nos quatre fusils saluèrent en même temps la mémoire de Gérard. Les échos des rochers se répétèrent l'un à l'autre cette salve funèbre; puis nous continuâmes notre route jusqu'au défilé de Kantara.

A cet endroit les murailles de granit se rapprochent tellement, que le torrent remplit presque toute la gorge; nous dûmes chevaucher dans l'eau pendant

1 La face du Seigneur.
2 Descendant de Hassan et de Hosseïn.
3 La bouche du Coran.
4 La fissure de la terre.
5 Une montagne du paradis.
6 Celui qui récite la prière dans une mosquée.

au moins un quart d'heure; ensuite nous atteignîmes une vallée assez étendue et d'un caractère très sauvage.

Vers le sud, ce plateau est borné par une haute muraille de la nature des ardoises et d'une teinte noire tirant un peu sur le jaune, au pied de laquelle s'entassent des fragments de roches. Cette gigantesque paroi et la gorge qui l'accompagne font l'effet d'une large cicatrice sur la tête chauve des monts.

C'est cette fente ou gorge qu'on nomme le Fouhm-el-Sahar; elle conduit en descendant jusqu'à l'oasis du Ziban. Les roches inégales et nues du côté droit appartiennent aux sommets des monts Aurès; la noire paroi qui se dresse à gauche est le commencement du Djebel-Sutlan... Entre les deux se trouve le caravansérail d'El-Kantara, où nous nous rendîmes, en faisant un détour, pour y passer la nuit.

Le *séraïdji*[1] nous servit du café turc passable; puis, après un frugal repas, j'allumai ma pipe, m'appuyai contre les maigres coussins du sopha et m'amusai à écouter les conversations des autres voyageurs. A part Hassan, mon domestique et moi, et si j'en excepte aussi deux Juifs de Tolga, tous étaient des Arabes sortant de la *Bouche du désert*.

Hassan-el-Kébir se mit bientôt à pérorer; il expliquait aux assistants la signification et les gloires de son nom, de son surnom, etc. Joseph dormait dans un

[1] Hôtelier.

coin, ne s'éveillant que pour pester contre son camarade touareg, dont les longs discours l'agaçaient. Le séraïdji s'était mêlé à ses hôtes; tout à coup la conversation prit une tournure qui m'intéressa fort. Il était question d'une panthère noire, laquelle, depuis quelques nuits, venait régulièrement décimer le petit troupeau de l'aubergiste, quoique ce troupeau fût parqué fort près du séraï. J'appelai notre Vatel et lui demandai :

« Es-tu sûr que ce soit une panthère?

— Oui, sidi, j'ai vu ses traces. Elle est grosse et grande; c'est une femelle, qu'Allah maudisse! Je suis un pauvre *kavedji*[1]; je ne possède que vingt-trois brebis...; pourquoi cette meurtrière ne s'adresse-t-elle pas à un plus riche que moi? Ah! si c'était un mâle, il ne prendrait pas les bêtes d'un pauvre homme. »

Le musulman paraissait avoir une opinion fort peu galante sur la partie féminine du règne animal.

« Mais comment n'essayes-tu pas de tuer cette méchante bête? repris-je.

— Tuer la femelle d'une panthère noire, sidi! Ne sais-tu pas que sous sa peau habite un chaïtan prêt à déchirer tous ceux qui essayent de nuire à la sultane?

— Eh! ne sais-tu pas que sous ta peau, à toi, habite el Choubak, le démon de la peur, qui étouffe

[1] Cafetier.

ta poitrine et boit ton sang? Tu es un fidèle croyant et tu as peur de la *femme* d'une panthère! Que Dieu te protège! autrement la sultane noire viendra s'installer dans ton séraï, s'asseoir sur ton divan; boire le *kàvoua*[1] dans ton crâne.

— Elle peut prendre mes brebis, mais non entrer dans ma maison, car celui qui chaque jour récite la sourate El-Ikhlass est préservé des atteintes de toutes les bêtes féroces...

— Il est toujours bon de prier, et je sais que le Prophète promet à ceux qui récitent cette sourate qu'ils ne seront pas dévorés par le chat noir. Seulement il faut joindre à la prière l'action; tiens, regarde, voilà comment Allah veut qu'on accompagne les sourates contre les fauves du désert. »

Je pris mon fusil et fis mine de viser. L'hôte recula d'un bond, criant de toutes ses forces :

« Sauvez-vous! sauvez-vous! pour l'amour de Dieu! ce sidi perd la tête, il va nous tuer! »

Je posai mon fusil et calmai de mon mieux les terreurs de l'assistance.

« Allons! m'écriai-je, soyez tranquilles, je ne deviens pas fou; seulement je prends une panthère pour ce qu'elle est et non pour un diable.

« Avec de bonnes armes j'espère débarrasser ce lieu d'une si dangereuse bête. Viens, séraïdji, montre-moi ton enclos.

— O sidi, tu es fou et tu ne le sais pas! Tu vou-

[1] Café.

drais me faire aller à la *hurde* pendant cette nuit noire! La panthère n'attaque jamais le matin, comme les autres bêtes; elle s'approche des moutons à minuit. Qu'elle dévore tout le troupeau, je n'y puis rien; mais me faire manger moi-même, oh! non.

— Eh bien! explique-moi où est la hurde.

— A cent pas d'ici, au nord, près des rochers.

— Tu vas voir. »

Je pris mon fusil sur mon épaule, mon martini à la main; je m'assurai que mon couteau était dans ma ceinture, pour le cas où les balles n'atteindraient pas mortellement la bête.

Je me dirigeai vers la porte, lorsque Hassan s'élança vers moi en disant:

« Allah akbar! sidi, Dieu est grand; il peut anéantir le lion et la panthère; mais toi tu es un homme dont les bêtes sauvages aiment la chair; reste donc ici en repos, ou bien demain matin nous ne retrouverions plus que la semelle de tes bottes.

— Sois tranquille, Hassan, tu retrouveras mes bottes tout entières et moi dedans. Prends tes armes et suis-moi. »

Le grand homme sauta en arrière, étendant les bras, écartant les dix doigts de ses deux mains d'un air épouvanté.

« Hamdoullila! s'écria-t-il, tant que je serai en vie je n'irai pas donner ma chair à une bête féroce!

— Comment! Hassan-el-Kébir a peur d'un chat?

— Je suis Hassan-el-Kébir, ou Djezzar-bey, l'Étran-

gleur d'hommes, mais non pas le mangeur de panthères! Ordonne-moi de te défendre contre cent ennemis, je les terrasserai l'un après l'autre. Mais un vrai croyant dédaigne de combattre pendant la nuit contre la sultane d'un animal féroce.

— Reste donc. »

Je sortis sans jeter les yeux sur le héros; bientôt j'entendis des pas derrière moi; en me retournant j'aperçus Joseph :

« Pourquoi me suis-tu? lui dis-je.

— Pourquoi? parce que je ne veux point vous laisser manger, que diable!... N'ai-je pas aussi un fusil et un couteau?

— Je te remercie, Joseph; mais je n'ai nullement besoin de toi; tu n'es pas chasseur, tu t'exposerais sans aucune utilité. »

J'eus beaucoup de peine à éloigner le brave homme, dont le dévouement me toucha; le contraste avec la poltronnerie et l'égoïsme des musulmans était sensible. Enfin il retourna en murmurant, et je cherchai à m'orienter dans les ténèbres.

Bientôt je rencontrai une sorte de labyrinthe formé par des blocs de rochers; aux flancs de l'une de ces roches s'appuyait la hurde, entourée des trois autres côtés par des pieux fichés en terre et liés l'un à l'autre au moyen de cordes faites avec des *leff*[1]. Les brebis restaient tranquillement couchées

[1] Filaments d'écorce de dattier.

dans cet enclos peu fortifié; mon approche ne dérangea point le paisible troupeau.

La nuit n'était pas si noire que le kavedji avait bien voulu le dire; les étoiles brillaient au ciel, je distinguais parfaitement les contours capricieux des rochers. Entre deux blocs élevés je remarquai une sorte de crevasse assez large et assez profonde pour servir d'abri à un homme; je m'y glissai; j'avais une sorte de rempart par le côté le plus découvert duquel je pouvais surveiller la hurde. Si la panthère venait, il m'était facile, sans rien craindre pour moi-même et sans faire preuve d'aucun héroïsme, d'en débarrasser le pays.

Ma carabine à la main, mes autres armes toutes prêtes, j'attendis. La bête ne devait pas beaucoup tarder après minuit.

Tout à coup je vis un mouvement parmi les brebis; elles se rassemblaient toutes, rapprochant leurs têtes et donnant tous les signes de la terreur.

J'eus beau interroger l'espace d'un œil attentif, je n'aperçus rien. Enfin un bruit léger parvint à mon oreille; il partait d'une roche élevée au-dessus de ma tête. L'animal féroce allait sans doute se précipiter d'un bond au milieu du troupeau; ses griffes grattèrent le sol rocailleux. Une masse noire sembla rouler devant moi, puis ce fut un cri étouffé, un faible gémissement : la panthère s'était jetée d'en haut au milieu de la hurde; une brebis gisait sous ses pattes de devant.

La bête, une femelle, comme l'assurait le séraïdji,

me parut d'une taille extraordinaire; un jaguar même ne l'eût point égalée.

La tête un peu relevée en arrière, l'animal commençait son chant de victoire : un cri rauque, guttural, terrible, qu'on pourrait peut-être exprimer ainsi : aouou aooorrr ! Ce cri est terminé par une sorte de grondement bourdonnant, semblable à celui que produit une lanière de cuir qu'on fait tournoyer.

Guidé par le point lumineux de l'œil du fauve, je tirai. La panthère hurla longuement de douleur et tenta un bond désespéré pour s'élancer au-dessus de l'enclos... Une minute après elle vint rouler à mes pieds.

Je me baissais afin de l'examiner, mais un autre rugissement s'éleva, précédé d'un cri rauque. Le mâle approchait, averti du danger par la plainte de sa compagne.

J'avais repris mon martini, voulant ménager la seconde balle de ma carabine; mais c'était l'occasion ou jamais de la dépenser, je n'hésitai point. Une forme féline, souple, légère, s'avançait par bonds allongés, à la façon de ceux du chat... La bête s'arrêta entre l'enclos et le corps de la femelle, tout vis-à-vis de moi. Elle devait me voir à la clarté des étoiles; elle rugit sourdement, se ramassa sur elle-même pour prendre son élan; ses yeux brillaient comme des charbons ardents. Je visai...

A la lumière de mon coup de fusil j'aperçus bientôt l'animal roulant au bord de la fissure où j'étais de nouveau enfoncé à mi-corps. Saisir mon martini

fut l'affaire d'un instant; j'avais vingt balles à tirer sans recharger; je dirigeai le canon vers la tête de la panthère et lâchai trois fois la détente. Un mouvement convulsif agita tout le corps de l'animal, puis ses membres s'étendirent; il resta sans mouvement.

Je pouvais sortir de ma retraite; j'essayai de traîner la femelle à quelques pas; elle était si lourde, que j'eus beaucoup de peine à la remuer.

Dans le lointain, la voix d'un chacal faisait retentir son cri odieux: ia ou! ia ou! Le rôdeur de nuit avait senti la présence des panthères; il espérait un bon repas. Le chacal est le fidèle et timide compagnon des grands fauves; il les suit pour happer les restes du festin royal ou princier.

En rentrant dans le séraï, je vis tous les voyageurs encore debout avec l'hôte; ils paraissaient fort inquiets sur mon sort; car dans ces contrées on redoute plus la panthère noire que le lion lui-même. Ils avaient entendu le hurlement des bêtes féroces et mes coups de feu; mon retour fut accueilli par des cris de joie.

« Le voilà! disait Joseph en frappant des mains.

— Marhaba, sidi! exclamait Hassan-el-Kébir. Tu es un homme courageux. Si la panthère a entendu siffler tes balles, elle n'approchera plus de la hurde.

— Merci à toi, sidi! répétait l'hôte. Tu as sauvé mon troupeau; les horribles larrons de nuit n'oseront plus venir; car la voix de tes armes parle haut. »

Tous croyaient que je m'étais contenté d'effrayer les panthères; ils ne se doutaient pas du double résultat de ma chasse.

« Le sultan et la sultane sont venus, répondis-je. La sultane a tué une de tes brebis, kavedji; va chercher ta bête, autrement le chacal la mangera; mais ne crains pas, j'ai...

— Qu'il la mange! interrompit le brave homme. Allah garde mes pieds de s'engager dans le royaume de la mort, où je serais dévoré!

— Tu ne seras pas dévoré : la sultane est morte et son seigneur a la tête fracassée.

— Allah kérim! dis-tu vrai, sidi?

— Très vrai; voyons, suivez-moi tous, il faut ramener ici les bêtes... »

A ces mots une grande agitation se produisit dans l'assistance; on ne voulait pas me croire; la plupart des voyageurs s'imaginaient que je les entraînais à une mort certaine; il me fallut beaucoup de discours et d'arguments pour les décider. Enfin on alluma des torches de palmier, puis on m'accompagna, non sans hésiter et parlementer.

Lorsque nous arrivâmes près de la hurde, les brebis, effrayées par la lumière, se serrèrent les unes contre les autres avec des bêlements plaintifs. Bientôt il se passa une scène indescriptible... Dès que les indigènes eurent aperçu les deux panthères tuées, ils se jetèrent sur le corps de ces animaux, les frappant à coups de pieds et de poings, les chargeant de toutes les malédictions, de toutes les in-

jures contenues dans le vocabulaire arabe. Hassan-el-Kébir criait plus haut que tous les autres; enfin il se tourna vers moi :

« Sidi, me dit le brave homme, tu es le plus grand chasseur que mes yeux aient jamais vu. Tu égales l'émir El-Areth! Lorsque je chanterai le *siret-el-modjahedim* [1], ou que je raconterai le *siret-el-behlouvan* [2], je n'oublierai pas ton nom, je ferai retentir ta gloire aux oreilles des croyants. »

L'Arabe aime par-dessus tout le langage emphatique; ses sentiments revêtent toujours une expression pompeuse et figurée quand ils se manifestent par des paroles.

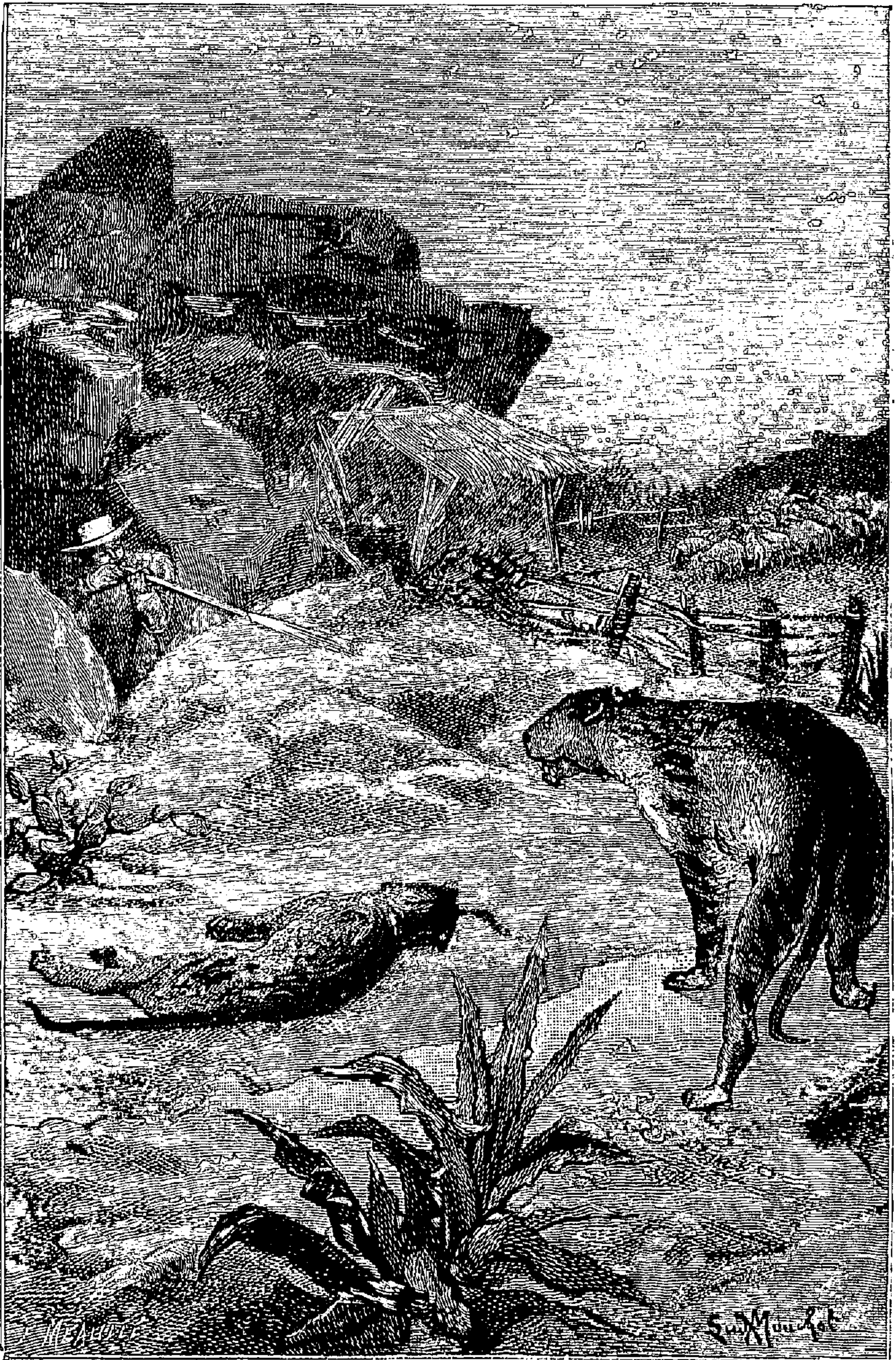
Les deux panthères furent portées en triomphe au séraï; on les dépouilla afin de me donner les fourrures, puis nous pûmes dormir quelques heures. Le lendemain matin je fus éveillé par le bruit d'une dispute survenue entre mes deux serviteurs. J'accourus sur les lieux.

Joseph venait de mettre la peau de la panthère femelle sous ma selle; il disposait celle du mâle sous la sienne, ce que Hassan ne voulait pas tolérer.

« Tu es un Franc, criait-il, jamais tu n'as mis le pied dans une mosquée; comment connaîtrais-tu la loi du Prophète et les usages des fidèles croyants? Dis-moi, a-t-on jamais vu un giaour assis sur la peau d'une panthère?

[1] Les exploits des guerriers.

[2] Les actions des héros.



Les yeux de la panthère brillaient comme des charbons ardents.
Je visai...

— Bah! ce n'est pas toi qui as tué celle-là; ainsi...

— Le sidi n'a tué ces bêtes féroces que parce qu'il voyage à l'ombre de Djezzar-bey, devant lequel les hommes et les animaux tremblent tous. Tu entends? cette peau est pour moi et non pour toi. Qu'as-tu à opposer devant un Koubabich-en-Hourab? N'ai-je pas été un des serviteurs de la célèbre université de Moshia-el-Azhar, au Caire? J'ai entendu les plus sages docteurs qui entrent et sortent constamment en ce lieu vénérable. Mais toi, quels sages as-tu vus? quelle école as-tu fréquentée?

— Eh! quand je n'aurais vu que notre sidi! il dépasse tes sages plus haut que les tours de la Moshia-el-Azhar, au Caire, ne t'en déplaise. Pour l'école, la mienne est bonne : c'est celle de Kaltenbrunn, tout près de Staffelstein; la connais-tu? Si on y envoyait les plus fameux savants de ton pays, ils seraient obligés de s'asseoir sur les derniers bancs, et les petits enfants leur en remontreraient.

— C'est bon; sais-tu mon nom? Je m'appelle Hassan-ben-Aboul-Feda-ibn-Kaubal-al-Vardi-Yousouf-ibn-Aboul-Foslan-ben-Ishak-al-Douli. Mais toi, comment t'appelles-tu? Mon nom est long et sonore comme le fleuve qui descend de la montagne; le tien est petit comme la goutte de rosée qui tombe sur la feuille chargée de poussière.

— N'insulte pas mon nom; je m'appelle Yousouf, comme toi...

— Yousouf, sache que le fidèle croyant seul peut

se nommer Yousouf. Tu es un Franc; tu t'appelles Yousef, ne l'oublie pas; de plus, tu n'as que ce seul nom.

— Comment! ne m'as-tu point entendu appeler Yousef Korndorfer?

— Et le nom de ton père?

— Mon père s'appelait aussi Korndorfer.

— Et son père?

— Son père de même : Korndorfer!

— Où demeuraient ton père et ton grand-père?

— A Kaltenbrunn.

— Alors tu t'appelles Yousef-Koh-er-Dorb-ben-Koh-er-Dorb-ibn-Koh-er-Dorb-Abn-Koh-er-Dorb-el-Kal-el-Brun... Quel nom méprisable et ridicule! Et tu me contestes cette peau! Allons, rends-moi cela!

— Écoute, Hassan! Yousef-Koh-er-Dorb-ben-Koh-er-Dorb-ibn-Koh-er-Dorb-Abn-Koh-er-Dorb-el-Kal-el-Brun gardera la peau. Tiens, voici notre maître, demande-lui son avis. »

Hassan le Grand avait fort à cœur d'étaler sur sa monture cette housse presque royale; mais je tenais, moi, à lui donner la leçon méritée par sa poltronnerie.

« Yousouf, dis-je en appuyant sur la terminaison en *ouf* et non en *ef*, Yousouf voulait venir avec moi pour tuer cette dangereuse bête; toi tu as peur d'un chat noir; c'est à Yousouf que la fourrure restera. »

Hassan se soumit en murmurant; il grommelait encore quand nous quittâmes le séraï. Nous reprîmes

notre route au milieu des gorges et des roches de l'Aurès, dont nous suivîmes la direction jusqu'au soir, cherchant à gagner la crête de la montagne qui s'incline et descend dans le Sahara. Au bas de cette arête rocailleuse se dressaient quelques tentes formant un village arabe. Ce fut là que nous fîmes halte pour la nuit; c'était du reste le but de notre voyage et l'endroit où le guide devait nous procurer des chameaux. Les Arabes nous reçurent d'une façon très hospitalière; avant de me livrer au repos, je pus conclure un marché assez raisonnable pour trois chameaux de selle et quatre autres de somme, qui devaient porter les bagages et provisions nécessaires pendant le long trajet de là à Bab-el-Ghoud, ou tout au moins jusqu'à Aïn-Salah.

Le lendemain nous partîmes de bon matin, longeant le pied de la montagne dans l'intention d'éviter Biskra, mais de rejoindre un peu plus loin la route des caravanes d'Aïn-Salah.

La journée fut brûlante; le soleil devint tellement intolérable après midi, que, contrairement à mon habitude, je résolus de faire une petite halte. Il fallait trouver un peu d'ombre; nous en cherchions quand Hassan, qui boudait toujours et marchait en avant, s'arrêta; il me montra le lointain du doigt :

« Regarde, sidi! »

Nous suivions le prolongement des montagnes; au bas d'une des dentelures que nous gravissions, je vis briller la surface d'un lac, dont la rive était garnie de bosquets de lentisques rabougris et chétifs.

« C'est un chott ou un *birket*[1], m'écriai-je ; il se déploie sans doute derrière ces sommets ; nous voyons seulement un de ses golfes. Je parie, Hassan, que je vais te dire le nom de ce lac ! »

Je pris ma carte ; cette eau dormante s'y trouvait, en effet, indiquée sous le nom de *Birket-el-Fahlan*[2]. Ma longue-vue aidant, je reconnus un amas d'eau croupissante, comme on en trouve souvent dans ces contrées ; ni poissons ni coquillages ne peuvent y vivre, mais des myriades d'insectes et de vers dégoûtants y pullulent ; les Bédouins nomment ces vers *thoud*.

« Descendons sur la rive, ordonnai-je à mes gens.

— Voilà une parole qui vaut le prix de dix chameaux ! s'écria Hassan. Ma selle brûle sous moi ; il me semble que je suis assis sur un pieu aiguisé au milieu de la Djennah. Je vais me déshabiller pour reprendre des forces dans le bain. »

Nous atteignîmes le bord du lac au bout d'un quart d'heure ; Hassan allait en avant ; il mourait d'impatience de se plonger dans l'onde rafraîchissante... Mais, arrivé sur la rive, il se retourna vers nous avec des gestes de désappointement.

« Sidi, ce n'est point là de l'eau pour le bain, me cria-t-il, c'est un *bahr-el-thoud*[3] ! Mais vois-tu là-bas ? il y a un village de vingt tentes où nous trouverons de l'ombre. »

[1] Petit lac.
[2] Mer morte.
[3] Mer d'insectes.

J'aperçus effectivement, entre la partie supérieure du birket et les collines voisines, une rangée de tentes à l'ombre desquelles paissaient ou se reposaient un grand nombre de chevaux et de chameaux.

Un peu plus loin, une autre troupe de cinq chameaux broutaient les feuilles épaisses et salées des herbes qui, sous l'influence du lac, avaient crû parmi ce sol desséché et pierreux. Ces chameaux n'étaient point des bêtes de somme ordinaires, mais des hedjin de grande valeur; chacun représentait plusieurs milliers de piastres. On ne m'eût point surpris en me disant que ces animaux appartenaient à la pure et noble race des becharinhedjin, ces chameaux avec lesquels on peut faire chaque jour, pendant une semaine, une route de quatorze à quinze milles[1] sans trop les épuiser. On trouve chez les Touareg des chameaux qui fournissent encore plus de chemin. Les becharinhedjin se reconnaissent à leurs formes élégantes, à leur œil intelligent, à leur front large, à leur lèvre inférieure plus pendante, à leur pelage fin et luisant, dont la nuance tient entre le blanc et le gris clair; parfois même les becharin sont tachetés comme les girafes.

Il me paraissait peu probable que de si précieuses bêtes appartinssent à ce misérable douar; elles devaient être la propriété de quelque chef bédouin, reçu en qualité d'hôte.

[1] Un mille allemand vaut 7 kilomètres 408 mètres.

Nous poussâmes jusqu'aux tentes, car Hassan n'avait plus la moindre envie de descendre dans l'eau. Il eût été injurieux pour les habitants du village de passer outre. Les hommes qui peuplent les steppes et le désert naissent brigands, pillards; mais chez eux la loi de l'hospitalité est restée sacrée; ils la gardent aussi fidèlement que les pieux patriarches dont ils descendent peut-être, comme des rameaux éloignés du tronc.

Je m'arrêtai, suivant l'usage, à la première tente. Le mauvais baillon d'étoffe qui fermait l'entrée de cette tente était relevé; une jeune fille accourut sur le seuil pour nous saluer. Elle n'était pas voilée; les femmes et les filles des Arabes du désert sont bien plus libres que celles des Maures ou Arabes des villes. Celle-ci avait les cheveux tressés et mêlés de bandes rouges et blanches. Elle portait autour des hanches une étroite ceinture à laquelle pendaient une infinité de cordelettes de cuir formant jupe, lesquelles avaient à chaque bout un ornement de corail, d'ambre jaune, de kauri, etc. Le cou de la jeune fille était orné d'un collier à quatre rangs, formé de verroteries, de coquillages et de monnaies; une étoffe légère voilait le buste des épaules à la ceinture; aux oreilles se balançaient d'énormes anneaux d'or; les doigts des pieds, les chevilles, les poignets, étaient serrés dans des cercles d'argent très brillants.

Je remarquai les mains de la jeune Arabe, effilées et gracieuses, les ongles teints de henné; les doigts

couverts d'anneaux d'ivoire, dont l'éclatante blancheur faisait ressortir le ton chaud de la peau, semblable au plus beau bronze florentin.

« Sois le bienvenu, seigneur, » dit la jeune fille d'une voix douce, en tendant à mon chameau une poignée de dattes.

Derrière elle se présenta aussitôt un vieillard qui nous regarda d'un air fort surpris.

A son visage, brun comme du vieux cuir, aux rides nombreuses de son front, à sa maigre échine toute courbée, on lui eût donné quatre-vingt-dix ans.

« Salam aleïkoum! murmurai-je, tandis que j'élevais respectueusement les mains à la hauteur de ma poitrine. As-tu un peu de place pour nous? Nous voudrions reposer quelques instants à l'abri du soleil.

— Sidi, sois le bienvenu, répéta le vieillard à son tour; notre pauvre tente contient déjà trois hôtes, mais il y a encore de la place pour toi; descends et permets que j'aille tuer un agneau.

— Ton cœur est bienfaisant, repris-je sur le même ton, ta tente reste ouverte au voyageur; tu es un favori d'Allah, qui t'a donné tant d'années de vie. Cependant, puisque d'autres hôtes goûtent déjà les fruits de ta bonté, laisse-moi pousser jusqu'à la tente voisine.

— Veux-tu m'offenser, sidi? Que t'ai-je fait pour que tu méprises ma tente? Descends de ta monture, viens te reposer. »

Il prit la longe de mon chameau, auquel il ordonna de s'agenouiller en répétant les kée, kée, kée! d'usage.

Nous ne tardâmes point à pénétrer tous trois dans la tente. Le long des parois régnait une sorte de grillage en bois peu élevé au-dessus du sol et recouvert de nattes ou de peaux de chameau. Cette banquette primitive figure le divan; elle sert de lit à toute la famille et aux hôtes qui peuvent survenir. Au fond de la tente, les selles et les boucliers sont soigneusement conservés à l'endroit le plus propre; les armes se pendent à des pieux, ainsi que les outres, les seaux en cuir et les ustensiles de ménage. Les murs ont une sorte d'ornementation; on y suspend, non sans art, des paniers tressés, des peaux de girafes, des bouquets de plumes d'autruches, et surtout un grand nombre de sonnettes, de clochettes ou de grelots, lesquels, dans une nuit un peu venteuse, produisent une musique fort peu agréable à l'oreille du voyageur fatigué.

Quand la tempête agite les murailles de la tente, grelots, sonnettes, ferraille de toute sorte, font un infernal tintamarre, accompagnant les grondements du tonnerre et soutenu par les gémissements des chameaux, les cris des chèvres, l'aboiement des chiens, le hurlement des bêtes sauvages, etc. etc.

Je m'assis à la mode orientale; mes compagnons se placèrent un peu plus loin. L'Arabe n'osait me demander ni mon nom ni mon rang, les lois de l'hospitalité interdisant toute question; mais la peau

des panthères éveillait sa curiosité; il aurait bien voulu savoir d'où elles me venaient.

La diplomatie toute primitive avec laquelle il parvint à diriger l'entretien sur ce sujet m'amusa :

« Repose-toi, sidi, jusqu'à ce que la viande et le *couscous* soient prêts, » me dit-il.

On sait que le couscous se fabrique avec de la farine grossièrement moulue; c'est la nourriture favorite de l'Arabe.

« Je te remercie, mon père, répondis-je; ces mets ne servent qu'au repas du soir, quand le trajet de la journée est fini. Donne-moi seulement un peu d'eau et de *bsissa*[1]. »

Sur un signe de son aïeul, la jeune Arabe apporta du bsissa. Le vieillard reprit :

« L'eau du birket est mauvaise, veux-tu du lait de chamelle ou du *lagnemi*[2] ?

— Sers-nous du lagnemi, ô toi la parure du désert, » dis-je en m'adressant à notre Hébé.

Quand nous eûmes avalé une bonne tasse de la boisson rafraîchissante, le vieillard me demanda :

« Resteras-tu plusieurs jours sous la tente de ton ami?

— Non..., je suis pressé... Nous allons repartir.

— Quoi! tu voyagerais durant la nuit, alors que la voix des bêtes féroces retentit! Ne crains-tu pas les animaux qui dévorent les hommes et mettent en

[1] Pain de farine cuit avec des dattes sèches.

[2] Vin de palmes.

pièces le djimmel? Reste, sidi, afin que ta mort ne retombe pas sur mon âme! »

Pour venir en aide au vieillard, perdu dans ses phrases et dans sa rhétorique, je lui dis :

« La panthère ne m'effraye point. Tu as vu sur mon chameau la robe de cette bête féroce?

— Oui, j'ai vu la robe d'une panthère et celle de sa sultane.

— Eh bien! j'ai tué ces deux animaux à la seule clarté des étoiles, là-bas au Fouhm-el-Sahar.

— La fameuse panthère de Fouhm-el-Sahar, qui épouvantait tout le pays! Tu es un grand guerrier. Combien avais-tu de chasseurs avec toi?

— J'ai parlé seul à la panthère et à sa sultane.

— Tout seul! Allah akbar! tu es sans doute le frère du grand émir El-Areth, qui s'est noyé dans l'Oued-el-Kantara?

— Je suis un Franc comme lui; comme lui, je possède des armes qui savent parler aux bêtes féroces...

— Tu es un Franc et un chasseur comme l'émir El-Areth! Écoute, je vais te dire quelque chose qui réjouira ton âme! »

L'Arabe était devenu très sérieux; s'approchant de mon oreille avec mystère, il abrita ses lèvres entre ses deux mains et murmura, si bas que j'avais peine à l'entendre :

« Connais-tu Assad... Assad le révolté, le terrible? »

Je fis un signe de tête affirmatif et regardai le vieillard, assez étonné de la question. Il poursuivit :

« Connais-tu Assad-bey, l'Étrangleur des troupeaux? »

J'inclinai de nouveau la tête... Mon hôte reprit encore plus bas :

« Depuis longtemps il donne la chasse à nos troupeaux, il prend nos meilleures bêtes; cette nuit il a emporté un jeune bœuf pour lui et sa femme. Honte et malédiction sur Assad-bey! »

Cette manière mystérieuse de parler, où le respect se mêle à la colère, est habituelle aux Arabes quand il s'agit du lion. Ils respectent le redoutable animal; tant que celui-ci est en vie, ils lui prodiguent les titres les plus pompeux, les noms les plus honorifiques, afin de ne point provoquer sa vengeance; mort, ils l'accablent de leur mépris, de leurs épithètes injurieuses; ils le couvrent d'outrages.

La crainte du lion est telle chez ces peuples, qu'ils supportent longtemps ses visites nocturnes, ses ravages parmi leurs troupeaux avant de se décider à l'attaquer. Ils savent qu'une chasse au lion leur coûtera plusieurs vies d'hommes; ils ont de trop mauvaises armes pour l'abattre tout d'un coup.

Les fils du désert, souvent si braves, n'osent jamais, comme le chasseur européen, attaquer seuls le roi des animaux. Pour en venir à bout, les hommes les plus forts d'un *douar*[1] se réunissent et cherchent

[1] Village dont les habitations sont en terre, et non en toile ou en peau comme les tentes portatives.

le repaire de la bête féroce; quand ils l'ont trouvé, ils font alentour un vacarme épouvantable. Cris, hurlements, coups de fusils, claquements de mains, ustensiles frappés l'un contre l'autre, tout est employé pour forcer le lion à sortir de son antre. Alors commence la chasse avec de longues carabines dont le tir est toujours incertain. Il s'agit de cribler de balles le corps de la bête. Mais y réussit-on, que parfois le lion mourant se ranime, se jette sur ses assaillants et terrasse les plus proches de sa griffe puissante.

On comprend qu'une crainte superstitieuse règne chez les Arabes à l'endroit du terrible fauve. Ils s'imaginent que le lion entend tout et voit tout; on n'en parle que très bas, on ne se prépare à le surprendre qu'avec les plus bizarres précautions.

Mon hôte, en me signalant ouvertement la présence d'Assad-bey, eût cru éveiller sa méfiance; je dus même me conformer à l'usage pour ne point épouvanter le vieillard. Je m'expliquais alors pourquoi les hommes que j'avais aperçus à l'entrée du douar étaient armés jusqu'aux dents, pourquoi nous n'avions vu que deux ou trois têtes de femmes passées curieusement entre les toiles des tentes, pourquoi le village était si désert.

« Tous vos hommes sont donc partis à sa recherche? demandai-je très bas.

— Oui, tous; nos jeunes gens, nos hôtes aussi. Nos hôtes sont vaillants; ils tirent leur origine de l'Oulad-Siman. »

Je me levai joyeusement en disant :

« Eh bien ! je vais les rejoindre ; je ne désire rien tant que de rencontrer le sidi El-Sassali, le *seigneur du tremblement de terre ;* » on nomme ainsi le lion parce que son rugissement terrible ébranle tout le voisinage.

« Au nom d'Allah, parle moins haut ! supplia le vieillard avec angoisse ; s'il t'entend, tu es perdu : il arrivera tout de suite et te déchirera en morceaux ! »

Là-dessus Hassan-el-Kébir prit part à la conversation, murmurant d'un ton lamentable :

« Es-tu fou aujourd'hui, sidi ? Veux-tu faire dévorer ta chair, broyer tes os, par le seigneur à la grosse tête ? Il est plus fort que dix cheïtans et cent diables ensemble. Tu as tué les deux panthères, c'est bien ; mais Assad-bey se moquera de tes balles, il rira de ton couteau. Sa peau est dure comme le bouclier de Nourab-a-Tor-el-Khadra.

— Hassan, la peur parle par ta bouche. Allah a créé un cœur de femme et l'a mis dans ta poitrine.

— Sidi, qu'un autre m'insulte, et je l'égorge sur place, moi, Djezzar-bey ! Je ne connais pas la peur, tu le sais bien, et du reste, n'étant ni jeune ni gras, je ne cours nul risque d'être mangé ; donc comment redouterais-je Assad-bey ?

— Non, Hassan, tu ne seras point mangé ; sois tranquille, tu vas rester ici sur mon ordre avec Yousouf pour garder les chameaux. »

Cet *ordre* parut plaire infiniment au vaillant Arabe; mais Joseph déclara qu'il me suivrait cette fois malgré moi, s'il le fallait, car il tenait à voir le lion.

Au fond, je n'étais pas fâché d'emmener un compagnon brave et décidé.

Hassan eut beau nous faire la peinture la plus terrifiante des dangers qui nous attendaient, nous partîmes allègrement.

Notre hôte avait l'air enchanté; il battait des mains et répétait un peu moins bas :

« Hamdoulillah! Allah, puissant et miséricordieux, t'a envoyé vers nous avec des armes merveilleuses qu'il bénira; tu délivreras nos gens de la griffe du seigneur dont la voix fait trembler la terre! »

L'Africain, malgré ses préjugés religieux, ne peut s'empêcher de regarder les Francs comme des êtres supérieurs, et quand les armes d'un Européen lui paraissent bonnes, il le prend pour un héros, pour un foudre de guerre. L'excellent vieillard pensait peut-être aussi que, dans le cas où je ne tuerais point l'animal, Joseph ou moi pourrions servir de victime au lieu et place d'un homme de sa race.

« Où est-*il?* demandai-je.

— Viens, je te montrerai le chemin. »

Nous sortîmes de la tente; des bords du lac aux flancs d'un rocher s'ouvrait le passage d'un oued alors complètement à sec, dont les parois étaient formées par de gros blocs de pierres.

« Tout en haut, dans ce creux de pierres, l'émir

El-Areth a construit sa demeure, murmura le vieil Arabe en me désignant du geste la place.

« Les hommes sont là pour *le* faire sortir ; va vite, sidi ; cours, afin d'arriver à temps et d'envoyer tout de suite Assad-bey dans la djehenna !

— Merci, père, j'y vais. Viens, Joseph. »

J'étais sûr de mon fusil ; jusqu'alors il n'avait jamais manqué son but... J'espérais que ce jour-là encore il ferait bien son service.

Pour atteindre plus promptement les hauteurs du ravin, j'évitai d'en suivre la courbe, je courus en droite ligne. Comme j'approchais, j'entendis un tumulte épouvantable et me hâtai de me pencher sur le bord de la crête pour examiner la situation.

Le talus allait en pente fort raide, conduisant à un vaste creux dans lequel croissaient des buissons de genévrier et de mimosas épineux. Une troupe d'Arabes cernait ces buissons, où le lion devait être caché, car je voyais les hommes jeter de grosses pierres dans les branches pour faire sortir l'animal féroce. D'autres chasseurs gambadaient, agitaient en l'air la crosse de leurs fusils, criaient, s'appelaient l'un l'autre, afin de s'encourager. Tout ce spectacle me parut des plus étranges ; cette manière de chasser ne pouvait aboutir qu'à des résultats lamentables.

Au bout d'un instant, je remarquai un léger mouvement au milieu du fourré... ; ce mouvement ne tarda point à s'accentuer ; le lion apparut, non pas en s'élançant d'un bond, comme le chat ou le tigre,

mais lentement, d'un pas sûr et majestueux. La crinière de la noble bête flottait, épaisse et emmêlée, autour de sa tête; sa queue, terminée par une sorte d'effilé, traînait derrière lui en frémissant; l'aspect de ce lion fier, calme, confiant en sa force, dédaignant les armes dirigées contre lui, avait vraiment quelque chose de majestueux; ses yeux enflammés semblaient mesurer la puissance de l'ennemi avec une méprisante assurance.

J'avais lu bien des descriptions du lion; j'avais vu beaucoup d'images par lesquelles on a tenté de représenter cette majesté de la force; j'avais souvent visité les lions des ménageries ou des jardins zoologiques, rien n'était parvenu à me donner une idée de la bête elle-même, vivante, libre, prête au combat, de ce magnifique et redoutable sidi El-Sassali, rencontré au désert. Cette tête puissante, d'un si beau caractère; ce large front, plissé d'étonnement, et non de crainte; cette croupe si ferme, un peu courte, ramassée, mais forte et nerveuse; ces flancs puissants, cette griffe énorme, dont chaque coup peut briser l'échine d'un bœuf; ce mufle menaçant et entr'ouvert : tout cet ensemble impressionne au premier abord; la nature s'est épuisée pour résumer dans ce seul type tout ce que la force physique peut offrir d'imposant. Et maintenant voyez se relever lentement cette large tête, écoutez ce terrible rugissement semblable à la voix du tonnerre; vous comprendrez la crainte respectueuse de l'Arabe devant celui qu'il nomme « le seigneur du tremblement ».

En effet, la terre tremblait sous mes pieds d'abord faiblement, puis d'une façon plus sensible; mais j'oubliai cette impression, quand retentit la terrible voix si bien nommée par les Arabes *rad* (le tonnerre).

Au même moment, tous les chasseurs firent feu; le lion fut atteint par plusieurs balles qui l'effleurèrent; il se ramassa alors sur lui-même, et en quelques bonds fut au milieu de ses assaillants; deux d'entre eux tombèrent sous ses puissantes griffes. Je ne devais plus hésiter; plutôt glissant que marchant, nous nous précipitâmes, Joseph et moi, au fond du vadi. Les Arabes, tout occupés du lion et criant toujours comme des enragés, ne s'aperçurent point de notre approche. Un des chasseurs n'avait pas encore déchargé son arme: plus brave que les autres, qui pour la plupart cherchaient à fuir, il restait en face de l'animal, le visait et tirait au moment où j'atteignais le creux du ravin. La balle frappa le lion, mais non mortellement; le roi du désert frémit, se dressa menaçant et vint tomber sur le chasseur, qu'il étendit à terre. Posant ses deux pattes de devant sur la poitrine de l'homme, la bête royale poussa un hurlement, puis un rugissement plus formidable encore que le premier. Elle semblait se recueillir une seconde avant de déchirer sa proie.

Je fis quelques sauts rapides et courus me poster vis-à-vis de l'animal. Étonné, il abandonna aussitôt sa victime, ce qui est fort rare; il se tourna vers

moi. Je le couchai en joue. Ce n'était ni de la peur ni de l'angoisse que j'éprouvais; il n'y a point de mots pour exprimer ce qui se passait dans tout mon être, ce qui agitait chaque fibre de mon corps : frisson, émotion, excitation, que sais-je!

Le lion roulait des yeux menaçants, sa queue remuait d'une façon terrible, ses jarrets puissants s'apprêtaient à bondir, ses flancs frémissaient de fureur.

Je lâchai la détente de mon arme et reculai vivement, mon couteau à la main. Le lion se dressa tout droit, puis il tomba lourdement, tournoya sur lui-même une fois ou deux, enfin demeura immobile. Ma balle l'avait atteint à l'œil : il ne devait plus se relever.

« Hamdoulillah! Allah akbar! criaient à la fois tous les Arabes; Dieu l'a voulu! Voyez! le veau, le chien, le fils de chien, le petit-fils de fils de chien, il est mort! Il est tombé misérablement; il crève comme un infidèle, sans gloire, sans honneur! *El tibb*[1], *el tabea*[2], le mangeront. *El budj*, le puissant vautour barbu, déchirera son lâche cœur. La gazelle le méprisera, lui et ses pères, car il est sorti de la vie sans se défendre ni combattre. Lui qui se faisait appeler *el javouhs,* le cruel, il va lui falloir sortir de sa peau. Allez chercher les musiciens, ils diront sa honte avec la trompette, ils siffleront sa défaite sur le rababa. »

[1] Le chacal.
[2] L'hyène.

Ainsi criaient et chantaient leur victoire ces naïfs enfants du désert; ils s'approchaient du lion mort, lui donnaient des coups de pied et de poing, le poussaient avec la crosse de leurs fusils, crachaient sur sa face royale.

Pour moi, je respirais largement, comme si je venais d'échapper à un danger mortel; je regardais, sans presque les voir, ces farouches Arabes dansant autour de leur ennemi abattu. Joseph, les bras en l'air, se livrait à mille exclamations, mais d'un autre genre que celles des chasseurs; il me félicitait dans son pittoresque langage et n'en revenait pas d'étonnement.

Bientôt une voix se fit entendre tout près de moi :

« Quel bonheur que tu sois arrivé juste à temps ! » murmurait l'homme que le lion avait renversé quand j'approchai, et que ma balle venait de délivrer d'une façon si peu espérée.

Ce chasseur, grand, fort, nerveux, me parut d'une maigreur étonnante; son visage brûlé était presque aussi bistré que la face d'un nègre; ses grands yeux noirs brillaient d'un feu sombre. Animé par la colère, ce Touareg devait effrayer les plus braves.

« Remercie Dieu, répondis-je, c'est lui qui t'a sauvé. »

Je mis dans le ton de ma réponse une brusquerie presque involontaire; l'inconnu me causait une véritable répulsion. Il reprit :

« Oui, honneur à Allah ! à toi remerciement. »

Et son regard glissait sur moi comme une lame qu'on évite d'enfoncer; il ajouta :

« Tu es étranger parmi les fils du désert?

— Je viens du Frankistan pour chasser Assad-bey.

— Tu l'as tué tout d'un coup; qu'Allah te bénisse! »

Cet homme s'avança ensuite vers les Arabes, qui s'acharnaient contre le lion.

« Laissez-le, dit-il, laissez le seigneur à la grosse tête, il est assez chargé de honte; son âme va fuir dans le corps d'une puce. Levez-vous; remerciez Allah, qui a gardé votre vie; allons, à genoux, récitez la sainte *fatha*[1]. »

La fatha est le premier chapitre du Coran; les musulmans le récitent dans les principaux événements de la vie... Les chasseurs s'agenouillèrent, la face tournée vers l'orient, et psalmodièrent d'un ton monotone les paroles suivantes :

« Louange soit au Seigneur de l'univers, qui règne au jour du jugement. Nous voulons te servir seul; nous avons recours à toi, nous te supplions de nous conduire dans la droite voie, dans la route éclairée par ta face, et de nous détourner du chemin sur lequel est ta fureur, du chemin de ceux qui s'égarent. »

Après s'être acquittés de ce pieux devoir de reconnaissance envers Dieu, les Arabes m'entourèrent;

[1] L'introduction.

ils me félicitèrent chaleureusemont et m'adressèrent plusieurs questions; enfin l'un d'eux me dit en saisissant ma main :

« Tu voulais te reposer seulement quelques instants dans la demeure d'un vieillard; mais il faudra que tu restes longtemps parmi nous. Je suis le bey *El-Ourdi* [1]; je te recevrai chez moi, tu y demeureras tant qu'il te plaira...

— Je te remercie, ô toi l'ami des voyageurs; mais ma route est longue et je suis encore loin du but. Je prendrai la peau du lion, puis je partirai.

— Où vas-tu? me demanda l'Arabe qui venait d'échapper aux griffes du lion.

— A Tombouctou, répondis-je, car je ne voulais point indiquer précisément mon itinéraire.

— Bien, nous voyagerons ensemble; j'appartiens à la tribu des Sliman, qui habitent au midi. J'attends ici un envoyé qui doit me rapporter un message de la ville des Francs. »

Ces derniers mots m'apprirent que cet homme était un des hôtes dont le vieillard m'avait parlé; je repris résolument :

« Il m'est impossible de m'attarder; tu montes de meilleurs chameaux que les nôtres, tu nous rejoindras.

— Combien d'hommes as-tu avec toi?

— Deux.

[1] Le chef du camp.

— Et tu oses, avec si peu de compagnons, traverser le *Bahr-billa-ma*[1] ?

— Je n'ai pas peur.

— Tu ne crains pas non plus Hedjahn-bey, l'Égorgeur des caravanes? Tu pourrais rencontrer sa goum dans ces contrées.

— Je ne le crains pas; je n'ai point tremblé devant Assad-bey, tu l'as vu. »

Le regard de mon interlocuteur flamboyait, il me troublait presque. L'Arabe reprit d'une voix tonnante :

« Étranger, tu as tué Assad-bey, mais Hedjahn-bey te briserait comme un fétu ; il est plus redoutable qu'Areth à la voix terrible !

— Tu le connais?

— Tous les Touaregs, tous les Tebbous, le connaissent; pourquoi ne le connaîtrais-je point aussi? Est-ce que chacun ne parle pas de lui ?

— Alors tu dois connaître Mamoud-ben-Moustafa-Abd-Ibrahim-Yacoub-ibn-Bachar, d'Imochar ? » demandai-je, évitant de regarder le Touareg en face, mais ne le quittant pas de l'œil cependant.

Il me sembla qu'il pâlissait, malgré la noirceur de son teint. Il reprit avec impatience :

« Quel est cet homme?

— Ce n'est point un homme, mais une femme dont la langue ne peut se taire. Je l'ai rencontré, il m'a

[1] La mer sans eau, le désert.

raconté qu'il est envoyé par Hedjahn-bey afin d'obtenir une rançon pour un prisonnier français. »

Les sourcils de l'indigène eurent un froncement sinistre; il s'écria :

« Qu'Allah le perde, le chien! Et toi, tu es allé chez le Franc pour l'avertir?

— Moi! pourquoi? L'homme d'Imochar peut fairo sa commission lui-même!

— Sidi, tu as sagement agi; la parole est d'argent, mais le silence est d'or. »

J'en savais assez. Cet Arabe, à coup sûr, était un des gens d'Hedjahn. Il attendait en ce lieu le retour du messager expédié chez les Latréaumont. Quant au bey El-Ourdy, il devait être un complice de la troupe, un allié de la goum.

Je ne pouvais accepter l'hospitalité chez ces gens; leur amitié n'avait rien de rassurant; je désirais m'éloigner au plus vite.

Avec l'aide de Joseph, j'eus bientôt dépouillé la bête, puis nous retournâmes au douar accompagnés de tous les chasseurs, qui poussaient de bruyantes acclamations. En somme, on n'avait aucune mort à déplorer, car les deux hommes renversés d'abord par le lion n'étaient que blessés; leurs camarades les rapportaient sur un brancard improvisé.

Hassan-el-Kébir vint au-devant de moi avec des gestes admiratifs, en s'écriant :

« Tu vis encore, sidi! Te voilà, et tu as tué le seigneur à la grosse tête! Qu'Allah soit loué! il s'est

montré ton protecteur. Je tremblais pour toi comme le brin d'herbe agité au souffle du simoun.

— Cent mille bombes ! reprit Joseph en riant, que peut-il y avoir de commun entre un brin d'herbe tremblant et Djezzar-bey, l'Étrangleur d'hommes...? N'as-tu pas honte de ta conduite, Hassan-el-Kébir? Pour moi, je crois bien que tous tes noms signifient tout simplement : le grand lièvre peureux ! Allons, vite, monte sur ta bête, car nous partons tout de suite. »

Pendant que mes gens recommençaient leurs disputes, l'Oulad Sliman m'amenait son chameau; il me dit, d'un ton qui me toucha de la part d'un tel personnage :

« Sidi, ta monture n'est pas digne de toi. Tu m'as sauvé la vie. Vois cette bête : c'est un hedjin, un becharinhedjin, qui n'a pas son pareil dans tout le Sahel; il est maintenant inscrit sous ton nom, je te le donne ! »

C'était un cadeau presque royal; cet homme avait-il donc le moyen de faire de semblables présents? Je me défiais toujours de lui et voulus refuser; mais il m'imposa silence avec un geste si impérieux, que je dus me taire. Tirant alors de sa ceinture un morceau de corail bizarrement taillé, il continua :

« Tu sais qu'il est bon de tenir la bouche close ! Prends cet *anaïa* (ce signe), et si tu rencontres la goum de Hedjahn-bey, montre-le; il sera ta sauvegarde, car tu as tiré un fidèle croyant des griffes de

sidi El-Sassali. Monte en selle et pars ; que ton voyage se fasse dans la paix ! »

Je craignais trop d'éveiller la colère et les susceptibilités de cet homme dangereux pour insister dans mon refus ; j'échangeai donc mon chameau pour le magnifique hedjin... Comme je disposais la selle, j'aperçus au coin de la couverture les initiales A. L. brodées en fils rouges... Plus de doutes : André Latréaumont !... Le chameau, la couverture, tout venait des produits du brigandage de la goum.

J'allai saluer le vieillard et sa fille qui m'avaient reçu dans leur tente ; le bey El-Ourdi, suivi de quelques hommes, voulut m'accompagner à une certaine distance ; enfin nous nous séparâmes avec mille démonstrations d'amitié, et le chef du douar me dit :

« Écoute, sidi : tu es un brave guerrier, mais Hedjahn-bey est autrement puissant que toi. J'ai vu qu'il t'a donné son anaïa et je m'en suis réjoui ; tu es en sûreté dans toute l'étendue du désert. Va donc, que la paix soit sur toi ; salut ! »

III

HEDJAHN-BEY

Le désert !

Des côtes nord-ouest de l'Afrique à l'origine des monts Ching, en Asie, s'échelonnent, séparés par intervalles, d'immenses espaces stériles, inhabitables et dont l'horreur va toujours croissant. Le grand désert africain semble franchir l'isthme de Suez pour continuer dans les plaines sans végétation de l'Arabie Pétrée; on retrouve son aspect désolé jusqu'en Perse et dans l'Afghanistan; il remonte en Boukarie et en Mongolie, et s'y présente plus hideux encore sous le nom de Kobi.

Quant au Sahara proprement dit, il comprend une étendue de cent vingt mille lieues carrées, à partir du cap Blanco jusqu'aux montagnes bordant le plateau du Nil, et depuis le Rif jusqu'aux forêts du Soudan.

On s'entend peu sur ses divisions. Le désert

Libyque, qui confine à la contrée arrosée par le Nil, se prolonge vers l'ouest dans la partie du Sahara la plus sablonneuse et la plus brûlée du soleil. De là jusqu'aux rives de l'océan Atlantique, le désert se nomme *Sahel*. Les Arabes donnent d'ailleurs différents noms au désert ; ils appellent : *fiafi*, la partie habitable ; *khela*, celle qui ne l'est point ; *haïtia*, les endroits boisés ; *ghoba*, ceux que recouvrent d'épaisses forêts ; *sérir*, les terrains rocailleux ; *djebel* ou *nedjed*, les régions montagneuses ; *sahel* ou *thama*, le terrain plat ; *ghoud* ou *ereg*, les sables mouvants et les dunes.

L'idée qu'on se faisait autrefois du Sahara, figurant une plaine immense, creuse et remplie par des vagues de sable, est tout à fait erronée. Le grand désert africain présente un plateau élevé de mille à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et beaucoup moins aride, en certains endroits, qu'on ne l'avait supposé. On y rencontre même des espaces très fertiles, parmi lesquels il faut compter le côté oriental du Sahara, dont l'aspect réjouit l'œil du voyageur.

Le Sahel, à l'ouest, est la partie la plus affreuse du désert. Le sable amoncelé par les vents s'y avance en vagues brûlantes ; son nom est expressif du reste : *sahel* signifie mer voyageuse.

Cet envahissement continuel des sables ne permet guère à la végétation de se développer ; comme il tarit tout cours d'eau, il rend impossible la rencontre des oasis. Là où le sable prend un peu de

consistance, croissent seulement quelques misérables plantes : thimianes bientôt desséchés, chardons ou mimosas rabougris.

Le lion n'habite guère ces solitudes sablonneuses, malgré le dire des poètes :

Wüsten Konig ist der Lœwe.
Le roi du désert est le lion.

La vipère, le scorpion, la puce énorme vivent et pullulent sur ce sol brûlant, mais la mouche ne résiste pas au climat terrible du Sahel. Celles qui suivent les caravanes périssent bientôt sur la route. L'homme cependant est assez hardi pour s'aventurer dans l'immense fournaise, pour braver les dangers sans nombre du désert.

Les récits de ces dangers ont été souvent exagérés, il faut l'avouer; mais la réalité reste assez effrayante pour détourner les pusillanimes d'un tel voyage soit dans le Sahel, soit dans le Sahara proprement dit et la région sans eau. Là le voyageur rencontre le long du chemin des rangées de squelettes d'hommes et d'animaux dont les ossements blanchissent au soleil, et dont l'attitude fait frémir d'horreur.

Beaucoup de ces cadavres tiennent encore dans leurs mains crispées l'outre vide où ils cherchèrent en vain une dernière goutte d'eau; d'autres sont tombés au milieu d'un entassement de sables où les malheureux avaient cru trouver un peu de fraîcheur,

et que leurs doigts desséchés semblent essayer de creuser encore... Plusieurs, noirs et durcis comme des momies, sont assis sur les squelettes de leurs chameaux, la tête enveloppée de leur turban, le rictus atrocement contracté... Plusieurs demeurent agenouillés, les bras croisés sur la poitrine, le visage tourné vers la Mecque... Leur dernière pensée s'est élevée jusqu'au trône d'Allah...

Ne maudissons pas trop le désert, cependant; il a ses fonctions marquées dans la machine de notre monde; il est comme un fourneau toujours embrasé, dont les chaudes vapeurs vont porter vers le nord la vie et la fécondité. La sagesse du Créateur ne souffre rien d'inutile dans ses œuvres; elle a tout disposé, dès le commencement, pour tirer profit des extrêmes et des contrastes.

Le fameux Bab-el-Ghoud est situé vers le 21° degré de latitude, sur la frontière entre le Sahara et le Sahel, où les terres des Touaregs, autrement dits Imochar, confinent à celles des Tebbous ou Tedas.

Les deux frontières combattent littéralement l'une contre l'autre, comme leurs habitants. Les monceaux de sable du Sahel sont poussés vers l'ouest par les vents de l'est et se précipitent, près de Bab-el-Ghoud, sur les roches du sérir, formant alors des vallées, des gorges, des défilés profonds qui doivent indubitablement se combler d'un jour à l'autre, car il n'y a pas assez d'humidité pour que le sable prenne la consistance de masses solides et durables. Malheur au voyageur qui s'aventure dans ces creux,

ces lacs, ces gorges de sable! Pendant quelque temps son dromadaire sent encore sous ses pieds un sol consistant; mais bientôt il enfonce dans la poussière jusqu'au ventre. Le cavalier et la monture s'épuisent en efforts pour retourner sur leurs pas; plus ils s'agitent et luttent, plus ils s'enfoncent dans l'abîme brûlant. Le voyageur ne saurait quitter sa monture, il n'en périrait que plus vite. Le sable s'amoncelle, les flots de poussière montent toujours, et le malheureux descend lentement dans la fosse. Les jambes du cavalier sont envahies, puis les hanches; le sable arrive jusqu'aux épaules... L'infortuné peut à peine se remuer; il tourne tristement la tête vers la sainte Kabba; ses lèvres blêmes, que le sable remplit déjà, murmurent avec effort : « A la volonté d'Allah. Il est miséricordieux, Allah kérim! » Le sable presse sa poitrine; il étouffe, ses yeux se ferment, l'ange de la mort plane au-dessus de sa tête. Le vautour plane aussi dans les hauteurs de l'air. Le terrible oiseau a vu de loin le combat suprême; mais, décrivant de longues spirales, il se laisse emporter par son aile puissante; il ne s'abat pas, car il sait que les dunes avares garderont toute leur proie; il la leur dispute rarement.

Tel est le Bab-el-Ghoud; celui qui s'engage parmi ses roches et ses vagues de sable doit y être contraint par une bien impérieuse nécessité.

Il est pourtant des hommes dont la sauvage passion affronte sans hésiter ces inénarrables périls. Ces hommes puisent leur hardiesse dans le précepte

antique : « Œil pour œil, dent pour dent, sang pour sang. » L'hospitalité et la vengeance sont les lois maîtresses du désert. Quand un meurtre a été commis par des membres de la même tribu, par des alliés ou des frères, le *biijeh*[1] peut être compensé au moyen d'une rançon; il n'en serait pas de même si le meurtrier appartenait à une origine étrangère; le sang seul doit alors payer le sang... L'assassin est poursuivi partout; ses proches sont en quelque sorte responsables. La querelle s'envenime, elle s'étend, elle finit par engager des familles entières; elle est embrassée par toute la tribu. Des combats sanglants s'ensuivent; des meurtres succèdent aux meurtres, tantôt en secret, tantôt ouvertement, et le Bab-el-Ghoud devient le théâtre de luttes affreuses entre Touaregs et Tebbous. La soif du sang, la puissance de la loi de haine triomphent de la nature; en vain celle-ci semble épuiser toutes ses horreurs pour séparer les deux ennemis, ces horreurs mêmes servent à la vengeance, et l'inimitié de ces peuples offre des exemples d'une cruauté plus atroce, plus raffinée même que celle dont les hordes indiennes font preuve en Amérique, dans leurs duels épouvantables.

Depuis ma chasse au lion, si heureusement terminée, plusieurs semaines s'étaient écoulées. Hassan avait fait ses preuves; s'il n'était pas très brave comme chasseur, il avait toutes les qualités d'un

[1] La *vendetta*.

guide excellent, ce qui me réconciliait avec lui. Non seulement il connaissait sa route presque les yeux fermés, mais il savait si bien prendre ses mesures, que jusqu'alors nous n'avions souffert ni de la plus petite privation ni du moindre désagrément.

Le brave homme se montrait du reste fort attaché; je me serais entièrement reposé sur lui, sans une circonstance assez singulière.

Hassan, depuis quelque temps, souffrait tous les matins d'une agitation incroyable.

Il s'asseyait sur sa natte, se mettait à pleurer, à sangloter, à crier, puis à rire, à battre des mains, à sauter. Il s'appelait lui-même, se prodiguant toutes sortes d'épithètes : tantôt il était un héros, tantôt un poltron, un rebelle, un scélérat digne de la djehenna. C'était comme une crise de folie passagère et périodique, à laquelle je ne comprenais rien, mais qui me tourmentait souvent, car, malgré l'intelligence, le dévouement, l'adresse du guide, comment ne pas s'effrayer d'un tel dérangement de cerveau au milieu d'un si périlleux trajet?

Nous n'étions que trois voyageurs; nous avions un assez grand nombre de chameaux pour les bagages, Hassan ayant conseillé avec raison de ne pas trop charger les bêtes pour marcher plus vite. Nous faisions le double de chemin d'une caravane ordinaire, et nous comptions arriver en trois bonnes journées à Bab-el-Ghoud.

Le hedjin que m'avait donné le brigand courait

merveilleusement; j'en profitais soit pour me lever un peu plus tard que mes domestiques, soit pour m'arrêter en route, afin de grossir ma collection de cailloux et d'insectes, ou de cueillir des plantes destinées à un herbier. J'avais promptement rejoint mes gens.

Au moment où je reprends mon récit, je me trouvais seul entre les dunes, restant souvent immobile pour écouter le tintement du sable, bruit léger, presque imperceptible, mais qu'on finit par très bien distinguer, et qui plaît beaucoup à l'oreille.

Les grains de poussière se meuvent, se poussent l'un l'autre du côté de l'ouest en montant et se heurtent contre ceux qui descendent du côté opposé, ce qui produit cette espèce de musique douce, métallique, presque chantante, qui fait songer au concert de millions de petits gosiers lilliputiens redisant un hymne mystérieux dans ces vastes solitudes. Le vent souffle à peine bien souvent, mais ces myriades de grains de poussière suivent une impulsion donnée; leur mouvement est continu, même quand l'atmosphère paraît absolument calme.

Je réfléchissais à ce phénomène, lorsque mon attention se fixa sur un monticule de sable s'élevant au milieu de deux creux assez vastes. Ce monticule affectait une forme qui me semblait suspecte.

Je fis agenouiller mon hedjin et descendis pour interroger les lieux. Je ne m'étais pas trompé : ce sable recouvrait le cadavre d'un Arabe enseveli avec son chameau par la poussière mouvante, dont la

couche était fort légère. Le chameau, d'après mon examen, devait appartenir à la race becharine; une balle l'avait atteint à la tête. Était-ce un acte de vengeance? Les habits de la victime ne portaient aucune trace de déchirure. En écartant le sable, je remarquai sur son burnous, sur son fusil, sur son couteau, les initiales convenues A. L. Juste à la racine du nez, l'homme assassiné portait la marque d'un trou rond. Une balle entrée là devait avoir traversé toute la tête.

« Émery Bothwell! » m'écriai-je stupéfait.

Je reconnaissais cette manière de viser. J'avais vu le même trou au crâne de plus d'un Indien. Je ne pouvais m'y tromper, Bothwell n'était pas loin!...

Cependant le meurtre remontait à trois semaines au moins, à en juger par les couches de sable et quelques autres indices... Mon ami se trouvait-il encore dans les environs? Je l'espérais; ce Touareg ne pouvait être la seule victime du terrible Englishman; tous ceux que Bothwell rencontrerait marqués des fatales initiales devaient être désignés à ses balles.

En effet, un peu plus loin je découvris un second, puis un troisième cadavre, frappés tous à la racine du nez. Hedjahn-bey rencontrait enfin un adversaire décidé, qui ne reculerait pas avant d'avoir délivré ou vengé son cousin René Latréaumont.

J'avançais toujours. Je vis une trace toute récente; elle coupait en biais la route que nous suivions et

provenait d'un chameau isolé, ou plutôt d'une chamelle, les sabots de derrière marquant une empreinte plus large que ceux de devant. Des pas légers et peu profonds sur le sable indiquaient un becharin ou un mehari, bêtes excellentes dont se servent les Touaregs.

Quoique les traces fussent légères, il me semblait certain que la bête portait un cavalier. Celui-ci était un fugitif, un voleur ou un courrier; autrement aurait-il pris cette direction écartée?

Mais un courrier traverserait-il le sérir? Un voleur de caravane ne va guère seul... Un fugitif me paraissait plus vraisemblable. Il cherchait à se dérober devant un ennemi... C'était peut-être un Touareg poussé par le désir de la vengeance et poursuivant un adversaire.

Les traces restaient parfaitement nettes; le sable ne présentait pas cette traînée incertaine que produit une course au milieu de la poussière... Pourquoi m'imaginer que le cavalier fuyait? Il allait au grand trot, voilà tout. Mais enfin quel pouvait être cet homme, seul au milieu du désert? — Mes pensées travaillaient fiévreusement sur ce thème. Le cavalier ne me précédait que de cinq minutes, je pouvais l'atteindre; je fis un signe convenu sur le sable pour indiquer à mes compagnons, qui cette fois se trouvaient un peu en arrière, par où ils devaient se diriger, après quoi je lançai mon chameau entre les dunes.

« Hêïn! hêïn! » criai-je aux oreilles du noble

hedjin, qui, renversant sa tête sur son col, partit rapide comme un bouffée de vent.

En terrain plat, j'aurais bientôt aperçu celui que je poursuivais, et lui-même n'eût point tardé à me voir, mais des monticules de sable dessinaient partout l'horizon; nous ne devions nous savoir l'un près de l'autre qu'au moment où nous nous rejoindrions... Au bout d'un quart d'heure j'étais sur les talons du cavalier. Je criai, suivant l'usage :

« Rrrrreee ! »

M'avançant, je retins son beau mehari par la bride. L'inconnu saisit sa carabine pour me coucher en joue; mais je le saluai résolument sans prendre mes armes.

« Salam aleïkoum ! la paix soit entre toi et moi ! Garde tes armes à ton *serdj*, car je te permets de me traiter comme un ami ! »

Cet homme me regarda d'un air très étonné.

« Tu me le permets ! répéta-t-il; mais sais-tu si je te donne la permission de me le permettre?

— Tu n'as pas besoin de me la donner, puisque je la prends.

— Quel est ton nom? ta race? ton chemin? »

On pouvait certes, à mon costume, à mon teint, à ma monture, me prendre pour un Arabe; quant à lui, c'était un Tebbou : je le reconnus au premier coup d'œil. La couleur très foncée de sa peau, ses cheveux courts et crépus, ses lèvres épaisses, ses mâchoires proéminentes le distinguaient des Touaregs et des Bédouins. Où allait-il? me demandai-je en-

core tout en l'examinant; une vengeance l'avait-elle appelé ici, dans le Bab-el-Ghoud, sur le territoire des Imochar? Il n'était guère probable qu'il existât une source dans ces dunes voyageuses, et pourtant le cavalier ne portait sur sa selle qu'une simple petite *zemzemié*[1] en peau de gazelle. Il était bien armé; sous son burnous flottant j'apercevais un costume et un attirail complet de guerrier.

Sa taille maigre et nerveuse avait, pour la protéger contre les coups de lance, une camisole de cuir de bœuf; ce harnais militaire ne sert ordinairement qu'aux Touaregs; cependant je ne croyais pas me tromper sur la race de l'inconnu. Je m'empressai de répondre à sa question :

« Je viens d'un pays éloigné, du Germanistan; on ne connaît là ni ferka, ni tribu; toi, tu es un Tebbou?

— Ah! reprit l'homme, tu viens de si loin, du pays de sidi Émir!

— Oui, m'écriai-je étonné; tu l'as rencontré?

— Je l'ai vu. Es-tu le cheik qu'il attend?

— En effet, je le suis.

— Sois donc le bienvenu, sidi! il m'envoie pour t'attendre.

— Où est-il?

— Dans les environs de Bab-el-Ghoud. A Bab-el-Ghoud tu trouveras son papier, qui te dira le point vers lequel il se dirige.

[1] Bouteille de cuir, gourde.

— Bien; remercie Allah, qui m'a fait voir tes traces et m'a inspiré de les suivre, car tu aurais passé outre sans me rejoindre.

— Oh! je t'aurais retrouvé, sidi; je voulais seulement faire boire mon mehari dans le sérir et y prendre de l'eau; puis je comptais revenir sur la route où tu devais passer... Là j'aurais vu tes traces; je les aurais suivies jusqu'à ce que je te rencontrasse.

— Tu connais une source dans ce désert?

— Je connais plusieurs sources, que mes yeux seuls ont vues.

— Tu es un Tebbou, n'est-ce pas?

— Tu l'as deviné, je suis un Tebbou de la race des Beni-Amalech.

— Comment t'appelles-tu?

— Je n'ai point de nom, sidi; mon nom gît enterré sous le toit de ma tente jusqu'à ce que j'aie accompli un serment fait par la barbe du Prophète et l'éternelle Justice; nomme-moi, si tu veux: Abou-billa-Beni[1]. »

Je devinais toute l'histoire de mon nouveau guide; cependant je lui demandai gravement:

« Quelqu'un a tué ton fils?

— Mes trois fils, sidi; mes trois fils, ma joie, mon orgueil, mon espoir. Ils étaient grands, élancés, forts comme la tige des palmiers, prudents comme Abou-Bekr, braves comme Ali, vigoureux comme

[1] Père sans fils.

Khalid, obéissants comme Sadik le Juste. Ils avaient conduit mes troupeaux au *bir*[1]; je n'ai retrouvé là que leurs cadavres; mais ce n'était pas une bête féroce qui les avait tués.

— Qui donc alors?

— Hedjahn-bey, l'Égorgeur des caravanes. Il avait pris mes chameaux pour les partager entre ses hommes, mes bœufs et mes brebis pour ses festins. J'ai abandonné mon douar, ma femme, mes filles, et je poursuis le meurtrier d'oasis en oasis. Ma lance a déjà tué trois de ses complices, mes flèches quatre, mon couteau six; lui, le cheïtan le protège, car mon œil ne peut le voir ni mon bras l'atteindre! Mais il ira bientôt dans la djehenna; car si mon bras est trop court, le sidi Émir et toi vous m'aiderez à me venger!

— Où as-tu rencontré le sidi Émir?

— Près de la fontaine de Khool, où ses balles avaient tué trois Hedjahn qui portaient le signe de mort.

— A-t-il des compagnons avec lui?

— Deux hommes, son serviteur et son guide. N'as-tu pas vu sur ta route des cadavres avec un trou au front?

— Oui.

— C'est le sidi Émir, le Belhouvan-bey[2] qui les a frappés ainsi. Ses balles sont comme la colère

[1] Puits.

[2] L'exterminateur des brigands.

d'Allah : elles ne manquent jamais leur but. Hedjahn-bey et sa goum connaissent le fusil du vengeur, ils le fuient, mais le pasteur paisible le bénit. Sidi Émir suit partout les traces des brigands, eux cherchent en vain à le tuer ; son Dieu est puissant comme Allah, il le rend invisible, il le défend contre tous les dangers.

« Dans tous les douars retentissent les louanges de sidi Émir ; chaque bir entend nommer son nom avec honneur, le désert est fier de lui, l'air se remplit du bruit de sa gloire et la porte au loin. Il est le juge du pécheur et le protecteur du juste ; il va et il vient, personne ne sait où il se trouve ; mais je te conduirai vers lui, afin que ton nom grandisse comme le sien. »

C'était un hymne véritable chanté à la louange de mon ami. Ce Tebbou m'intéressait ; plus brave que notre Hassan, j'espérais pouvoir me fier davantage à lui dans la suite de mon expédition. Je lui demandai :

« Sommes-nous loin de Bab-el-Ghoud ?

— Dans un jour, puis encore un jour, quand ton ombre s'allongera deux fois grande comme ton pied vers l'orient, ton chameau pourra s'agenouiller sous la Bab-el-Hadjar[1], là tu te reposeras en paix. »

Les hommes du désert ne connaissent ni horloges ni boussoles ; les étoiles leur montrent la route pendant la nuit, l'ombre leur sert à mesurer le jour. Ils

[1] La porte de pierres.

acquièrent par la science de l'observation une sûreté rarement en défaut.

« Viens, dis-je au Tebbou, nous irons rejoindre mes gens.

— Ma provision d'eau s'épuise, sidi.

— Je t'en donnerai tant que tu en auras besoin. »

Il me suivit sans répliquer; nous trouvâmes bientôt Joseph et Hassan dans la direction que je leur avais marquée; ils faisaient halte et m'attendaient. Tous deux parurent fort étonnés du compagnon que je ramenais du fond du désert.

« Eh! mais, Monsieur, s'écria Joseph, où diantre avez-vous été pêcher ce moricaud-là?

— Cet homme s'appelle Abou-billa-Beni, repris-je sans m'arrêter à la plaisanterie; il doit nous conduire à Bal-el-Ghoud. »

A ces mots les sourcils d'Hassan se froncèrent; il dit tout en fureur :

« Quel est ce Tebbou? Comment prétend-il mieux connaître la voie que Hassan-el-Kébir, surnommé Djezzar-bey? Quelle est la mère qui l'a mis au monde? de combien de pères descend-il?

« Qu'il aille où il veut! Je te conduirai bien sans lui à Bab-el-Ghoud. Vois sa figure et ses cheveux, ses joues et sa bouche; est-ce là un véritable descendant d'Ismaïl, le vrai fils d'Abraham? »

Le Tebbou regardait tranquillement mon premier guide jusque dans le blanc des yeux; il s'écria en souriant :

« Tu te nommes Hassan-el-Kébir et Djezzar-bey?

Jamais l'oreille de mon djimmel n'a entendu ce nom fameux; de quelle tribu, de quelle ferka es-tu donc?

— Je suis un Koubabich de la ferka En-Hourab. Nous avons tué la panthère et sa femelle; nous avons exterminé Hassad-bey, le lion. Toi, qui as-tu tué? Tu es un père sans fils, un Tebbou sans courage, un homme sans hardiesse. Je conduirai le sidi; toi, tu peux te tenir à la queue de mon chameau. »

Abou-billa-Beni semblait tout à fait insensible à ces injures; il reprit avec calme :

« Nomme-moi ton nom.

— Mon nom? il est plus nombreux que le nombre de tes parents, plus long que ta mémoire; je m'appelle Hassan-ben-Aboul-Feda-ibn-Haukal-al-Vardi-Yousouf-ibn-Aboul-Foslan-ben-Iskak-al-Douli.

— Bien! Hassan-ben-Aboul-Feda-ibn-Haukal-al-Vardi-Yousouf-ibn-Aboul-Foslan-ben-Iskak-al-Douli, descends de ton djimmel, j'ai un petit mot à te dire. »

Descendant lui-même de sa monture, le Tebbou tira son poignard, puis s'assit sur le sable. Un duel entre Arabes! cela promettait d'être curieux; mais je me sentais tranquille, personne n'en mourrait; Hassan allait mettre les pouces. Il cherchait déjà une échappatoire :

« Qui t'a permis de quitter ton chameau? criait-il; sais-tu qu'un seul a le droit de commander ici? c'est le sidi; or le sidi est très pressé d'arriver à Bab-el-Ghoud.

— N'importe, Hassan, déclarai-je, descends, je te le permets; tu es un vaillant Koubabich En-Hourab, tu as un koussa tranchant, défends ton honneur.

— Nous n'en avons pas le temps, sidi; vois comme l'ombre s'allonge.

— Descends, dépêche-toi, ce sera bientôt fait. »

Hassan, à bout d'arguments, se décida; il vint s'asseoir vis-à-vis du Tebbou et tira son couteau.

Abou-billa-Beni releva immédiatement son pantalon jusqu'au-dessus du genou et enfonça son couteau dans son mollet, puis il regarda si Hassan en faisait autant.

Pour sauver sa réputation, le Koubabich eût dû imiter son partenaire; les deux hommes se seraient ainsi percés et déchirés sans mot dire, sans sourciller, sans que le moindre mouvement trahît la douleur. Celui qui se serait arrêté le dernier eût été vainqueur.

Dominer la douleur physique, la mépriser, la soutenir sans broncher : tel est un des grands points d'honneur de l'habitant du désert.

Hassan, déjà plus civilisé, relevait lentement son pantalon; il ne semblait plus du tout pressé.

Enfin il appuya la pointe de son couteau sur la chair de son mollet, qui s'enfonça un peu. Haï! Djezzar-bey remarqua combien la chose promettait d'être peu agréable. Sa figure s'allongea; il allait rejeter son arme, quand Joseph, descendu pour mieux voir, se glissa par derrière et lui poussa le

bras si malicieusement, que le couteau pénétra assez avant dans le mollet. Hassan se releva avec un cri formidable.

« Par Allah! que fais-tu, mauvais garnement? criait-il. Es-tu fou? Ma jambe t'appartient-elle? Ce mollet est-il à toi ou à moi? Pou, puce, vermine, hérisson, père de hérisson, oncle d'un père de hérisson! t'ai-je loué ma jambe pour l'essayer, giaour! petit-fils d'une giaourine! Yousef sans nom! »

La colère du malheureux était risible, quoique je n'approuvasse point Joseph.

Le couteau pendillait hors de la plaie; Hassan sautait sur sa bonne jambe, criait, montrait le poing, sautillait autour de Joseph sans oser pourtant le toucher.

L'Allemand comprit qu'il avait été trop loin; il offrit à Hassan de le soigner.

« Voyons, disait-il, cherchant à apaiser le blessé, qu'est-ce que cela pour Djezzar-bey? Assieds-toi, Hassan, je tirerai le couteau, dans deux heures tu n'y penseras plus! »

Le Koubabich finit par se laisser traiter; mais, quand il vit le sang s'échapper de la plaie, il tomba tout de son long sur le sable et ne revint à lui qu'après un habile pansement de Joseph. — La vue de son sang répandu, et peut-être un peu de honte sécrète, ne le mit pas de belle humeur. Joseph, malgré tous ses soins, s'en ressentit. Quant au Tebbou, il ne paraissait pas s'inquiéter le moins du monde de sa blessure propre. Je parvins à cal-

mer mes gens après quelques admonestations assez vertes, puis nous reprîmes notre course dans les sables.

Vers le soir, nous nous arrêtâmes entre deux monticules; les tentes furent dépliées, les nattes étendues, les bêtes pansées; enfin nous commençâmes notre frugal repas. Il consistait en une poignée de farine, quelques dattes et... un *verre d'eau*. Avant de m'endormir je partageai entre nous quatre les heures du guet. Hassan eut la dernière, comme toujours.

Je m'éveillai de bon matin; l'espoir de rejoindre bientôt Émery me donnait un nouveau courage.

En sortant de ma tente afin de me procurer un peu d'eau pour ma toilette, je ne fus pas médiocrement surpris d'apercevoir Hassan assis au milieu des ballots; il me tournait le dos et buvait à même dans ma bonbonne.

J'avais emporté cette grosse bouteille, entourée d'écorce d'aubier, pour conserver ma collection d'animaux. Quantité d'insectes s'y trouvaient déjà réunis, sans compter plusieurs amphibies, tels que vipères, scorpions, salamandres des steppes, crapauds de bir, etc. Toutes ces créatures ne nuisaient probablement point à leur sauce, car le Koubabich de la ferka En-Hourab la sirotait avec autant de délices que si c'eût été du nectar versé par Ganymède.

Cela me parut peu édifiant pour un fidèle si versé dans l'étude du Coran. Je remarquai en même temps que Hassan devait depuis longtemps se donner cette

douceur matinale; la bonbonne semblait légère, il la soulevait aisément, pour lécher encore quelques gouttes autour du goulot. Je m'expliquai tout de suite les accès de folie qui m'avaient tant inquiété chez mon guide. M'avançant avec précaution, je mis la main sur l'épaule du musulman ; de frayeur il laissa échapper la bonbonne.

« Que fais-tu là? demandai-je.

— Je buvais, sidi..., murmura le malheureux épouvanté.

— Et que bois-tu?

— Du ma-el-zat. »

Les musulmans, quand ils se permettent les boissons spiritueuses dans le secret de la vie privée, nomment le vin ou les liqueurs de différents noms, s'imaginant ainsi les faire changer de nature, et mettre en repos la conscience sur cette infraction à la loi.

« Ma-el-zat, c'est-à-dire l'eau de la Providence. Qui t'a dit que ce que tu viens de boire s'appelle ainsi?

— Oh! je connais cela, sidi... Une fois les hommes étaient bien tristes, la Providence laissa tomber une goutte de gaieté sur la terre. Cette goutte fit pousser des plantes dont le jus contient la joie; c'est pourquoi on appelle ce jus ma-el-zat!

— Hassan, tu sauras que ce breuvage n'est point du tout du ma-el-zat; il renferme des esprits plus dangereux encore que ceux du vin: ainsi, tout bon musulman est obligé de se l'interdire.

— Je ne bois ni vin ni eau-de-vie ; mais je bois la nouktha-zat...

— Ta loi le défend.

— Tu te trompes, sidi, les musulmans peuvent goûter le breuvage de la Providence.

— Le breuvage de la Providence ou l'eau-de-vie, c'est à peu près la même chose ici, Hassan, et il est dit dans vos livres : « Toute boisson enivrante doit être prohibée. »

— Sidi, tu es plus savant que moi-même, tu connais l'*Ilm-el-tauahid*[1] et les instructions du pieux Chaffeï, tu es un sage! Mais cela n'empêche pas que je puis boire le ma-el-zat, car il ne m'enivre pas.

— Il ne t'enivre pas! Hassan, tu es ivre depuis plusieurs jours; en ce moment même l'esprit de l'alcool règne sur ton âme.

— Mon âme est libre et joyeuse quand ma langue s'est attachée au *zemzemié*[2].

— Eh bien! récite-moi la sourate El-kafiroun. »

Cette sourate est la cent neuvième du Coran; elle trouve souvent chez les musulmans une singulière application : on la fait réciter à ceux qu'on soupçonne d'ivresse. Les versets ne se distinguent les uns des autres que par la place occupée différemment, dans chacun d'eux, par le même mot, et il est rare qu'un homme ivre puisse ne pas se tromper dans des inversions si emmêlées.

Cette sourate se traduit à peu près ainsi : « O infi-

[1] La leçon du Dieu unique.

[2] Bonbonne.

dèles! je ne respecte pas ce que vous respectez, et vous ne respectez pas ce que je respecte. Je ne respecterai pas ce que vous respectez, vous ne respecterez jamais ce que je respecte. Vous avez votre religion, et j'ai la mienne. » Mais en arabe il est bien plus difficile de se reconnaître dans les mots et la prononciation.

Hassan reprit :

« Tu n'as pas le droit, sidi, de me demander la sourate El-kafiroun, car tu n'es pas musulman.

— Tu ne veux pas la dire, Hassan, parce que tu ne le peux pas. Tu prétends qu'un chrétien ne saurait commander à un musulman : pourquoi en ce cas es-tu entré à mon service? Tu soutiens que tu ne pèches point en buvant du ma-el-zat, mais tu m'as volé ce ma-el-zat. Le Coran ordonne de punir les voleurs, tu auras la punition que tu mérites.

— Peux-tu punir un fidèle croyant, sidi? Il faut aller devant le cadi.

— Je me passerai de cadi! »

Hassan ne faisait près de moi que les fonctions de guide : Joseph seul s'occupait des paquets et de l'emballage; le brave Koubabich ignorait donc ce que contenait l'*esprit* qu'il avait avalé avec tant de délices. Je tirai mon couteau, je coupai les cercles d'aubier qui entouraient la bouteille, et je montrai à Djezzar-bey la grouillante population qui la remplissait.

« Regarde, lui dis-je, voilà ton ma-el-zat! »

Le malheureux se redressa sur ses pieds, éten-

dant ses dix doigts en avant, et fit la plus affreuse grimace qui se puisse imaginer.

« Bismilla! sidi, qu'ai-je bu! criait-il. Qu'Allah maudisse cette bouteille! Je sens dans le gosier comme si j'avais avalé dix millions d'esprits de diables du fond de la djehenna.

— Voilà une partie de ton châtiment, Hassan. Quant au reste, je t'en fais grâce en considération de la blessure d'hier dont Joseph a été cause.

— Sidi, la blessure n'est pas si mauvaise que ce ma-el-zat! Je crois que je vais mourir. O sidi, je t'en prie, ne me montre plus ces horribles monstres. »

J'appelai Joseph, qui venait de s'éveiller; je lui recommandai de remplir la bonbonne avec de l'esprit de vin que j'avais heureusement en réserve et de raccommoder le panier; quant au brave Hassan, il devait être complètement guéri du péché d'ivrognerie. Je me tenais pour assuré qu'il ne s'aviserait plus de goûter à ma nouktha...

Nous montâmes bientôt sur nos bêtes et continuâmes notre route. Vers midi, nous fûmes très surpris d'apercevoir la trace d'une nombreuse caravane.

« Allah akbar! murmura Hassan, qui jusque-là s'était tenu coi. Allah n'a jamais soif, et il connaît tous les chemins du désert!... Mais que vient faire cette kaffila dans le Ghoud, où l'on ne trouve pas une source capable d'abreuver deux chameaux?

— Comptez les traces, » ordonnai-je.

Il y avait des empreintes d'hommes, de chevaux,

de chameaux. Ceux-ci paraissaient très pesamment chargés. C'était une caravane marchande qui nous précédait. Un examen attentif accusa soixante chameaux de bagages, onze de selle, deux hommes à pied et trois cavaliers. Cette caravane devait s'être égarée, car l'eau manquait absolument pour les chevaux dans ces parages.

« La kaffila vient d'Aïr; elle se rend à Tafilet ou à Tibesti, opina le Tebbou.

— Alors elle a un bien mauvais conducteur; il l'égare dans des détours périlleux! m'écriai-je.

— Le chabir n'est pas un ignorant, sidi, reprit Abou-billa-Beni, dont un sourire entr'ouvrit les grosses lèvres et qui secoua la tête d'un air singulier. Hedjahn-bey n'admet parmi ses compagnons que des hommes connaissant bien le désert.

— Comment!... » murmurai-je.

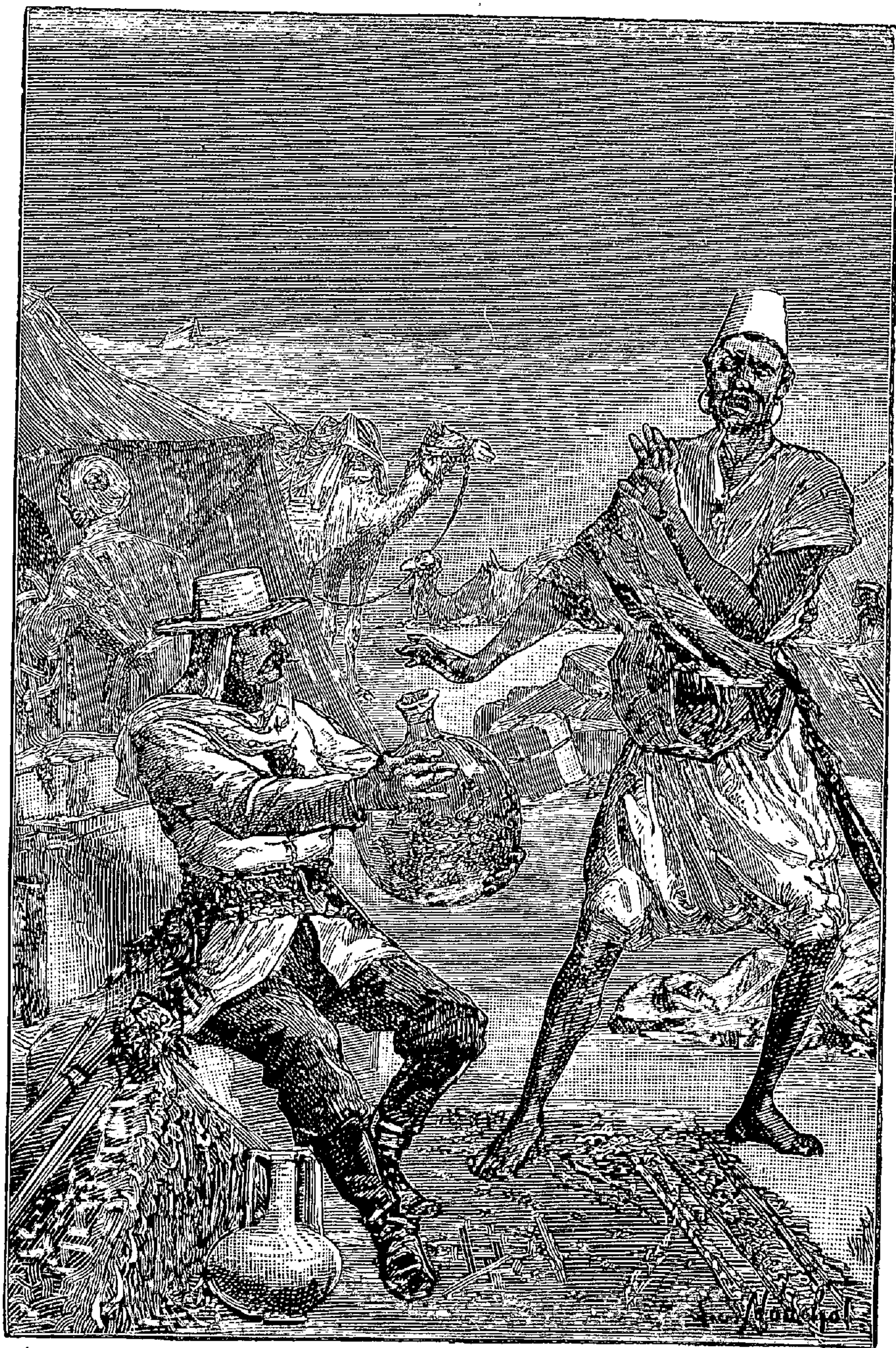
La pensée qui me venait me semblait affreuse; je ne l'achevai qu'en hésitant.

« Comment! tu crois que le chabir les égare à dessein?

— Oui, sidi! Un chabir peut se tromper de la longueur de quelques pieds sur l'ombre, il ne prendra jamais le Bab-el-Ghoud pour la route de Tafilet. S'il était dans le doute, il interrogerait son *cheik-el-djemali*[1]; celui-ci le remettrait en bon chemin.

— Regarde cette trace, sidi... Les chameaux ne marchent plus, ils se traînent... Ramasse cette outre;

[1] Le chef des conducteurs de chameaux.



« Bismilla! sidi, qu'ai-je bu? » s'écria Hassan.

n'est-elle pas sèche comme du bois? La kaffila manque d'eau, elle n'en a plus une goutte; le chabir la conduit vers Hedjahn-bey, elle va périr sans ressource!

— Mais alors il faut la rejoindre; marchons, hâtons-nous! »

Le Tebbou arrêta mon chameau par la bride, en disant :

« Dieu te garde, sidi, de courir au-devant du plus terrible danger que les yeux de ton esprit puissent te représenter même en songe!... Que répondrais-tu au chabir s'il t'interrogeait? que ferais-tu s'il t'attaquait?

— Eh! je lui dirais que nous venons de Séhlit, que nous allons à Dongola... Ou plutôt je ne mentirais point; je ne répondrais rien à un homme qui ne possède aucun droit sur moi. Allons! »

Le Tebbou n'hésita pas longtemps; nous lançâmes nos montures au galop. Je fis signe à mes deux domestiques de nous suivre plus lentement, avec les bêtes de somme.

Plus j'avançais, mieux je me rendais compte des souffrances éprouvées par la caravane. La route était semée d'objets abandonnés, ou jetés avec désespoir par ces hommes épuisés; les traces prouvaient que les bêtes ne se traînaient qu'en faisant des efforts presque impuissants. Les chevaux semblaient devenus comme enragés par la soif, car en certains endroits on voyait qu'ils avaient pris un galop vertigineux et saccadé.

Enfin nous aperçûmes entre les dunes, devant nous, quelques capuchons blancs, puis nous rejoignîmes les cavaliers restés plus en arrière et dont les bêtes, à bout de forces, suivaient difficilement le gros de la caravane. Ils nous regardèrent avec une joyeuse surprise; leur œil mourant retrouva quelque vivacité pour répondre à notre salut.

« Où est le chabir de cette kaffila? demandai-je.

— Donne-nous un peu d'eau, sidi ! » répondirent ces malheureux, suppliant du geste, sans prendre garde à ma question.

J'avais sur mon chameau une outre d'assez forte dimension ; je la leur tendis. Aussitôt je me vis entouré de toute la caravane, tous ces hommes demandaient de l'eau; je fis circuler l'outre et ne la refusai qu'à deux personnages suspects, un Touareg monté sur un chameau becharin et un Bédouin à pied qui paraissaient diriger la kaffila : le chabir et le cheik-el-djemali sans doute.

Ils me lancèrent tous deux un regard plein de défiance... Mon outre revint vide; je réitérai alors ma question :

« Où est le chabir? »

Le Touareg s'avança en disant :

« C'est moi, que me veux-tu?

— Pourquoi m'as-tu laissé sans salut? demandai-je d'un ton mécontent. Depuis quand les lèvres du croyant restent-elles fermées pour le voyageur? »

Le chabir semblait de plus en plus étonné; il fronça les sourcils, et, comme l'envoyé de la goum

que j'avais rencontré chez les Latréaumont, il murmura en abrégeant la formule :

« Sal... aleïk! Combien as-tu de vies, étranger, pour parler de la sorte?

— Sal... al:..! une seule vie, ainsi que toi, et j'en ai plus soin que toi de la tienne...

— Pourquoi dis-tu cela?

— Parce que tu vas te laisser périr dans ce désert, si on ne te remet pas en bon chemin.

— Je ne suis point égaré, reprit le chabir en dissimulant son inquiétude, car il tremblait de se voir dénoncé devant ceux qu'il trahissait. Allah a fait souffler un vent si chaud, qu'il a desséché nos outres; mais demain nous trouverons une fontaine.

— Où allez-vous?

— Que t'importe?

— As-tu des raisons pour taire le but de ton voyage?

— La kaffila se rend à Tafilet.

— Moi aussi je vais à Tafilet : me permets-tu de me joindre à vous? »

Il respira un peu plus librement, quoiqu'il ne fût pas encore bien rassuré sur mes intentions.

« Quel est ton nom et ta tribu? reprit-il.

— Je suis un Franc; mon nom serait trop difficile à prononcer pour ta langue.

— Tu es un Franc? un chrétien? Eh! vous autres, vous venez de boire de l'eau d'un giaour! »

Ils s'écartèrent machinalement; mais je fis avan-

cer mon chameau et touchai presque le sien, en m'écriant :

« N'oublie pas ce mot, car tu devras me le payer ! »

Le chabir avait tiré son couteau; il reprenait toute son assurance : je m'avouais chrétien, il était désormais certain que les fanatiques musulmans dont se composait la caravane n'accorderaient aucune créance à mes paroles, quelles qu'elles fussent. Je compris aussi pourquoi, dès l'abord, il s'était montré vis-à-vis de moi si sombre, si farouche, car il me demanda brusquement :

« Où as-tu eu ce becharin? Un musulman ne vend pas un tel animal à un chrétien.

— Un fidèle croyant, comme tu nommes tes frères, m'a donné ce djimmel parce que je l'avais délivré de la gueule d'un lion.

— Tu mens! Un giaour a peur d'Assad-bey, et celui qui possède une telle monture ne tombe pas sous la griffe du lion.

— Écoute, chabir, si tu répètes encore une fois ton injure, je te cingle les joues de mon fouet. Tu sais que Mihaïl, Djebraïl, Issrafil et Asraïl, les quatre anges gardiens du paradis, ne laissent pénétrer aucun mahométan frappé par un chrétien ! »

Cette menace attira sur moi toutes les colères. Ces hommes, que je venais de désaltérer dans leur soif, étaient prêts à me déchirer; ils seraient tombés sur moi, je crois, s'ils avaient été moins épuisés. Le chabir montrait son pistolet et me criait :

« Descends de ton chameau, giaour, avant que tu aies eu le temps de recommander ton âme à ton Dieu, le cheïtan l'emportera dans la djehenna ! »

Mon brave Tebbou saisissait sa lance pour me défendre; je lui fis un signe; je venais de songer à l'anaïa et voulais éprouver sa vertu.

Puisque le chabir reconnaissait si bien mon djimmel, il ne pouvait manquer de reconnaître l'anaïa de son maître; moi aussi je distinguais parfaitement maintenant les initiales A. L. brodées sur ses vêtements; je n'avais plus le moindre doute au sujet du brigand. Je tirai donc le morceau de corail, et, le lui montrant, je lui dis :

« Laisse ton arme en paix et regarde ! »

Le Touareg tressaillit en murmurant :

« Allah akbar! tu es sous une protection aussi puissante que celle du cheïtan lui-même ! Tu as dit vrai; il faut que tu aies sauvé un fidèle croyant des griffes du lion. Viens donc avec nous; restes-y tant qu'il te plaira. »

C'était tout ce que je demandais. Cette admission, me faisant membre de la kaffila, me donnait le droit de surveiller de près le chabir et de l'arrêter dans ses mauvais desseins. Je repris donc :

« Marchons alors; mes gens nous rejoindront.

— Combien as-tu de serviteurs, sidi? me demanda le guide avec défiance.

— Deux, sans compter celui qui m'accompagne en ce moment. Tu verras sur les chameaux qu'ils mon-

tent la peau de deux panthères frappées par mes balles.

— Mais que fais-tu dans le désert?

— Je suis venu pour tuer Assad-bey et pour parler à d'autres beys. »

Le chabir ne crut pas pouvoir en demander davantage; il fit un signe, la caravane se remit lentement en marche; je restai en arrière avec mon Tebbou, évitant de devancer les malheureux voyageurs.

« Allah kérim, me dit Abou-billa-Beni, Dieu est miséricordieux, il protège le vrai croyant; mais toi, un chrétien, qui n'as point de secours à espérer d'en haut, tu risques ainsi ta vie?

— Allah n'est pas un autre Dieu que le mien; il habite dans les cieux; tous nous sommes ses enfants; il nous conduit et nous protège tous sans exception.

— Pas un Arabe n'eût parlé au chabir comme tu viens de lui parler, car il est un des chefs de la goum! L'ange de la mort planait sur ta tête, mais tu es brave comme ton ami le sidi Émir.

— Toi aussi, Abou-billa-Beni, tu es brave; je te recommanderai à sidi Émir, qui te récompensera. Dis-moi, tu crois trouver de l'eau près de Bab-el-Ghoud?

— Oui, je connais des sources cachées qui abreuveraient tous ces chameaux.

— Alors la kaffila y serait à merveille; elle y attendrait des secours, et...

— Mais si Hedjahn-bey nous attaque sur la route ?

— Laisse-moi consulter mon âme ! Sidi Émir était à Bab-el-Ghoud, n'est-ce pas ?

— Oui, mais il a pu s'en éloigner, car il ne sait pas au juste quand tu dois arriver; seulement il y reviendra toujours.

— Crois-tu que cette caravane soit en état de se tirer des dunes ?

— Peut-être ; mais le chabir la tiendra au milieu des sables, pour mieux la livrer aux gens de la goum. »

Cette conjecture me semblait très fondée ; je cherchais péniblement dans ma tête un moyen de sauver ces malheureux sans abandonner la piste des bandits.

Tirer une balle au chabir et à son complice eût été m'exposer à la fureur des Arabes, car je ne pouvais leur démontrer péremptoirement que ces deux hommes complotaient leur perte; d'ailleurs, je manquais ainsi mon but; il me fallait prendre Hedjahn-bey lui-même pour délivrer Latréaumont.

Les plus grandes précautions me paraissaient nécessaires tant que je n'aurais pas rejoint mon ami Bothwell.

Cependant Joseph et Hassan ne tardèrent point à arriver. Je leur enjoignis de cacher une de nos outres et de distribuer le contenu des autres parmi les voyageurs. Le fameux Hassan-el-Kébir profita de la circonstance pour se vanter beaucoup et me

vanter aussi devant les Arabes; il se fit des connaissances et des amis. Quant à Joseph et au Tebbou, ils revinrent bientôt près de moi. Lorsque nous nous remîmes en chemin, le guide, arrêtant son chameau, laissa passer toute la caravane, puis se plaça à mes côtés pour me demander :

« Sidi, connais-tu le nom de celui qui t'a donné ce beau djimmel ? .

— Un chrétien doit aider le prochain sans s'informer de son nom, répondis-je sentencieusement, me conformant à la manière arabe.

— Alors tu ne sais pas qui il est ?

— Si, je le sais.

— Dis-moi son nom; dis-moi ce qu'il est.

— Il est ce que tu es toi-même.

— Et toi aussi, sidi. Tu as l'anaïa du chef, il te met sous sa protection, mais t'oblige également à lui obéir. Connais-tu le chemin que nous suivons ? »

Cette manière d'envisager les choses me déplaisait fort. De ce que je possédais l'anaïa, s'ensuivait-il que je fusse affilié à la goum ?

Je me demandais aussi pourquoi cet homme avait dit « l'anaïa du chef »; était-ce donc de Hedjahn-bey en personne que je tenais ce signe?

Quelle belle occasion j'avais manquée de voyager avec lui! Enfin le jour se fit progressivement au milieu de mes idées confuses. En effet, un simple membre de l'association ne m'eût point confié l'a-

naïa. Un cadeau tel que celui du précieux hedjin ne pouvait venir que d'un chef...

Il fallait essayer d'obtenir des renseignements du chabir, trompé par les apparences.

« Oui, répondis-je, cette voie, je la connais; tu ne vas pas à Tafilet, tu nous mènes à Bab-el-Ghoud.

— Nous n'irons même point jusqu'à Bab... Aujourd'hui, quand le soleil sera couché, nous camperons dans la mer de sable. Le bey nous y rejoindra...

— Le bey? n'attend-il pas son messager là-bas, dans le douar où nous avons tué le seigneur à la grosse tête?

— Il ne t'a donc pas dit qu'il y a deux Hedjahn-bey, deux frères? »

Tout s'expliquait : la rapidité avec laquelle on supposait qu'Hedjahn-bey se transportait d'un lieu à un autre et l'espèce d'ubiquité qu'on lui attribuait. L'un des frères m'avait échappé, pourrais-je surprendre l'autre?

« Nous n'avions pas le temps d'échanger beaucoup de paroles, répliquai-je avec assurance. Le bey sait-il où il pourra joindre la kaffila?

— Il l'attend depuis plusieurs jours. Quand tous seront endormis, il viendra. La goum est puissante, sidi; cependant il est un ennemi redoutable pour elle... Si cet ennemi se présentait, tu serais avec nous?

— Mon bras reste toujours au service de mes amis,

répondis-je, donnant un double sens à cette assurance. Quel est donc cet ennemi si redoutable?

— Behlouvan-bey; en as-tu déjà entendu parler, sidi?

— Qu'en dit-on?

— Personne ne le connaît. Traverse le sérir, la Belad-el-Ghoud, la contrée des dunes, le Sahel, partout tu rencontreras quelques cadavres des nôtres frappés par ses balles. Il est partout, et personne ne le voit. Son djimmel a huit jambes et quatre ailes; il va comme le vent, sans laisser la moindre trace. Cet homme ne boit ni ne mange. C'est pourtant un géant si grand, que trois hommes montés sur les épaules les uns des autres ne pourraient atteindre son front. C'est le cheïtân en personne; c'est Eblis, l'ange rebelle qui ne voulut pas s'incliner devant Adam et qui a été exilé sur la terre, où il rôde pour tuer les âmes des croyants. »

J'avais bonne envie de rire, malgré la situation, en me figurant Émery sous les traits de cet être fabuleux; mais je me gardais bien de combattre une telle opinion. Le surnom de Behlouvan-bey, *le chef des héros,* témoignait du reste assez de l'estime où les Arabes tenaient mon ami.

« Tu crois donc qu'il viendra? demandai-je d'un air mystérieux.

— Je ne sais. Il arrive quand l'enfer lui a fondu assez de balles. Il connaît chaque homme et chaque bête de la goum; il sait où sont nos puits et nos

campements : *El-Kaŝr*[1] est le seul lieu où il ne soit point encore allé, parce qu'un pieux marabout défend cet endroit contre tous les mauvais esprits. »

L'anaïa décidément avait une puissance sur laquelle je n'osais compter; elle me mettait en possession des secrets de la goum; elle me posait en affilié et me servait admirablement dans les circonstances périlleuses.

Les vieux Romains pénétrèrent plus loin dans le Sahara qu'on ne le fait ordinairement de nos jours; plus tard, quand les hordes des califes se précipitèrent vers l'isthme de Suez, le désert fut traversé par de véritables foules armées. Aux temps antiques comme au moyen âge, sous les Romains comme sous les califes, les solitudes africaines virent s'élever plus d'un édifice militaire, abandonné dans la suite des âges, puis recouvert par les sables, ou tombé en ruine. Ces restes de constructions ont toujours servi de refuge et de repaire aux brigands qui infectent le désert.

J'ai vu plusieurs de ces kasr ou ksour; j'ai toujours remarqué aux environs une source d'eau, un ruisseau, un puits quelconque.

La goum possédait certainement un refuge de ce genre, non loin du lieu où nous étions parvenus. Se trouvait-il au milieu du sérir ou près de Bab-el-Ghoud? Comment le savoir? C'était là cependant qu'il fallait aller chercher René Latréaumont, là et et non ailleurs.

[1] Le château.

« Je voudrais me rendre au kasr, repris-je après un moment de silence; dans combien de temps mon hedjin pourrait-il m'y porter?

— Écoute, sidi, va jusqu'à *Bab-el-Hadjar* : tu prendras la direction de ton ombre quand elle s'étendra deux fois longue comme le canon de ton fusil vers l'Orient. Tu arriveras le soir du second jour au Djebel-Sérir, sur lequel s'élèvent les murs de notre kasr. »

J'aurais voulu poursuivre mes questions, mais le guide me quitta pour s'occuper de la caravane, parmi laquelle Hassan-el-Kébir mettait le désordre et l'effroi.

Malgré mes recommandations formelles de ne point éclairer les voyageurs sur les intentions du chabir, le grand bavard n'avait pu s'empêcher de pérorer. Il commençait à se quereller avec le cheik-el-djemali; tout le monde se rassemblait autour d'eux ; on criait, on gesticulait; je m'approchai :

« Tu es un Koubabich? disait le conducteur de chameaux. Ces gens campent dans le Cordofan, comment prétends-tu connaître la route de Tafilet mieux qu'un Touareg, qui l'a parcourue cent fois? Koubabich ou gardeur de brebis, c'est tout un. Les Koubabich habitent avec leurs brebis, mangent avec elles, ne parlent qu'à elles, s'habillent de laine de brebis, couchent sur la peau de brebis; ils sont devenus brebis, ils n'ont pas l'âme plus noble ni plus intelligente que celle de leurs bêtes. Tais donc ta langue, Koubabich... Ne devrais-tu pas avoir honte de parler? »

Hassan ouvrait la bouche pour injurier son irrespectueux adversaire, lorsque son attention et celle de toute la caravane furent attirées par l'arrivée de quatre cavaliers fort inattendus.

Ils venaient derrière nous, et, après s'être arrêtés un instant comme pour se concerter, accouraient au grand galop; les hommes montaient des becharin que je crus reconnaître pour ceux aperçus près du douar au lion. Je reconnaissais aussi l'homme qui m'avait fait présent de son djimmel, et à ses côtés le messager touareg que nous avions livré à la police d'Alger. Comment avait-il pu s'échapper? je ne l'ai jamais su. Il venait sans doute de rejoindre son chef; tous deux se hâtaient de se réunir au gros de la goum; cela me paraissait clair.

Je me demandais seulement s'ils soupçonnaient le but de mon voyage et s'ils allaient essayer de me faire un mauvais parti. Je ne pouvais guère espérer ne pas être reconnu par le messager. La situation se compliquait; elle me semblait assez périlleuse. J'appelai Joseph et le Tebbou, qui se rangèrent à mes côtés.

D'abord les nouveaux arrivants ne nous aperçurent point, car nous nous tenions derrière les groupes. S'adressant aux hommes de la caravane, celui qui se faisait appeler Soliman leur demanda brusquement :

« Où est le chabir de votre kaffila?

— C'est moi, s'empressa de répondre le chabir en clignant de l'œil.

— Où allez-vous ?

— A Tafilet.

— Bismillah! c'est bien; j'y vais aussi. Je me joins à vous. »

Le guide ne fit pas la moindre objection; les nouveaux venus agissaient en maîtres. Bientôt Soliman aperçut Hassan, dont la tête dépassait toutes les autres; il marcha droit à lui en disant :

« Tu étais avec le Franc qui a tué le lion ?

— Oui.

— Où est ton maître?

— Là... » Et le Koubabich me montrait du doigt.

Le regard du brigand s'arrêta sur moi; il se tourna vers son compagnon, et dit :

« Est-ce lui?

— Oui, c'est lui qui m'a frappé! » murmura l'envoyé d'un air farouche.

Soliman s'avança de mon côté; le guide, le messager, les deux Touaregs de son escorte et le conducteur de la caravane le suivaient; tous ces hommes étaient armés jusqu'aux dents. Quant à ceux de la kaffila, leur épuisement ne permettait pas de les compter comme des adversaires ou des défenseurs. Joseph saisit son fusil, le Tebbou tenait sa lance; de la main gauche, passée sous mon vaste burnous, je pris un revolver à ma ceinture; de la droite je serrais mon fouet. J'étais résolu à me défendre, et je pouvais espérer l'aide de mes hommes.

« Tu me connais? » demanda le brigand sans me saluer.

Ses yeux perçants interrogeaient les miens avec une insistance menaçante.

« Je te connais, repris-je simplement.

— Tu as mon anaïa?

— Oui.

— Rends-la-moi.

— La voilà. »

Je lui jetai le morceau de corail; il le rattrapa en l'air et le mit dans sa ceinture.

« Tu m'as sauvé la vie, je t'ai donné mon meilleur hedjin : nous sommes quittes.

— Ta vie vaut donc le prix d'un chameau? pas davantage, tu l'as dit; en ce cas, nous sommes quittes. »

Les yeux du chef brillèrent de fureur; il continua :

« Tu connais cet homme? »

Il me désignait le messager.

« Oui, je le connais.

— Tu l'as frappé d'une telle façon, que son esprit s'en est allé pour un temps... C'était un messager, et vous l'avez maltraité, enfermé. Un giaour coupable d'avoir frappé un fidèle croyant perd le poing droit; tu subiras cette peine, suivant les prescriptions du Coran.

— « Qui se sert de l'épée périra par l'épée, » dit l'Évangile, notre saint livre à nous chrétiens; qui verse le sang verra le sien versé; tu subiras ce châtiment, Hedjahn-bey! »

A ce nom, on eût dit que tous les hommes rece-

vaient une décharge électrique. Épuisés comme ils l'étaient par la faim, la soif, la fatigue, ils se sentaient incapables de résister à la goum et tremblaient déjà de tous leurs membres, d'autant que les bavardages de Hassan avaient préparé les voies à cette terreur. Le faux Soliman lui-même parut surpris ; il ne s'expliquait pas comment j'avais su son véritable nom ; mais il se voyait bien entouré et vis-à-vis de malheureux sans défense, notre petit nombre ne pouvait l'inquiéter. Il était sûr que son frère allait venir le rejoindre à la tête des brigands de la goum ; il répondit donc avec une impertinente audace, sans chercher à dissimuler davantage :

« Oui, je suis Hedjahn-bey. Cette kaffila arrivera heureusement demain à Tafilet si elle me livre les deux Francs. Descends de ton djimmel, giaour, et baise mon soulier. »

Tous les Arabes s'écartèrent de nous, tant la peur inspirée par cet homme agissait sur eux.

« Tu trompes ces malheureux ! m'écriai-je au lieu d'obéir à l'insultante injonction. Le chabir est un traître qui les conduit à Bab-el-Ghoud, où cette nuit même la goum doit les surprendre et les égorger.

— Tu mens ! hurla le brigand.

— Ne répète pas cette insulte, un chrétien ne la supporte jamais.

— *Agreb*[1] *!* ta langue est empoisonnée, tu mens ! »

[1] Scorpion.

Mon chameau touchait celui de Soliman ; à peine eut-il prononcé ce dernier mot, que mon fouet en cuir de rhinocéros lui cingla le visage en imprimant sur sa joue une affreuse balafre; le sang jaillit, et le Touareg, aveuglé, recula. Son compagnon le plus proche, le messager d'Alger, s'élança sur moi; mais ma balle l'atteignit soudain au front.

« Reconnais-tu cette place? criai-je au chef encore étourdi; tu es le frère de Hedjahn-bey, moi celui de Behlouvan-bey. Va-t'en dans la djehenna pour avertir le cheïtan de l'arrivée de la goum. »

Ma seconde balle frappa Soliman au-dessus de la racine du nez. Joseph et le Tebbou s'étaient précipités en même temps sur le bey, qui tomba de son chameau. Tout cela fut l'affaire d'une seconde. Les compagnons de Hedjahn-bey n'avaient pas même préparé leurs armes, tant la promptitude de notre attaque les surprenait.

« Rendez-vous! leur criai-je, ou bien je jure que vous recevrez une balle à la bonne place! »

Joseph, le pistolet au poing, les menaçait comme moi; la kaffila commençait à se ranger de notre parti. Les quatre hommes restant furent liés sans beaucoup de résistance. Le nom de Behlouvan-bey et sa manière de tirer bien imitée terrifiaient ces gens superstitieux, qui voyaient en moi sans doute une apparition du terrible Anglais.

« Remontez sur vos chameaux, ordonnai-je aux voyageurs, puis écoutez comment un Franc juge les brigands du désert. »

On m'obéit; un grand cercle se forma autour de nous. Hassan-el-Kébir, caché jusqu'alors je ne sais où, se montra subitement.

Tirant son vieux sabre, forgé, je crois, du temps de Mathusalem, il se posa en chérubin vengeur devant les prisonniers, les admonestant d'une voix formidable.

« Écoutez mes paroles et comprenez-les! Voleurs, pillards, brigands, meurtriers, scélérats, rôdeurs, fils de rôdeurs, pères et petits-fils de rôdeurs! Je suis un Koubabich; je me nomme Hassan-el-Kébir-ben-Aboul-Feda-ibn-Haukal-al-Vardi-Yousouf-ibn-Aboul-Foslan-ben-Iskak-al-Doulh; les fils des braves me surnomment Djezzar-bey. Je vous égorgerai, je vous étranglerai, je vous couperai en morceaux, je vous mettrai en miettes si vous osez bouger! Allah vous a livrés entre mes mains, mais je laisse ce sidi vous juger; il a tué le *seigneur du tremblement de terre,* la panthère noire et sa sultane. Ouvrez-la bouche, répondez selon la vérité; autrement ma colère vous brisera, ma fureur vous anéantira, car je suis Hassan-el-Kébir.

— Nous n'avons fait aucun mal, criait de son côté le chabir; nous ne nous laisserons point juger par un infidèle. Si vous avez quelque plainte à porter contre nous, allons devant le cadi et son *adoul*[1], mais nous ne répondrons point ici.

— Parlez! interrompis-je, et dépêchez-vous, car mon fouet est tout prêt.

[1] Assesseur.

— Oserais-tu frapper des fidèles croyants?

— Qui m'en empêcherait? J'ai bien frappé le chef de la goum.

— Ces hommes nous défendront, ils sont musulmans.

— Ils sont musulmans, tu l'as dit; c'est pourquoi tous suivent la loi dans laquelle il est écrit : « Sang pour sang. » Tu voulais les conduire à leur perte, ta vie leur appartient.

— Je les ai guidés par le bon chemin. Hedjahn-bey ne leur avait-il pas promis qu'ils seraient demain à Tafilet?

— Ne mens pas, chabir, la main de la mort s'étend sur toi, et ton prophète a dit : « Si pendant ta vie tu as parlé contre la vérité, rends-lui au moins témoignage à l'heure de la mort, afin de paraître sans tache devant Allah. » Nous sommes proches de Bab-el-Ghoud; Tafilet se trouve au nord, à une demi-journée d'ici. Tu sais que je suis le frère de Behlouvan, l'exterminateur de la goum; un même esprit me conduit. Cet esprit, sage et intelligent, nous dirige dans toutes nos actions. Regarde cette petite demeure : c'est sa maison; je vais lui demander où est Tafilet. »

Je tirai ma boussole. Les Arabes sont extrêmement superstitieux; tout ce qui surpasse leurs connaissances leur semble surnaturel et redoutable. J'espérais les impressionner par la vue de mon petit instrument.

« Regarde, chabir, continuai-je; regarde comme

l'esprit va vers le nord pour me désigner la direction. Venez voir, vous autres aussi; j'ai beau tourner la petite demeure dans tous les sens, l'indication reste toujours au nord; voyez donc. »

La boussole fut examinée avec une sorte de crainte respectueuse. Les voyageurs secouaient silencieusement la tête; le grand Hassan lui-même, qui n'avait jamais vu chose pareille, ne dissimulait point son admiration.

« Sidi, tu es un grand enchanteur, déclara-t-il, personne ne peut te résister. »

Je repris :

« As-tu jamais connu, parmi les fidèles croyants, un homme qui ait ainsi les esprits en sa possession? Avoue-le, chabir, les chrétiens sont plus savants et plus puissants que les musulmans. Eh bien, je te préviens que si tu n'obéis point, je saurai tirer ton esprit de ton corps et l'enfermer plus étroitement que l'est celui-ci. Cet esprit-là était un chabir; il trahit ceux qu'il guidait; il demeure condamné à un emprisonnement éternel dans cette chétive maison, où il montre toujours la route.

— Parle, sidi : je répondrai selon la vérité, s'écria le guide, effrayé d'une menace qui eût fait rire le plus borné de nos paysans.

— Avoue donc, chabir, que toi et le cheik-el-djemali appartenez à la goum.

— Oui.

— Que cette malheureuse kaffila doit être assaillie aujourd'hui même par les brigands.

— Oui.

— Que tous les voyageurs seront égorgés.

— Oui.

— La goum est-elle nombreuse?

— Je ne sais pas, sidi. Je ne sais combien d'hommes Hedjahn-bey prendra avec lui, il a des affidés en tous lieux. »

Le mystère s'éclaircissait de plus en plus à mes yeux; la promptitude des mouvements de ces brigands s'expliquait: Hedjahn-bey se transportait seul d'un endroit à un autre, sûr de trouver partout des hommes prêts au coup de main.

Les deux frères semblaient ainsi se multiplier, eux et leur bande; ils inspiraient aux habitants du désert comme aux voyageurs des caravanes cette crainte superstitieuse qui paralysait toute résistance.

Je continuai mon interrogatoire :

« Connais-tu le jeune Franc que le bey retient prisonnier?

— Oui; il est à El-Kasr.

— Combien d'ouvertures a cette forteresse?

— Une porte d'entrée et un escalier intérieur qui conduit sur le chott.

— A quel endroit la goum doit-elle surprendre cette kaffila?

— Si tu t'avances vers le couchant, tu trouveras la place quand ton ombre aura deux fois et une demi-fois la longueur de ta taille.

— Le bey devait s'entendre avec toi sur la manière

de commencer l'attaque? Quel est le lieu désigné pour le rendez-vous ?

— Il verra venir la caravane, il examinera le campement; puis, quand tous seront endormis, il imitera le cri de l'hyène; je saurai alors le joindre.

— Est-ce la première caravane que tu conduis ainsi à sa perte? »

Il ne répondit pas... Je repris :

« Tu es un grand pécheur, chabir; cependant j'épargnerai ta vie si tu me conduis à la forteresse.

— Rehemallah! interrompit le Tebbou, as-tu vu mes fils morts et les larmes de mes yeux, toi, sidi? As-tu senti la douleur de mon âme et entendu le serment de mes lèvres? J'ai juré par les huit cieux d'Allah et les sept enfers du diable, par la bouche d'Ozaïr, par la tête de Seydna-Yaya[1], que tout homme de la goum que je rencontrerai doit mourir. Sang pour sang, vie pour vie! Livre-moi cet homme, sidi.

— Sa vie ne m'appartient pas, je ne puis donc te la donner.

— Mais elle m'appartient, à moi! »

Avant que j'aie pu arrêter le farouche musulman, il enfonçait sa lance dans la poitrine du chabir, et, par un second mouvement aussi rapide, perçait la gorge du conducteur des chameaux en s'écriant avec une joyeuse fureur :

[1] Saint Jean-Baptiste.

« Hamdoulillah ! Dieu soit loué! lui qui juge avec justice au ciel et sur la terre! Ma vengeance dévorera ces brigands jusqu'à ce que toute la goum soit descendue au fond de la djehenna. »

Il me fut impossible de défendre les deux autres prisonniers; le Tebbou et Hassan se jetèrent sur eux et les égorgèrent, malgré mes protestations.

C'était un acte de sauvagerie et une imprudence en même temps, car ces hommes eussent pu nous guider; mais comment faire entendre raison à un musulman qui se venge?

« Tu as eu tort, dis-je au farouche Abou-billa-Beni, tu viens d'oublier la parole du Prophète : « Agis promptement, mais avant d'agir réfléchis « longtemps. » Ces traîtres nous eussent été utiles. »

Les hommes de la caravane se mirent à dépouiller les morts; ils trouvèrent sur leurs chameaux des outres encore pleines avec quelques vivres, et se partagèrent joyeusement ces provisions. On m'attribua le bel hedjin du chef comme part de butin.

Après beaucoup de pourparlers entre les membres de la kaffila, l'un d'eux vint à moi et me dit :

« Sois notre chabir, sidi, tu possèdes un esprit qui nous conduira droit à Tafilet.

— Êtes-vous prêts à obéir à cet esprit?

— Oui, dis-nous ce qu'il commande.

— Nous ne saurions arriver à Tafilet si la goum reste derrière nous ; elle nous suivrait pour nous anéantir; mais si vous vous montrez de vaillants Arabes, nous viendrons à bout de ces brigands ;

nous en délivrerons la contrée, et les voyageurs pourront désormais traverser paisiblement le désert.

— Nous sommes braves, sidi, nous n'avons plus ni soif ni faim; nous détruirons ces scélérats, quand même ils seraient vingt fois plus nombreux. »

Pour exciter encore cette bravoure, je leur dis :

« Mon esprit m'assure que nous serons victorieux; je suis le frère de Behlouvan-bey; il m'attend là-bas, à Bab-el-Ghoud; il est la terreur des brigands, qu'il disperse comme les grains gâtés du froment. Regardez ces deux revolvers; en avez-vous jamais vu de semblables? Ils dévorent douze hommes à la fois; ce fusil peut en envoyer deux chez le cheïtan; cette carabine tire vingt-cinq coups sans être rechargée. Je vous assure que, quand même vous ne voudriez pas me suivre, j'irais seul avec mes gens au-devant de la goum sans la craindre. Voyons, décidez-vous, suis-je ou non votre chabir?

— Oui, sois-le, sidi, nous t'obéirons.

— Nous t'obéirons, répéta solennellement Hassan le Grand. Tu es sage entre les sages, prudent entre les prudents; tu es un héros plus grand que tous les héros. — Écoutez, vous autres : je me nomme Djezzar-bey, l'Étrangleur... Ce sabre a déjà fendu le ventre à dix brigands; ce *tjemba*[1] a percé la gorge à plus de vingt scélérats; ce fusil, cette lance, ces pistolets extermineront le reste. Il n'y aura rien à

1. Poignard.



Le Tebbou et Hassan se jetèrent sur eux et les égorgèrent, malgré mes protestations.

faire pour vous, à moins que vous ne vouliez louer notre vaillance et chanter nos exploits. Et quand vous retournerez dans vos tentes, vous apprendrez à vos fils et à vos filles le nom de Hassan-el-Kébir avec le nom de ce vaillant sidi du Germanistan, qui a tué El-Areth, le seigneur du tremblement, qui a pris la peau de la panthère... Oui, de la panthère et de sa sultane!...

— Mille bombes et canons! interrompit Joseph avec humeur, a-t-il une langue celui-là! Si nous nous tirons d'affaire, ce n'est pas le grand Hassan qui nous aidera, pour sûr. »

Le soleil était aux trois quarts de sa course. Je donnai le signal du départ. Les cadavres restèrent couchés à la place où ils étaient tombés; les fossoyeurs du désert, le sable et les vautours, devaient nous épargner la besogne.

Je savais que je ne pouvais compter sur cette caravane arabe; je prévoyais les dangers de mon entreprise, mais je me disais qu'après tout ces périls n'étaient pas plus grands que ceux déjà vaincus dans mes autres voyages. Hedjahn, malgré sa réputation légendaire, ne me paraissait pas plus redoutable que beaucoup des hommes de sa race. J'étais résolu à employer la ruse là où la force serait impuissante; tous les moyens me semblaient légitimes vis-à-vis de ces brigands.

L'anaïa venait de rentrer en ma possession, je comptais bien m'en servir.

IV

LE REPAIRE DES BRIGANDS

Le mirage!

Sous un soleil brûlant, au milieu de solitudes désolées, s'avance à pas lents la *djellaba*[1]; depuis plusieurs mois déjà elle chemine, s'augmentant chaque jour des pieux voyageurs qui accourent de tous côtés pour se joindre à la troupe. Les riches Oulad-Arab de Belad-el-Soudan sont montés sur leurs chameaux; les pèlerins pauvres suivent à pied; ils ne possèdent d'autres ressources que quelques piécettes pour payer la traversée de la mer Rouge, et comptent sur la piété des fidèles croyants pour le reste des frais de voyage. Les jeunes garçons à peine sortis de l'enfance et les vieillards aux membres desséchés marchent avec le même zèle; les uns veulent commencer la vie par un acte pieux,

[1] Caravane du pèlerinage.

les autres ne demandent plus qu'une chose : voir la sainte Kaaba avant de mourir. Les Bédouins au teint jaune, les Touaregs à la peau brune, les Tebbous presque noirs, les Tekrours ou pèlerins nègres, murmurent tous, sur un rythme mélancolique, leurs invocations, ou s'encouragent l'un l'autre en répétant tout haut la formule favorite des musulmans : *La ilah il' Allah, oul Mohammed rassoul Allah :* « Il n'est pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Le ciel ressemble à la voûte d'une fournaise, ou bien encore à du plomb en fusion; la terre brûle sous les pas, le simoun a tout desséché ; les outres sont vides, la prochaine oasis est loin encore. Un seul puits ne suffirait pas pour rafraîchir seulement la langue des voyageurs et les lèvres des chameaux. Toutes les caravanes partielles se sont fondues dans la djellaba; la foule devient énorme et confuse. Tous se traînent péniblement les uns derrière les autres.

Le pain, la farine, les dattes, ne manquent pas; mais pour un peu d'eau, pour une gorgée seulement, pour une tasse de *merissa*[1] les malheureux donneraient plusieurs mois de leur vie. Ils portent sans cesse leurs outres vides à leur bouche; ils aspirent en vain, tout est épuisé ; rejetant l'outre avec désespoir, ils s'écrient : *Bom bosch*[2]*!* puis se tordent les mains.

[1] Boisson rafraichissante faite avec des grains fermentés.

[2] Tout à fait vide.

Le murmure des prières s'affaiblit. Le nom d'Allah est répété moins fréquemment; la langue ressemble à un morceau de plomb dans la bouche; l'altéré peut à peine la remuer pour répéter de temps à autre la sourate *Yesin* du trente-sixième chapitre, que les musulmans appellent *Quelb-el-Kouran*[1], et qu'on récite en péril de mort.

Tout à coup un long cri de joie sort de ces poitrines épuisées. . . . .

Au-dessus d'un horizon nébuleux s'élèvent les contours d'un paysage charmant. C'est l'oasis désirée! Les branches des palmiers se balancent au souffle d'un vent rafraîchissant, entre la verdure des bosquets brillent les vagues légèrement ridées d'un beau lac; il semble que l'humidité de cette onde se fasse sentir alentour. Quand les vagues du lac se calment, on voit se mirer dans l'eau la verdure des bosquets. Des chameaux s'avancent parmi ces flots; ils étendent leur long cou, ils boivent, ils se baignent avec délices.

« Hamdoulillah! Gloire à Dieu! Voilà l'ouad, Allah nous a sauvés, à lui soient l'honneur et la louange! »

Les heureux pèlerins se raniment; ils veulent lancer leurs bêtes dans la direction de l'oasis; mais celles-ci ne se laissent pas tromper, leur odorat et leur instinct leur indiquent qu'il n'y a là-bas ni eau ni fraîcheur.

[1] Le cœur du Coran

« Que Dieu vous assiste! s'écrie le conducteur de la caravane avec angoisse; la chaleur, la soif, la fatigue vous font perdre l'esprit, vous prenez le mirage pour la réalité. »

On se répète l'avertissement d'un bout à l'autre de la caravane; les misérables voyageurs retombent dans leur abattement; ils reprennent leur marche traînante, ils s'abandonnent au sort cruel qui va finir leur vie, et le soleil les dessèche lentement comme l'eau d'un vadi.

La djellaba n'arrivera point à la Mecque, une autre Mecque les attend; celle-là se trouve bien au-dessus des étoiles, et non dans les sables de l'Arabie.

Le mirage est plus rare qu'on ne le croit généralement; je n'en ai été témoin que deux fois dans mes voyages; la première fois il m'a causé une illusion complète. Il me semble que, quoiqu'on en ait beaucoup médit, il doit être compté au nombre des phénomènes heureux et utiles à l'homme.

D'après les indications du chabir, nous continuions à nous diriger vers le levant. Notre ombre grandissait sensiblement; elle atteignit bientôt des proportions doubles de celles de notre taille. A ce moment une singulière image se dessina devant nos yeux sur l'horizon.

Les rayons du soleil semblaient s'agiter et danser comme des millions de microscopiques étincelles, formant à plusieurs pieds au-dessus du sol une mer de lumière. Malgré l'approche du soir, la chaleur

était insupportable, et notre malheureuse kaffila, enfonçant à chaque pas dans des flots de sable brûlant, ne s'en tirait qu'avec des efforts inouïs. Je craignais sans cesse de la voir engloutie... Nous approchions de l'endroit où le ghoud et le sérir, les dunes et les pierres combattent entre elles; il fallait marcher tantôt sur des places rocailleuses, tantôt au milieu de la poussière mouvante; nos montures n'en pouvaient plus.

Chose étrange! nous crûmes apercevoir soudain une énorme montagne grossissant à vue d'œil au milieu des airs. Les contours de ce gigantesque sommet tremblèrent et se perdirent dans l'espace; mais au pied de la montagne brilla un lac immense, alimenté par plusieurs torrents. Les rives de ce cours d'eau paraissaient desséchées, nues, et n'offraient aucune trace de végétation.

« Canons et bombes! murmurait Joseph, voilà une drôle d'histoire! La montagne s'est retournée la base en l'air, la pointe en bas! Si cela continue, le grand Hassan marchera bientôt sur sa tête! »

Le spectacle changeait; une gigantesque figure montait à l'horizon, puis une autre tout près d'elle. Les lignes étaient d'abord indécises; nous reconnûmes cependant les silhouettes d'un chameau couché, avec un Arabe debout à sa droite. Les originaux de ces fantastiques reproductions devaient se tenir derrière les dunes, vis-à-vis de nous.

Je supposai que l'Arabe était une des sentinelles occupées à épier notre arrivée... Le mirage trahis-

sait la goum en notre faveur; nous n'avions point à craindre le même inconvénient, à cause de notre position par rapport au soleil.

C'était certes quelque chose de saisissant que ces figures immenses, reproduites par le plus merveilleux des fantasmascopes.

« Rrrrée! halte! ordonnai-je, la goum est devant nous; descendez vite, préparez le campement. »

Pendant qu'on exécutait mes prescriptions, le soleil s'inclinait de plus en plus à l'horizon, faisant grandir proportionnellement le fantôme de l'Arabe avec son chameau. Nous occupions en réalité une chambre obscure de plusieurs lieues de large, et dont la lentille augmentait en puissance de minute en minute.

Bientôt apparut une troisième figure; elle s'élevait du sol, gigantesque comme les autres, mais plus menaçante; on distinguait parfaitement ses moindres gestes: elle dirigeait un objet long et mince sur la tête de la sentinelle.

Tout à coup la fantastique représentation chancela, les lignes et les contours se mêlèrent, nous ne vîmes plus rien; un nuage semblait s'étendre dans les airs.

Les hommes de la caravane tombèrent à genoux.

« Allah kérim! je bénis le Prophète de ce que cette image n'est pas celle de mon corps, car là-bas l'homme est tué! » criait Hassan.

Il ne se trompait point: nous avions entendu la détonation d'une arme à feu au moment où dispa-

raissait l'image. Celle-ci se reforma bientôt, mais l'Arabe gisait à terre; le meurtrier se courbait vers lui, puis il se releva; l'objet long et mince était certainement un fusil; il le tourna du côté du chameau.

La pauvre bête fit un mouvement convulsif; on eût cru voir trembler une montagne; après un nouveau moment de trouble nous distinguâmes le corps de l'animal; ses jambes se raidissaient, il était mort.

Une idée subite traversa mon cerveau.

« Regardez! m'écriai-je, cet homme terrible, c'est Behlouvan-bey, le destructeur de la goum. Il vient de précipiter dans la mort la sentinelle des brigands.

« Attendez tous ici. Abou-billa-Beni et toi, Joseph, suivez-moi. »

Quelques minutes plus tard, montés sur nos djimmels, nous galopions dans le sens de la fantastique vision. Plus nous avancions, plus les lignes de l'image s'abaissaient et se resserraient. La figure dans laquelle j'avais voulu reconnaître Bothwell s'était évanouie aussitôt après le second coup de fusil. Il nous fut impossible de courir longtemps; le sable devenait trop profond, les dunes trop multipliées. Nous ne marchions qu'à grand'peine, sans trop savoir où nous allions. Enfin le mirage cessa entièrement, et nous nous trouvâmes sur le théâtre de la réalité.

Après avoir cherché assez longtemps, je décou-

vris le corps d'un Touareg couché près de son chameau; l'homme portait au front, à la racine du nez, le trou d'une balle; la bête avait été aussi visée à la tête. Le col du burnous était marqué des initiales A. L., la selle également. Je ne doutai plus de la rencontre de Bothwell.

Il nous avait fallu environ une demi-heure de marche avant d'atteindre cette place; l'Anglais s'en était éloigné depuis le même espace de temps. Que faire? Essayer de suivre ses traces? Une rapide inspection me démontra avec quelle adresse Émery choisissait les endroits rocailleux pour y poser le pied, ou la poussière la plus fine et la plus facile à remuer, afin de dissimuler l'empreinte. Je n'aurais pu rejoindre mon ami qu'après beaucoup de tâtonnements et de fatigues; la nuit m'eût surpris, me rendant très difficile la rentrée au camp; d'ailleurs, j'étais sûr maintenant de trouver tôt ou tard Bothwell dans les environs; cette certitude me tranquillisait fort de toutes façons. Je renonçai donc à chercher les vestiges de l'Anglais.

Une autre circonstance me préoccupait : le cadavre du Touareg portait au cou une simple petite outre. Cet homme n'était pas loin des siens, ou comptait retourner promptement vers eux. D'après cette supposition, sa mort ne devait pas tarder à être remarquée par la goum; il était probable aussi que d'autres sentinelles se tenaient dans le voisinage.

Pouvais-je quitter ce lieu sans prendre des précautions?... Mais lesquelles?

Fallait-il enfouir l'homme et sa monture au milieu du sable? Fallait-il, au contraire, me cacher à quelque distance pour surprendre le chef, qui viendrait sans doute en inspection?

En ce cas, je m'exposais certainement à des périls que toute la bravoure imaginable ne saurait surmonter.

Longtemps j'agitai ces pensées dans mon esprit; je me décidai enfin pour le premier parti.

Le sable n'était pas malaisé à manier; en quelques minutes, le Touareg et son chameau se trouvèrent ensevelis sous un monceau de poussière semblable à une dune... Après quoi nous nous hâtâmes de rejoindre la kaffila, en laissant derrière nous le moins de traces possible... Les voyageurs nous attendaient avec anxiété. Ils s'informèrent tout de suite de ce que nous avions vu.

« Sidi Behlouvan-bey est-il là-bas? demandaient ces hommes effarés.

— La chamelle de l'exterminateur des brigands va plus vite que l'oiseau quand il fend les airs, répondis-je. Il était déjà parti lorsque nous arrivâmes. Mais je connais les pensées de mon frère, il ne s'éloignera pas de la goum avant de l'avoir anéantie. Vous verrez bientôt son visage et vous entendrez sa voix. »

Le soleil s'était caché entièrement derrière l'horizon, mais la chaleur redoublait au lieu de s'apaiser; elle semblait sortir de la terre brûlante.

Nous attachâmes nos chameaux et commençâmes

un frugal repas. Quand je voulus essayer de dormir, tous mes efforts furent vains; mes compagnons ne parvenaient pas non plus à fermer les yeux, nous étions trop inquiets et trop las. Les étoiles brillaient sur le ciel pur; minuit approchait. Qu'allait-il arriver? En tuant le Touareg, Émery avait dérangé mes plans. Cette sentinelle avancée eût à coup sûr dénoncé la présence de la kaffila. Hedjahn-bey serait arrivé depuis longtemps; mais rien! pas un bruit, pas un appel. J'avais beau prêter l'oreille, ni dans le lointain ni proche de nous, le cri de l'hyène, signal convenu, ne se faisait entendre.

Mon indécision croissait. Devais-je risquer une reconnaissance? devais-je rester avec la caravane? Enfin, ne pouvant calmer mon agitation, je me levai; je donnai à Joseph et au Tebbou les instructions nécessaires et m'avançai sans bruit au milieu de ces dunes désertes.

La nuit était claire, presque brillante; je distinguais parfaitement tous les accidents du sol; malgré l'uniformité des dunes, je retrouvai sans trop de peine la place où nous avions enterré le Touareg. Là je crus que de minutieuses précautions ne me seraient pas inutiles; je me traînai en rampant comme les Indiens.

Droit vis-à-vis la place où la sentinelle était tombée, et à une distance d'une centaine de pas, se tenaient deux hommes aux aguets; je rampai derrière les sables jusqu'à eux; puis, me redressant soudain, je me plaçai en face des deux espions.

Ceux-ci tressaillirent; leurs mains se portèrent aussitôt sur leurs armes.

« Rrrrée! halte-là! Qui es-tu? cria l'un d'eux en me mettant en joue.

— Hedjahn-bey est-il ici? répondis-je sans reculer.

— Tu le connais? Fais-tu partie des siens? »

Je tirai l'anaïa de ma ceinture.

« Voilà son signe, repris-je; où est-il? »

Les deux hommes saisirent l'anaïa, l'examinèrent à la lueur des étoiles, la palpèrent avec soin, et celui qui avait déjà porté la parole me dit :

« Tu as la *mourdjan*[1], tu es des nôtres; sais-tu quelque chose sur la kaffila que nous attendons?

— Oui, je suis venu avec elle.

— Mais où est le chabir? Pourquoi ne se montre-t-il pas? Pourquoi ne l'a-t-on point trouvé au lieu indiqué par le chef?

— Ton haleine paraît longue, tes questions sont nombreuses; conduis-moi près du bey, c'est à lui que je répondrai.

— Ton pied ne peut fouler la place où se repose la goum sans l'ordre du chef. Dis-moi ton nom, afin que je l'annonce.

— Allah m'a pourvu d'une bouche; c'est elle qui apprendra mon nom au bey.

[1] Le corail.

— Ta bouche est comme le *bir-billa-ma*[1], on n'en saurait tirer les moindres gouttes de la parole; mais il faudra bien qu'elle coule, car je vais chercher le bey. »

Il s'éloigna; je restai avec son compagnon, qui ne chercha point à m'interroger. Un profond silence nous environnait; on pouvait entendre l'imperceptible musique des sables, ces milliers de petites voix métalliques et tristes dans leur monotonie... Tout à coup un bruit tout autre me fit relever la tête. On avait certainement tiré dans le lointain; j'étais sûr de ne pas me méprendre, c'était une arme à feu; la détonation venait du côté de notre campement. Comme moi, le Touareg écoutait; je lui demandai :

« Tu entends, n'est-ce pas, la voix de la mort dans le désert?

— La nuit est silencieuse pour l'œil, répondit-il à la manière arabe, mais elle parle aux oreilles. J'ai entendu une voix.

— La reconnais-tu?

— Et toi, l'ami du bey, ne la reconnais-tu pas? Commande à ton âme de réciter la sourate Yésin, le cœur du saint livre, car elle sauve de la mort le fidèle croyant.

— Qui donc est menacé de mort et qui menace?

— Ne connais-tu pas la réputation de Behlouvan-

[1] La fontaine sans eau.

bey, l'exterminateur de la goum? C'est son fusil qui a parlé.

— Comment pourrais-je le reconnaître de si loin?

— N'importe, recommande ton âme à Allah pour qu'elle ne devienne pas la proie de la mort, et ton corps pour qu'il ne soit pas dévoré par les bêtes sauvages. Prends garde, car *el thib*[1] va peut-être boire ton sang, *el budj*[2] manger tes yeux, *el tabée*[3] dévorer ta chair, et *abou-souf*[4] dérober ton cœur. Le Behlouvan-bey est le père de la perdition; la mort suit sa trace.

— Je ne le crains pas. Si la mort suit sa trace, elle le rencontrera et l'atteindra.

— Oh! Behlouvan-bey ne meurt pas, son corps n'est point fait de chair; ni les balles ni la lance ne peuvent le tuer. Il est près de toi, et tu ne le vois pas; il marche à tes côtés, et tu ne l'entends pas. Il vient à toi quand tu n'y as pas songé; il disparaît avant que tu penses à le retenir... Ce n'est point un homme, c'est le chef des djins, et personne ne saurait lui résister. Le diable, qui demeure dans l'enfer, a lui-même forgé son fusil. Il envoie ses balles d'un bout à l'autre du Sahara... Cache-toi au fond de la terre, et il t'atteindra encore. N'as-tu jamais rencontré dans le désert des cadavres marqués au front par la balle du terrible esprit?

[1] Le loup du désert.
[2] Le vautour.
[3] L'hyène.
[4] Le renard.

— J'en ai vu plusieurs.

— C'était lui qui les avait frappés. Il sait tout; il connaît tous les hommes de la goûm. Il n'en tue jamais d'autres. »

S'il avait su que le terrible et clairvoyant Émery avait un moyen bien facile pour reconnaître les brigands, l'A. L. marqués sur leurs collets, le naïf Touareg eût été fort désillusionné.

Je repris :

« Mais pourquoi ce redoutable ennemi en veut-il à la goum?

— Je ne le sais pas; personne ne pourrait te le dire. C'est à lui qu'il faut le demander.

— Je le ferai aussitôt que je rencontrerai l'exterminateur de la goum.

— Oh! que ta langue ne répète pas cette parole! L'esprit accourt quand on le provoque... Écoute, il vient. Ne l'entends-tu point? »

Un second coup avait retenti; le bruit se rapprochait. J'étais sûr maintenant de la présence de Bothwell. Une oreille exercée peut aisément distinguer le tir d'une arme particulière, et j'avais trop souvent entendu tirer ce fameux fusil du Kentucky pour m'y tromper. Je comprenais que mon inexorable ami rôdait autour de la goum, abattant tout ce qu'il rencontrait. Il avait sans doute surpris encore deux postes avancés de Hedjahn-bey. S'il suivait la direction indiquée par la détonation de son arme, il paraissait revenir sur ses pas et se rapprocher de nous. Je craignais qu'il ne me prît pour un

membre de la goum, car j'étais en mauvaise compagnie.

Cependant j'entendis marcher derrière moi, et, me retournant, j'aperçus dans la demi-obscurité deux burnous qui émergeaient au-dessus des dunes.

La sentinelle revenait avec un compagnon ; ce n'était point le chef, comme je l'avais espéré.

Les deux hommes s'arrêtèrent près de moi, et l'envoyé de Hedjahn-bey m'examina de la tête aux pieds, à la douteuse clarté des étoiles.

« Salam leïlet ! que la nuit te soit propice ! dit-il. Tu désires parler au chef ?

— Oui ; est-ce toi ?

— Non ; le bey ne quitte pas ses hommes pendant que l'exterminateur rôde alentour. Quelle est ta commission ? »

Le capitaine de la goum avait peur de Behlouvan-bey ; il restait prudemment au milieu des siens. J'aurais voulu pouvoir l'attirer sur le terrain, mais la chose me paraissait malaisée. Je crus pouvoir renoncer à cette première idée pour rejoindre l'Anglais le plus vite possible.

« Je désire parler au chef et non à toi, répliquai-je. Pourquoi se cache-t-il ? La peur paralyse donc ses membres ?

— Tais ta langue insolente ! Hedjahn-bey ne connaît pas la peur ; il commande à tous les hommes libres du désert. Quant à moi, je suis le *mudir* [1] de la goum. Montre ton anaïa.

[1] Colonel.

— La voici.»

Je pris mon fusil et mis le mudir en joue. Cet homme ne s'attendait point à l'attaque; il me sembla lâche d'agir ainsi, même avec des brigands; je m'arrêtai.

« Es-tu hors de sens? exclamait le mudir; toi l'un des nôtres, puisque tu possèdes l'anaïa du chef, tu oses me menacer avec ton fusil? Faut-il t'envoyer ma balle au cœur?

— Ne bouge pas, m'écriai-je, autrement c'est toi et ces deux hommes qui seront la proie de la mort. Le bey tremble devant Behlouvan; moi, je suis son frère. »

Les trois Arabes firent des gestes qui témoignaient assez leur opinion : ils me prenaient pour un fou.

« Allah akbar! dit le mudir, Dieu est grand; il donne l'entendement et le retire quand il lui plaît! Mais le Prophète ordonne de traiter l'insensé avec ménagement. Allons, viens, suis-nous.

— Nos voies sont différentes : la mienne conduit vers El-Kasr, la vôtre va vers la mort.

— Ton esprit est noir comme une nuit sans étoiles; que veux-tu faire à El-Kasr?

— Mon esprit est clair comme le jour; je ne suis point un musulman, mais un chrétien; je viens à El-Kasr pour délivrer un jeune Franc que vous retenez prisonnier.

— Tu es un giaour et tu possèdes l'anaïa? Meurs, traître! »

Il me mettait en joue au moment même où ma balle l'atteignait ; une seconde balle renversa la sentinelle, et je me débarrassai du troisième brigand avec mon pistolet. Je croyais ma conscience degagée; car je ne les avais point frappés avant de les prévenir que j'étais un ennemi.

A peine les trois coups s'étaient-ils répercutés dans le lointain, qu'une voix bien connue cria :

« Hallo... i... oh ! »

C'était l'appel que j'avais coutume d'échanger dans les forêts ou les prairies d'Amérique avec Bothwell, lorsque nous nous trouvions séparés. Lui aussi avait reconnu la *voix* de mes armes.

« Hallo... i... oh ! » répétai-je sans m'inquiéter de Hedjahn-bey ni de sa goum.

Nous réitérâmes plusieurs fois ce cri en nous rapprochant ; enfin nous nous rejoignîmes après une séparation d'une année; nous étions fidèles au rendez-vous pris dans les savanes : nous nous retrouvions au Sahara !

Émery me prit par les deux épaules, me regarda longtemps dans les yeux, puis me serra contre sa poitrine.

« *Well come in the Sahar!* » s'écria-t-il enfin avec toute la joie de son cœur.

Nous ne songions guère à questionner sur le passé ; il fallait entrer tout de suite en matière, et l'Anglais se montrait toujours laconique.

« Recharge ! » me dit-il.

Il avait raison ; dans ma joie j'oubliais les pré-

cautions les plus élémentaires ; je réparai promptement ma négligence.

« Trois coups, trois brigands, hein? reprit Bothwell.

— Oui.

— Moi, deux seulement. D'où viens-tu?

— J'étais avec une kaffila, à dix portées de fusil d'ici.

— Combien d'hommes?

— Soixante-dix, sans me compter.

— Arabes épuisés?

— Oui. J'ai deux domestiques sur lesquels on peut compter : un Tebbou et un Allemand.

— Le chabir appartient à la goum?

— Oui, mais lui et le cheik-el-djemali sont morts.

— Tu les as tués?

— Oui! Sais-tu où se trouve René?

— Non.

— Pourquoi m'attendais-tu à Bab-el-Ghoud?

— Parce que, les brigands se réunissant dans les environs, chaque goum doit s'y rendre.

— Je connais le repaire; c'est une vieille ruine romaine, un kasr; nous y trouverons ton cousin. »

L'Anglais, malgré son flegme, ne put retenir un cri de surprise.

« Tu sais cela à peine arrivé? et moi, depuis si longtemps je n'ai pu le découvrir!

— C'est bien simple : le chabir m'avait confié beaucoup de choses en voyant que je possédais l'anaïa de la goum.

— Qui te l'avait donné ?

— Le chef, pour me remercier de l'avoir délivré de la griffe d'un lion.

— Un lion ! Tu chasses aux lions, heureux homme !

— Oui, et aux panthères noires ; tu verras.

— Pshaw, je t'envie... Enfin où as-tu rencontré le chef ?

— Dans les montagnes de l'Aurès.

— Impossible, il est à Ghoud.

— Il y a deux frères du même nom ; tous deux commandent la goum.

— Ah ! et qu'est devenu le tien ?

— Mort ! »

Je lui racontai les faits en abrégeant.

« Tu as une chance incroyable, mon cher, reprit-il. Allons, marchons, agissons, s'il te plaît.

— Mais d'abord de combien d'hommes se compose la goum ?

— Ce matin j'en ai compté quarante-trois ; cinq de moins, reste trente-huit.

— Où sont tes compagnons, Bothwell ? car tu en as, je pense.

— Là, tout près. Je cerne la goum, tirant sur ceux qui s'en écartent. Si tu es prêt, nous attaquerons le gros de la bande.

— Oui.

— Viens. »

Nous marchâmes pendant quelque temps, puis je fis un signe à mon compagnon : une sentinelle était

postée à peu de distance; elle attendait sans doute le signal convenu. Je mis mes mains autour de mes lèvres, puis je fis entendre ce cri sourd : Ommou, ommou, imitant la voix de l'hyène.

Aussitôt le même cri répondit. Je recommandai à Bothwell de se cacher, et je continuai à marcher; un Arabe venait au-devant de moi, je lui demandai :

« Où est Hedjahn-bey?

— Toi, tu es le chabir? reprit l'Arabe.

— Oui.

— Prends garde à Behlouvan-bey; n'as-tu pas entendu ses coups de fusil?

— Je les ai entendus, j'ai tout vu; il a tué trois hommes de la goum. Dis au bey que je voudrais lui parler.

— Tu as laissé la kaffila dans un endroit dangereux et...

— Oui, je connais les conventions.

— Bien, attends-moi ici. »

Il s'éloigna, mais ne tarda pas à revenir seul. Je m'y attendais; il commença une série de questions :

« Montre-moi le chemin pour joindre la caravane. »

Je fis signe de la main en murmurant :

« Elle est là-bas, à vingt portées de fusil.

— Combien d'hommes compte-t-elle?

— Soixante-dix, tous épuisés.

— Tu as rencontré le mudir?

— Oui; la balle de l'exterminateur l'a frappé, lui et deux hommes, à mes côtés.

— Remercie Allah d'avoir échappé... Maintenant retourne et veille, tu entendras l'appel du chef. »

Cet homme devait être nouveau venu dans la goum, puisqu'il ne connaissait pas le chabir. Je me gardai d'insister pour voir Hedjahn-bey, et me hâtai de rejoindre Émery; nous prîmes entre les dunes, et bientôt j'aperçus le domestique de l'Anglais assis près du guide; ils gardaient le hedjin d'Émery... Nous les emmenâmes au campement de la caravane. Nos gens avaient entendu tirer; ils étaient fort inquiets. Hassan loua Dieu de me revoir.

« J'ai entendu cinq coups, dit le grand homme; j'ai cru que Hedjahn-bey t'avait tué cinq fois. »

Le Tebbou s'écriait en même temps tout surpris :

« Sidi Émir, le Behlouvan-bey ! »

Aussitôt tous les hommes de la kaffila se traînèrent autour de nous avec une sorte de crainte respectueuse, cherchant à voir le fameux héros du désert. Je leur dis :

« Oui, c'est bien lui, c'est le sidi dont la balle ne manque jamais son coup; c'est lui qui exterminera toute la goum. Les brigands s'approchent pour nous surprendre, préparez-vous à les recevoir. »

Cette annonce causa une panique incroyable parmi ces Arabes, armés pourtant jusqu'aux dents; on eût dit un troupeau de moutons sentant l'approche du loup. Je ne pus obtenir un peu de calme et une contenance moins piteuse qu'en montrant ma boussole, dont *l'esprit* promettait une victoire complète. Hassan surtout ne savait plus où il en était; il pérorait pour

se donner du courage et criait de sa plus grosse voix :

« Allah akbar!... Dieu accorde au héros un cœur et un poing! Mais vous êtes comme des puces qui se sauvent devant le doigt d'un enfant. Ne vous ai-je point appris que je suis Hassan-el-Kébir, l'Étrangleur? Donc comment pouvez-vous craindre quelque chose? Que vous ayez peur de moi, je le comprendrais; mais peur des brigands, dont je mange la chair et bois le sang, que je brise dans ma fureur, cela n'est pas raisonnable.

— Tais-toi, bavard! interrompit Joseph agacé; si la goum arrive, tu te cacheras comme un lièvre.

— Me taire! moi qui ai vu deux fois la Mecque et une fois Médine; moi qui ai prié à Djedda, où repose Ève, la mère des hommes, dans une fosse de cinq cents pieds de profondeur et de douze de large! Toi, quel lieu saint as-tu visité? Tu es un Franc, un mangeur de porc; pour trouver le tombeau de ton prophète, il faut que tu viennes chez nous.

— Tais-toi donc; ne me pousse point à bout. »

Joseph n'était pas d'humeur à plaisanter; il s'éloigna en haussant les épaules. Pendant ce temps, nous tenions conseil avec Émery. Il fut résolu de prendre les brigands entre deux feux. Nous nous séparâmes alors. Les gens de la caravane commençaient à retrouver un peu leurs esprits; l'Anglais leur promettait une prompte délivrance. Il resta près d'eux pour les animer et les rassurer; je partis avec son guide, son domestique, Joseph et le Teb-

bou; nous étions cinq, bien résolus. Nous nous acheminâmes entre les dunes, de manière à tourner derrière la goum en la laissant passer devant nous, mais sans nous éloigner par trop.

Nos coups de fusil avaient probablement effrayé les brigands, qui tardaient beaucoup à se mettre en campagne.

Enfin deux hommes se hasardèrent à frayer la route; le gros de la troupe les suivait d'assez loin... Ils ne nous aperçurent point, dissimulés que nous étions derrière les dunes.

Les deux éclaireurs s'avancèrent vers le campement; ils y trouvèrent sans doute un silence complet : on affectait de dormir; ils revinrent ensuite pour faire leur rapport au capitaine.

Tous les hommes de la goum se rapprochèrent afin de se concerter. C'était le moment le plus favorable pour les attaquer : leur masse compacte offrait un but facile à nos balles, au lieu que si nous les laissions arriver jusqu'au campement, nous risquions la vie de beaucoup d'hommes. Émery, qui les observait de son côté, fut de mon avis; car j'entendis aussitôt sa voix crier au milieu des tentes :

« Feu ! levez-vous, les hommes, feu ! Brigands, Behlouvan-bey ne vous laissera pas échapper ! »

Au même moment retentit une salve d'artillerie à laquelle nous répondîmes avec entrain... Quand on put distinguer quelque chose parmi la poudre et la fumée, nous vîmes pas mal de corps étendus. Hedjahn-bey était à terre, criant avec rage.

« Allah inhal ! que Dieu les maudisse ! Fuyez, fuyez tous !... »

Les brigands du désert n'attaquent les voyageurs que pour les dépouiller ; ils attendent presque toujours que l'épuisement leur rende la proie facile ; ils manquent de la véritable bravoure, qui pourtant fait rarement défaut aux Arabes. Surprise, épouvantée, la goum obéit aux ordres de son chef ; elle se dispersa de tous côtés et disparut dans les dunes, sans se soucier davantage de la kaffila. Nous ne poursuivîmes point les fuyards ; nous étions sûrs de les retrouver un jour ou l'autre.

Les hommes de la caravane firent entendre de longs cris de joie ; mais le Tebbou éclatait en imprécations et se jetait sur les blessés, pour les achever avec fureur.

« Canons et bombes ! murmurait Joseph, en voilà une caravane de brigands !... Ce sont des peureux auxquels il faut le fouet... Ah bien ! si j'en rencontre, le poing suffira sans user mes balles. »

En ce moment s'ouvrait la toile de ma tente ; l'ombre gigantesque de Hassan s'aventurait dehors ; en deux bonds, le héros fut au milieu de nous... Il avait compris que tout était fini et criait joyeusement :

« Nous les avons exterminés !... Ils fuient devant la face de Hassan-el-Kébir. Loué soit Allah ! »

Il s'ensuivit une querelle avec Joseph, laquelle eût dégénéré en pugilat si je n'étais intervenu sévèrement.

On reposa le reste de la nuit; avant de m'endormir, je causai encore assez longtemps avec Émery, lui racontant mon voyage et discutant le plan qu'il proposait pour la suite de notre expédition.

L'Anglais voulait tenter dès le lendemain de retrouver la goum dispersée; il me semblait plus prudent de gagner Bab-el-Ghoud, pour nous rendre de là à El-Kasr, où les brigands devaient être rassemblés. Bothwell finit par adopter mon sentiment, d'autant qu'il espérait porter ainsi un plus prompt secours à son cousin René.

Au matin, nos compagnons, qui avaient dépouillé les morts et qui se sentaient un peu ranimés par notre victoire, se montrèrent disposés à nous suivre. Nous nous mîmes en route avant midi. Comme nous marchions assez péniblement, le chameau d'un des voyageurs refusa d'aller plus loin. Son cavalier descendit pour se rendre compte de l'obstacle; remarquant une certaine humidité dans le sable, il s'empressa de creuser. L'humidité augmentait; enfin, au bout de quelques efforts, et à quelques pieds dans le sable, il découvrit de l'eau.

Les Touaregs du désert ont grand soin, quand ils trouvent ces sortes de sources, de les cacher à tous les yeux. Ils étendent une peau par-dessus et accumulent le sable, pour dissimuler la place dont ils gravent tous les environs dans leur mémoire. Cette source cachée les abreuve pendant leurs courses à travers les dunes; elle devient leur propriété, à moins que le hasard ne les en dépouille, comme il

le faisait alors à notre profit. Nos bêtes burent abondamment, et ces malheureux chameaux qui la veille pouvaient à peine se traîner, fournirent ce jour-là une excellente trotte ; nous atteignîmes Bab-el-Ghoud à la tombée de la nuit, malgré toutes les difficultés du chemin.

Les dunes se rapprochaient, s'enchevêtraient de plus en plus ; nos montures enfonçaient parfois jusqu'aux genoux dans le sable brûlant. A Bab-el-Ghoud, nous trouvâmes un chaos de pierres et de sables trop dangereux pour s'y aventurer pendant la nuit.

La mer sablonneuse, avec ses énormes vagues poussées contre les roches du sérir, s'étend à l'ouest. On dirait le soulèvement d'une effroyable tempête, arrêté et pétrifié au moment le plus furieux sous la menace de l'esprit des abîmes. Les vagues, changées en blocs de pierres ou en dunes, luttent encore les unes contre les autres, et le sable tend toujours à dépasser les écueils qui lui font obstacle.

Ce fut le lendemain seulement qu'un tel spectacle s'offrit à nos yeux. Nous admirâmes dans une sorte de stupeur ce combat sublime de la nature. Eh bien, au sein même d'une telle horreur, le bon Dieu ménage un rafraîchissement pour l'homme courageux qui affronte ces dangers. Là notre Tebbou avait sa source cachée, comme celle décrite plus haut. Il nous conduisit à ce puits, aux abords duquel nous campâmes.

Le jour suivant, nous nous dirigeâmes vers Bab-

el-Hadjar, dans la partie la plus affreuse du Bab-el-Ghoud. Bab-el-Hadjar signifie *porte de pierre;* le nom est mérité. Les Titans ont-ils accumulé à cette place des roches et des blocs de pierres pour escalader le ciel?... Les géants de la Bible ont-ils essayé de bâtir une tour pour atteindre les étoiles? De cette construction immense, abattue par les siècles et le simoun, ne reste-t-il que le portail?... Peut-être... Comme l'homme se sent petit dans un tel lieu! C'est un nain sous une voûte de géant, un pygmée perdu entre des océans de pierres et de sables.

Deux colonnes, hautes de plusieurs centaines de pieds, se détachent d'une masse imposante de rochers; elles montent vers le ciel à donner le vertige; puis, se courbant l'une vers l'autre, elles forment un arc dont l'ouverture effraye le regard. Quelle main humaine eût pu bâtir une pareille ogive? L'étonnant portique est rongé par la dent du temps; on le croirait prêt à crouler sous le souffle des vents; mais, quand on examine sa prodigieuse structure, on est rassuré; ces deux colonnes défieront encore bien des siècles.

Telle est la *Bab-el-Hadjar* près de laquelle nous passâmes la nuit avant de nous acheminer vers le kasr, assez proche, si le guide ne m'avait point induit en erreur, et il était contre toute vraisemblance qu'il l'eût fait.

Dès l'aube, nous prîmes droit au levant. Les sables cessaient; nous étions dans une de ces plaines semées de blocs rocailleux plus ou moins gros, plus

ou moins bizarres de formes, que les Arabes nomment *varr*. Nous lançâmes les bêtes au grand trot; la journée fut bonne; nous fîmes plus de chemin encore que la veille.

Vers le soir, le terrain s'éleva sensiblement; une chaîne de montagnes se dressait à l'horizon; sa masse, constituée par le *djir* [1], étincelait aux rayons du soleil couchant.

« Voilà sans doute le Djebel-Sérir, dont le chabir me parlait? » demandai-je à Bothwell.

L'Anglais répondit par un signe affirmatif et murmura :

« Nous arrivons au bon moment. »

On pressa encore les bêtes, afin d'atteindre le pied des montagnes. Quand nous fûmes à peu de distance, Émery et moi tirâmes nos longues-vues.

« C'est le kasr, » murmura mon ami après un examen attentif.

Il me montra du doigt, vers le milieu des sommets qui dentelaient l'horizon, un avancement en forme de fer à cheval, dont je distinguai bientôt très nettement les contours...

Les murailles de cet antique fort paraissaient hautes, épaisses et dépourvues de fenêtres. Ces espèces de châteaux forts, abandonnés maintenant au milieu d'une contrée inhabitable, sont une preuve, entre beaucoup d'autres, que la contrée a dû être

[1] Gypse.

peuplée autrefois, et que le combat contre la stérilité du sol avait déjà été essayé.

« Me permettrez-vous de voir aussi la *perspective,* Monsieur? » me demanda Joseph, qui aimait à faire le capable.

Pendant qu'il tenait la lunette d'approche, Hassan, en vrai singe, accourut.

« Sidi, prête-moi aussi cette *chose,* supplia-t-il, je veux voir ce qu'il y a là dedans. » Joseph lui remit l'instrument, et le brave Étrangleur appliqua la lunette à son œil, comme il nous l'avait vu faire. Tout à coup il s'écria :

« Allah akbar! Dieu est grand, et toi, sidi, tu es le plus grand des savants de la terre, car tu as caché dans ton bâton un *ksour*[1] si grand, que mille hommes pourraient y tenir. »

La lunette dut passer de mains en mains; l'étonnement, l'admiration fut générale; notre crédit s'augmenta d'autant parmi ces gens, qui nous tenaient certainement pour de puissants sorciers.

« On va nous apercevoir du kasr, me dit Émery.

— Non, pas encore, mais il faut prendre maintenant une autre direction.

— Comment cela? L'entrée doit être de ce côté.

— Le chabir m'a parlé d'un escalier souterrain conduisant à un chott; je ne vois ici ni chott ni eau quelconque; il serait prudent de tourner la montagne.

[1] Forteresse.

— Soit. »

Nous tournâmes à droite; le jour baissait, il fallait nous hâter. On força un peu les montures; enfin nous nous engageâmes dans une gorge très raide, assez large d'abord, puis formant boyau. Quand nous débouchâmes à l'extrémité opposée, nous nous trouvions au bord d'un plateau fort élevé et pierreux, dont la plus grande partie était couverte d'une eau salée très profonde. Le soleil ne pénétrant point dans ce creux, comme au désert, l'évaporation s'y faisait bien plus lentement.

Tout autour du plateau se dressaient des rochers immenses, presque perpendiculaires, figurant une sorte de cercle; vis-à-vis de nous, à la pointe d'une de ces roches, nous aperçûmes les vieilles murailles du kasr.

« Hum! fit Émery, voilà une assiette malaisée à escalader.

— Oui..., nous pouvons aller de l'avant sans être aperçus...

— Il sera nécessaire d'essayer une reconnaissance des lieux quand l'ombre le permettra.

— Cachons-nous ici. Dès que la nuit sera tombée, je partirai en éclaireur.

— Je vous accompagnerai. »

Nous fîmes redescendre la kaffila au fond de la gorge, et nous confiâmes nos bêtes à Joseph. Celui-ci voulait absolument rester avec nous; il ne s'éloigna que sur mes ordres formels. Hassan eut moins de peine à m'obéir. Nous nous dissimulâmes dans une

anfractuosité de rocher en attendant l'obscurité; mais avant qu'elle se fît complète nous avions déjà exploré la place. Il était facile, comme nous le constatâmes, de se glisser le long des roches, de se cacher dans leurs crevasses, de sauter ou de ramper autour du plateau sans trop courir risque de se montrer. Nous finîmes par trouver une étroite et profonde crevasse creusée jusqu'au pied de la forteresse. L'escalier secret devait, selon moi, y aboutir.

Mes prévisions se réalisèrent, car, en suivant cette allée presque souterraine, nous rencontrâmes une première marche, puis une seconde à notre gauche.

« Montons, murmura l'Anglais.

— Assurons-nous d'abord si le fossé ne se prolonge pas davantage.

— C'est juste. »

Je marchai le premier, mais je n'allai pas loin; la tranchée s'arrêtait subitement devant un creux semblable à un puits. Une terrifiante surprise nous attendait là. Les derniers rayons du jour nous permirent de distinguer un monceau de crânes et d'ossements bordant l'orifice; des lambeaux de vêtements étaient mêlés à ces tristes restes; quelques morceaux d'étoffe pendillaient aux aspérités des roches et le long des parois du gouffre, disant assez ce qui s'était passé en ce lieu. Hedjahn-bey, dans sa sommaire justice ou dans sa vengeance cruelle, précipitait ses victimes du haut des murailles de son repaire, et les corps brisés s'accumulaient sur ce

charnier. On pouvait compter au moins une vingtaine de têtes.

« Voilà le sort qui attend les prisonniers, dit Émery.

— Ou peut-être ceux des brigands qui violent la discipline... Mais j'espère que Hedjahn-bey en a fini avec ses exécutions.

— Oui, certes, à moins qu'il ne nous précipite aussi sur ces roches.

— Retournons à l'escalier. »

On eût dit qu'un tremblement de terre avait un jour ébranlé et fendu la masse des rochers. Plus nous avancions, plus je me persuadais que cette tranchée n'était point l'œuvre des hommes, mais celle de la nature; les escaliers eux-mêmes me semblaient n'être que des accidents de la roche; leurs marches présentaient une irrégularité singulière; on avait mis à profit cette disposition naturelle des lieux, mais on n'avait pas dû la créer.

Nous montions, comme on pense bien, avec toutes les précautions imaginables, craignant à chaque moment de rencontrer quelque ennemi. Le boyau était si resserré, qu'il fallait rester l'un derrière l'autre; au cas où nous aurions eu une lutte à soutenir, il nous eût été impossible de nous défendre mutuellement... Ceux qui seraient venus d'en haut nous eussent renversés l'un sur l'autre. Il nous était très difficile d'escalader à tâtons ces marches inégales et glissantes; rien ne nous annonçait d'ailleurs la fin de l'interminable montée.

Le bois est trop rare au désert pour songer à une porte ; nous nous aperçûmes enfin qu'il existait une issue fermée à l'aide d'un fragment énorme de roche, lequel ne pouvait se rouler que dans l'intérieur de la forteresse. Toutes nos peines semblaient perdues.

« Que faire? murmura l'Anglais.

— Assaillir le kasr par dehors.

— Impossible, nous ne connaissons pas les dispositions du fort; au reste, si prompte que soit notre attaque, le bey aurait le temps d'assurer sa défense... La ruse nous sied mieux ici que la force ouverte.

— Alors servons-nous de l'anaïa...

— Comment cela?

— Il ne fait pas encore tout à fait nuit; je prends mon hedjin et mon morceau de corail; je me présente au kasr, on me reçoit et je vous ouvre...

— Trop dangereux cela, *my dear!*

— Non, pas tant que la chose en a l'air. D'ailleurs, je ne crains rien.

— Pshaw!... As-tu bien réfléchi aux dangers et aux obstacles?

— J'ai mon corail merveilleux et de bonnes armes.

— Je t'accompagne.

— Pourquoi faire? Tu ne me serais d'aucune utilité, au contraire, et nos gens ont besoin de toi; je prendrai seulement Joseph.

— Va donc; mais le coup de main me semble hardi.

— J'ai bon espoir; d'ici à minuit je me serai orienté là-haut, viens à la tête de tes hommes, tout ira bien.

— Et si tu ne réussis pas?

— Alors tu aviseras. »

Nous revînmes sans trop de peine vers nos compagnons. Joseph parut enchanté de ma proposition; le Tebbou insistait pour me suivre aussi, mais je n'acceptai point son vaillant concours, de crainte qu'il ne fût reconnu par quelqu'un de la goum, ce qui eût fait manquer toute l'entreprise.

Je m'installai sur mon becharin; Joseph prit un des méhari de l'Anglais, et nous partîmes en toute hâte, retournant sur nos pas. Quand nous eûmes contourné la montagne en décrivant un arc très prononcé, nous marchâmes droit vers les ruines.

Le soleil avait totalement disparu derrière l'horizon lorsque nous nous arrêtâmes au seuil de la large ouverture servant de porte.

Aucun être vivant ne se montrait dans les environs, je crus à une ruse de guerre. Au moment où nous allions franchir l'entrée, quatre Touaregs, sortant d'un couloir où ils étaient cachés, nous menacèrent de leurs fusils; l'un d'eux me cria :

« Que voulez-vous ici, étrangers?

— Nous sommes des voyageurs; nous manquons d'eau et de provisions, répondis-je, nous venons acheter des vivres; peut-être aussi consentirez-vous à nous donner asile pour cette nuit?

— Comment savez-vous que ces ruines sont habitées?

— Nous avons vu dans la plaine les vestiges de vos montures. Laissez-nous entrer. »

Ils se regardèrent; notre interlocuteur, clignant de l'œil, fit un signe presque imperceptible à ses compagnons; puis il me dit :

« Viens.

— Nous recevrez-vous comme des hôtes, suivant les prescriptions du Coran?

— Viens. »

Ces hommes ne devaient pas laisser sortir vivants de leur repaire ceux qui le découvraient, leurs mines l'indiquaient clairement. Je repris :

« Pourquoi ne réponds-tu pas à ma question?

— Je t'ai dit d'entrer.

— Serai-je regardé comme un hôte?

— Nous prends-tu pour des brigands capables de tuer un hôte?

— Je ne sais qui vous êtes; vous ne saluez pas, vous ne répondez pas; nous ne pouvons nous fier à vous. »

Je fis mine de tourner bride; aussitôt tous les fusils se dirigèrent contre moi.

« Halte-là! crièrent ces hommes; tu as mis le pied sur le seuil de la demeure de Hedjahn-bey, ni toi ni ton compagnon vous ne reverrez le désert.

— Es-tu aveugle, que tu oses me défier? m'écriai-je. Ne vois-tu pas les armes que je porte? ne reconnais-tu pas le djimmel sur lequel je suis

assis? Veux-tu rire, ou bien Allah t'aurait-il donné des yeux pour ne pas voir? »

Le chef du petit poste examinait mon dromadaire en écarquillant les yeux.

« Le becharin du bey! exclama-t-il enfin; qui te l'a donné?

— Lui-même, parce que je l'ai défendu de la griffe d'un lion, non loin d'ici, vers le nord, dans un douar où il attendait Mamoud-ben-Moustafa, qu'il avait envoyé chez les Francs. Regarde, voici son anaïa! »

Tout cela parut convaincre le Touareg, quoique son visage ne s'éclaircît guère.

« A quelle tribu appartiens-tu donc?

— A aucune : je suis Franc.

— Infidèle! Que viens-tu faire parmi nous?

— J'ai à parler au bey; je viens lui demander l'hospitalité.

— Alors reste ici, on ne vous fera aucun mal avant que le bey vous ait interrogés. »

Je descendis de mon chameau; Joseph m'imita. Bien haut, dans les airs, planait un vautour; il se rapprocha du kasr; espérait-il que nous lui servirions de dîner? Je saisis mon fusil, puis j'abattis l'oiseau.

Les hommes de la goum, avec leurs mauvaises armes, auraient manqué le coup cent fois pour une; ils parurent fort étonnés et mirent la main à leurs armes; je ne demandais que cela. Je leur dis :

« Vos lèvres nous ont refusé le salut, prenez garde !

— Tu as l'anaïa et tu nous menaces ! Meurs, giaour ! »

Ils me couchèrent en joue; mon revolver fut plus prompt; Joseph tirait en même temps; nos balles atteignirent trois brigands; mon domestique assomma le quatrième avec la crosse de son fusil. Nous rechargeâmes et attendîmes. Personne, nul bruit de pas ni de voix dans l'intérieur de la forteresse. Hedjahn-bey avait-il laissé son kasr à la garde de quatre hommes seulement? La chose ne me paraissait pas improbable, vu la situation du château.

Nous passâmes le seuil, non sans un peu d'hésitation. L'intérieur de cette forteresse me sembla beaucoup mieux conservé que l'extérieur.

Une grande salle avec des colonnes s'ouvrait sur une première cour. Des deux côtés se trouvaient des pièces plus petites, vides et sans portes; enfin nous enfilâmes un vaste corridor donnant sur une seconde cour. Toute cette construction devait remonter au VIII[e] siècle, à l'époque où les puissants Oulad-Moussa envahissaient le sérir. J'allais m'avancer assez étourdiment dans la cour; mais Joseph me retint avec force en me soufflant à l'oreille :

« Monsieur, regardez là-bas, derrière le pilier, ce scélérat qui nous tourne le dos. »

Je n'eus pas le temps de répondre; l'homme fit volte-face; j'aperçus la lueur de son fusil, et Joseph, blessé au bras, poussa un cri terrible :

« Ah! brigand! tu as mal visé. »

Il s'élançait et sautait à la gorge de son adversaire; d'un bond je fus près de lui...

« Nous aurons besoin de cet homme, laisse-le respirer! » ordonnai-je.

L'ex-chasseur d'Afrique lâcha le collet de son prisonnier, mais le tint ferme par la ceinture.

« Pourquoi as-tu tiré sur un hôte de Hedjahn-bey? » demandai-je rudement.

Je pensais pouvoir parler en maître dans la forteresse, car j'étais de plus en plus convaincu que le château n'avait guère de défenseurs.

« Un hôte! répéta notre homme en respirant bruyamment, car il avait été à demi étouffé. Qui êtes-vous? Je viens d'entendre des coups de fusil.

— Tiens, regarde, j'ai l'anaïa. Combien êtes-vous ici?

— Cinq, jusqu'au retour du bey.

— Tu te trompes, tu es seul; nous avons tué quatre hommes à l'entrée, parce qu'ils nous refusaient le salut et l'hospitalité.

— Vous avez le corail et vous tuez les hommes de la goum? Qui êtes-vous?

— Je suis le frère de Behlouvan-bey, je viens chercher le Franc retenu prisonnier; où l'avez-vous enfermé?

— Tu mens! un homme de chair et d'os ne peut être le frère d'un esprit.

— Eh bien, tu verras tout à l'heure si je mens;

Behlouvan-bey se montrera dès mon premier appel. Où est le Franc?

— Tu ne le sauras pas.

— Si tu t'obstines dans ton refus, tu mourras.

— Le bey me vengera.

— Le bey! Behlouvan-bey l'a vaincu; il a tué seize de ses hommes à ses côtés. Ce fusil que tu vois a tué aussi son frère, son mudir, le chabir et le cheik-el-djemali de la caravane attendue. Obéis, ou la djehenna t'engloutira comme les autres.

— Prouve la vérité de tes paroles, et j'obéirai.

— Suis-moi, tu verras Behlouvan-bey. »

Nous montâmes sur une brèche de la muraille qui regardait le plateau, du côté où s'ouvrait la gorge remplie de nos hommes; m'aidant de mes mains comme d'un porte-voix, je criai :

« Hallo... ii... ooo. Montre-toi. »

L'Anglais apparut à l'entrée du défilé; il me cria :

« Es-tu maître du nid?

— Oui, venez. »

Les hommes de la caravane se rassemblaient déjà autour de lui. Je vis qu'on envoyait les chameaux vers le chott. Hassan avait dû réclamer ce poste, qu'il pouvait croire moins périlleux.

Le reste de la kaffila, mon ami en tête, prit le chemin par lequel on arrivait à l'escalier.

« Eh bien! dis-je au prisonnier, tu me crois maintenant?... Veux-tu m'obéir?

— Oui.

— En ce cas, ouvre-nous le passage. »

Sans essayer une résistance inutile, le Touareg sauta au milieu de la cour, alla chercher une torche au fond d'un petit réduit, alluma avec un briquet cette torche de dattier, très inflammable, et remonta dans la grande salle. Là aboutissait un escalier conduisant aux caveaux de la forteresse. Ces souterrains servaient de magasins : des marchandises de toutes sortes, pillées par la goum, s'y entassaient. A un angle fort reculé je découvris la lourde pierre que nous n'avions pu mouvoir du dehors. Elle roulait sur deux cylindres; une forte bande de cuir s'attachant à des crochets des deux côtés de la muraille la retenait.

Le Touareg m'aida volontiers à rouler cette pierre; quelques instants plus tard, Émery et la kaffila pénétraient au fond des caveaux.

Nous échangeâmes quelques mots, puis je sommai notre prisonnier de nous montrer la retraite de René. Il hésitait, prétendant avoir fait serment de ne rien révéler. Behlouvan-bey sut le forcer à parler.

Dans l'angle opposé à celui de l'escalier, nous trouvâmes une sorte de niche fermée par des ballots qu'il fallut écarter; tout au fond de ce misérable réduit gisait une forme humaine. En approchant, nous vîmes que le captif avait les pieds et les mains fortement liés.

« René ! » cria l'Anglais hors de lui.

J'éclairais la niche de ma torche; le malheureux séquestré se souleva, tourna la tête avec peine et répondit par un cri de joie.

« Émery !

— Viens, mon petit, viens vite ! » répétait Bothwell, la gorge serrée par l'émotion, tandis qu'il coupait les liens de son jeune parent.

Les deux cousins furent bientôt dans les bras l'un de l'autre.

Je les laissai aux effusions de leur bonheur et visitai tout le château sans découvrir aucun autre captif. L'homme de la goum nous ayant avoué que son chef et ses compagnons avaient l'habitude de laisser leurs montures près du chott afin de rentrer par l'escalier dérobé, nous envoyâmes querir nos bêtes, qu'on amena par la grande porte et qu'on mit en sûreté dans l'intérieur de la forteresse. Nous plaçâmes ensuite des sentinelles aux ouvertures ; puis nous nous disposâmes pour le repos de la nuit, car il nous semblait que nous pouvions la passer au kasr sans inconvénient. Il serait difficile d'exprimer avec quelle joie et quelle reconnaissance le jeune Latréaumont nous remerciait.

Le lendemain, à mon réveil, j'aperçus le Tebbou se livrant dans la cour à une horrible besogne. Il avait profité de notre sommeil pour assassiner le prisonnier, il traînait ce cadavre sanglant et l'accablait d'outrages. Je vis qu'il allait le précipiter du haut des rochers par la brèche d'où Hedjahn-bey avait précipité tant de victimes.

« Qu'as-tu fait ! m'écriai-je en courant à lui, nous avions promis d'épargner cet homme.

— Vie pour vie, sang pour sang, œil pour œil,

dent pour dent; je l'ai juré, je tiens mon serment, » murmura le farouche Tebbou.

Le grand Hassan se montrait au moment même tout rayonnant sur le seuil; il criait à pleins poumons :

« Qu'Allah soit loué! Ah! sidi, sans moi où serais-tu à présent? » Mais il s'interrompit soudain avec un geste de terreur, désignant du doigt la large ouverture par laquelle on voyait la campagne : « Chut! fit-il; qu'Allah maudisse le bey! Les voilà! sidi! les voilà! »

En effet, une petite troupe d'Arabes s'avançait dans la plaine; elle était à pied, les chameaux tournaient en sens inverse pour se rendre au chott sous la conduite de quelques cavaliers. Les hommes de la goum se disposaient à revenir par l'entrée principale. J'avertis aussitôt mes compagnons; Hassan ne pouvait nous être d'un grand secours dans le combat; je le chargeai d'observer l'ennemi du côté du chott. Nous préparâmes nos armes. Je me cachai avec Joseph derrière des pierres détachées à droite de l'entrée; les autres occupèrent les différents postes désignés par Bothwell.

Nous n'attendîmes pas longtemps. Sans prendre garde à l'absence des sentinelles, cinq hommes de la goum s'avançaient hardiment. Nous les laissâmes passer; ils étaient déjà dans la cour, lorsque Émery se précipita sur eux en criant :

« Je suis Behlouvan-bey. Votre dernière heure va sonner. »

Nos gens firent feu. Joseph et le Tebbou étaient les plus enragés; au bout de quelques minutes, nous fûmes maîtres de la place : les cinq hommes râlaient sur les dalles de la cour. Le bruit du combat avait cessé, nous entendîmes la voix de Hassan qui criait :

« Allah akbar! Sidi, les voici qui viennent! Le bey n'est pas mort, je reconnais sa cuirasse. »

Je rejoignis Hassan sur son observatoire. Les chameaux baignaient leurs longues jambes dans le chott, au bord duquel se tenaient trois hommes.

L'un d'eux avait rejeté son burnous; sa cuirasse dorée brillait au soleil comme celles des anciens preux; il lava ses jambes et ses mains dans l'eau salée, remit son burnous et fit signe à ses compagnons de le suivre. Tous trois se dirigèrent vers la tranchée conduisant à l'escalier.

« Ah! cette fois le brigand ne m'échappera pas! s'écria Émery, venu derrière moi; mais je veux le prendre vivant. »

Nous courûmes à l'ouverture de l'escalier, que nous laissâmes libre, puis nous remontâmes dans la grande salle. Je cherchai des yeux René Latréaumont, qui m'avait emprunté un de mes revolvers; je ne l'aperçus point, mais un bruit de pas attira mon attention ailleurs.

Le bey s'avançait avec ses deux acolytes; il ressemblait beaucoup à son frère. Étonné de ne rencontrer personne dans la cour, le chef s'arrêta; son œil perçant interrogeait les lieux avec inquiétude.

Tout à coup un cri de surprise sortit de ses lèvres. Appuyé derrière un des piliers qui soutenaient l'entrée de la salle où nous nous trouvions, René venait de s'élancer, son revolver à la main. Pâle, décharné, affaibli par sa longue séquestration, ce jeune homme m'épouvanta ; il ne pouvait venir à bout de ses adversaires ; je préparai mon arme.

« Je suis libre à présent! criait René Latréaumont, il faut que je me venge. »

Il tira ; sa balle rebondit sur la cuirasse du bey, lequel saisit le jeune homme par les épaules et leva son couteau de la main droite. Heureusement Émery accourait ; il empoigna le bras du brigand. Les deux compagnons de Hedjahn-bey, comprenant la situation, voulurent prendre la fuite ; ils tombèrent sous nos balles.

L'Anglais tenait le chef dans ses deux mains d'acier ; il le secouait de toutes ses forces en criant :

« Me reconnais-tu, scélérat? Je suis Behlouvan-bey ; j'ai juré d'exterminer la goum maudite!... Tu vas rejoindre tes victimes. »

Émery assena un coup de poing terrible sur le crâne du bey. Celui-ci chancela tout étourdi ; son adversaire le traîna alors sur la brèche et le poussa sans pitié dans l'abîme.

Les deux chefs de la goum étaient tués, les hommes décimés et dispersés pour longtemps, du moins nous pouvions l'espérer.

Quinze jours plus tard, notre voyage à travers le

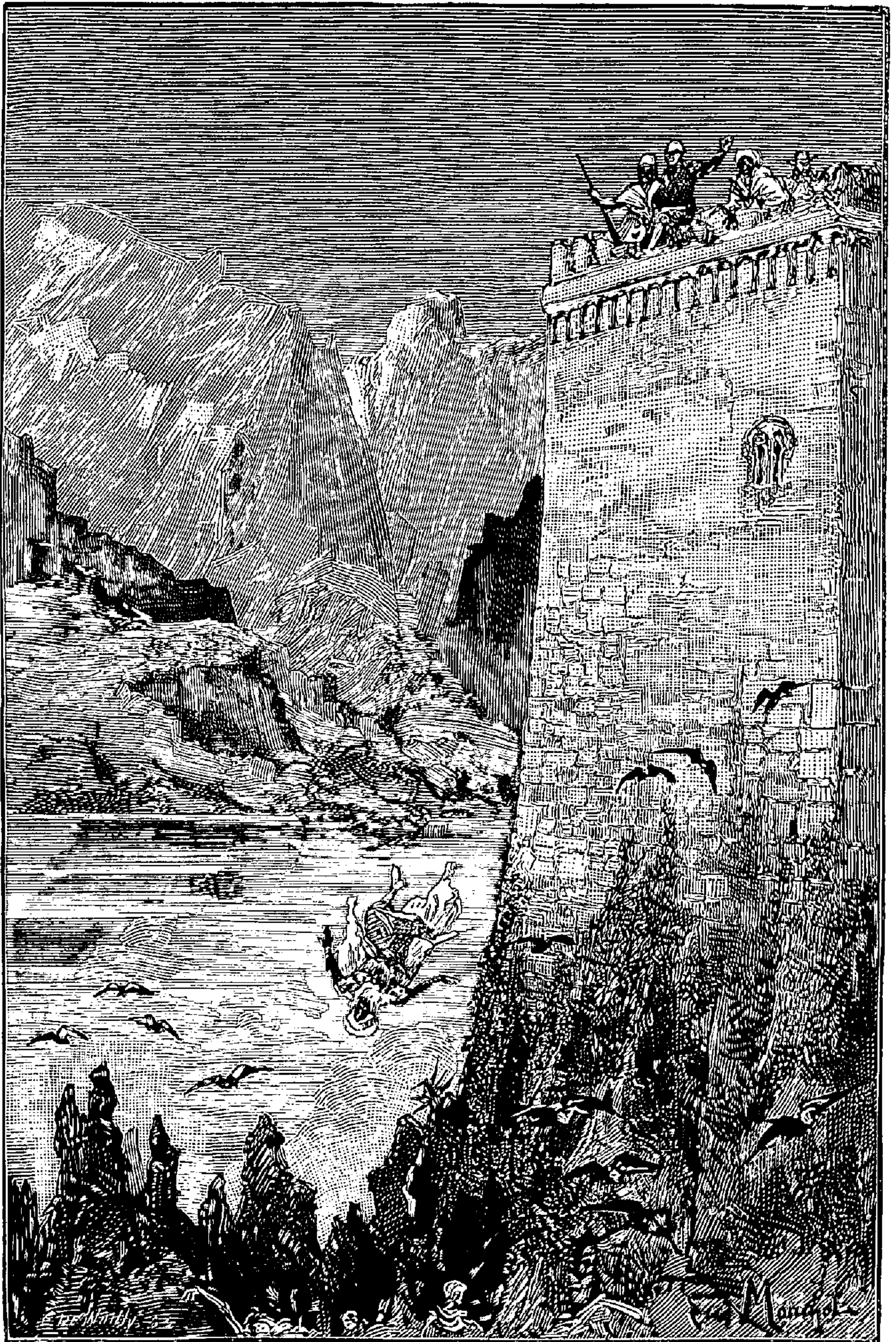
sérir se terminait sans accident; un charmant, un délicieux paysage s'offrait à nos regards. Des milliers de palmiers balançaient au vent leur sombre couronne; au pied de leurs tiges élancées et parfaitement rondes, comme de gracieuses colonnes que le soleil dorait de ses reflets, croissait tout un parterre de fleurs odorantes, d'arbustes, de plantes gracieuces. Des pêchers avec leurs guirlandes d'un rose pâle, des amandiers aux fleurs blanches, des figuiers au feuillage vert cendré, formaient des massifs dans lesquels chantait le *bulbul*[1]. Il nous sembla que la voix légère et charmante du cher petit oiseau mettait fin à toutes nos fatigues. Le seul aspect de l'oasis de Tafilet est un repos pour le corps comme pour l'esprit après tant de souffrances et de dangers.

Lorsque le Tebbou nous quitta, ce fut avec une sorte d'émotion touchante de la part d'une nature aussi sauvage.

« Sidi, me dit-il, qu'Allah soit avec toi! Je t'ai vu agir; ta main a distribué aux hommes de la kaffila les dépouilles des brigands, et tu n'as rien gardé. Moi, je n'ai plus de fils; ma bénédiction me reste à donner; reçois-la, qu'elle t'accompagne dans le pays des Francs, car leur Dieu est aussi le nôtre; qu'il éloigne tout mal de dessus ta tête! »

Nous ne tardâmes point à revenir en Algérie, où la famille Latréaumont nous accueillit avec une joie qu'on peut imaginer. Hassan nous avait suivis jus-

[1] Rossignol.



Émery, sans pitié, poussa le bey dans l'abîme.

qu'à Alger; je comptais ne plus me séparer de Joseph, lequel était enchanté de rentrer avec moi en Allemagme.

Émery changea ses plans pour m'être agréable; il consentit à m'accompagner lors de mon retour; nous avions besoin tous deux d'un peu de repos.

Au moment où nous prenions congé des Latréaumont, Hassan, qui était encore chez eux, s'approcha pour me faire aussi son petit discours; il me dit gravement :

« Nous ne nous reverrons plus, sidi, mais dans ton pays tu seras fier de te souvenir du brave Hassan-ben-Aboul-Feda-ibn-Haukal-al-Vardi-Yousouf-ibn-Aboul-Foslan-ben-Iskak-al-Douli. Aie soin de le nommer toujours Hassan-el-Kébir ou Djezzar-bey. N'oublie jamais qu'il t'a aidé à rejoindre ton ami le Behlouvan-bey et à tuer Assad-bey le lion, aussi bien que Hedjahn-bey le brigand.

— Et moi donc! interrompit Joseph, crois-tu que je t'oublierai? Je raconterai partout les prouesses de Ma-el-Zat-bey, l'amateur d'esprit-de-vin!

— Toi, tu as une langue pleine de fiel, personne ne la croira; quand les gens de ton douar te verront, ils diront en secouant la tête : Ah! voilà Yousef-Ko-er-ben-Ko-er-Darb-ibn-Ko-er-Darb-Abou-Ko-er-Darb-el-Kah-el-Broun, le menteur, l'incroyant, le chacal, le mangeur de porc, qui revient!... Je te défends de me parler maintenant, et pour toute l'éternité! Vois ton sidi, il n'est pas comme toi; il m'a promis de publier ma vaillance, tandis que je racon-

terai la sienne, et mon nom sera répété avec honneur dans tous les douars, dans toutes les villes, sous toutes les tentes de l'Europe.

« A présent, sidi, *salam aleïkoum!* Paix et santé soient avec toi! »

FIN

TABLE

Le Roi des requins 11
I. — Potomba . . . . *ibid.*
II. — Pareyma 45

Le Brelan américain 93

L'Anaïa du brigand 189
I. — Djezzar-bey . . . . *ibid.*
II. — Le lion 222
III. — Hedjahn-bey 268
IV. — Le repaire des brigands 322

17451. — Tours, impr. Mame.